Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Jean François Marmontel

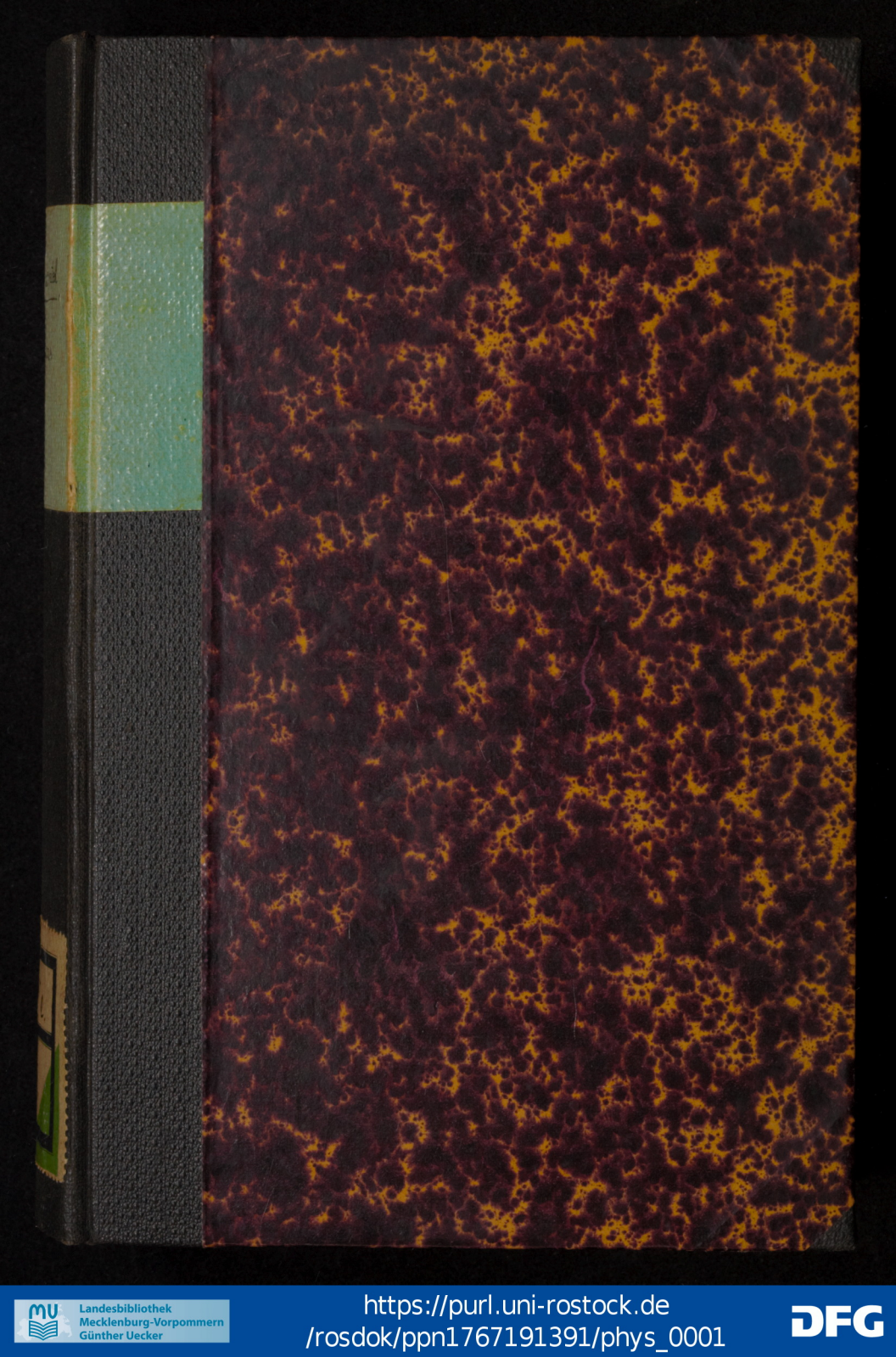
Les Incas, Ou La Destruction De L'Empire Du Pérou

Tome Premier

À Berne & à Lausanne: Chez la Société Typographique, M.DCC.LXXVII.

https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1767191391/phys_0001
DFG

16



Onve
9297

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0002
DFG

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0005
DFG

Landesbibliothek
Mecklenburg-Vorpommern
Günther Uecker

https://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1767191391/phys_0006

DFG

I.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0008
DFG

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE

L'EMPIRE DU PÉROU,

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*



À BERNE & à LAUSANNE.
Chez la SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVII.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0009
DFG

AU ROI DE SUEDE.

SIRE,

CET *hommage de la reconnoissance ne sera point souillé par l'adulation. C'est à la Suede, heureuse de vous avoir remis le dépôt de sa liberté, à la Suede, où regne à présent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des loix, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie; c'est à ce Peuple, trop long-temps divisé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé sur les*

ſiens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives ſa force & ſa vertu, c'eſt à lui, SIRE, *à vous louer.*

J'ESPERE *bien conſigner dans les Faſtes de vos auguſtes Alliés cette grande & premiere époque du regne de* VOTRE MAJESTÉ, *cette revolution ſi évidemment néceſſaire au bonheur de vos Etats,* SIRE, *puiſqu'elle s'eſt faite ſans violence d'un côté, & ſans réſiſtance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur de la Suede, ne ſera publié que lorſque je ne vivrai plus, & que la tombe, inacceſſible à l'eſpérance & à la crainte, garantira ma ſincérité.*

AUJOURD'HUI, SIRE, *c'eſt de ma propre gloire que je m'occupe, en ſuppliant* VOTRE MAJESTÉ *de permettre que cet Ouvrage paroiſſe au jour ſous ſes auſpices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0012
DFG

QUE *dis-je ? Est-ce à moi*, SIRE, *est-ce à ma vaine gloire que je dois penser dans ce moment ? La moitié du globe opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de* VOTRE MAJESTÉ ; *je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais faite au genre humain le glaive des persécuteurs ; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis en son nom ; puis-je ne pas m'oublier moi-même ?*

C'EST *l'humanité*, SIRE, *outragée & foulée aux pieds par son plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un Roi sensible & juste, ou plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des Loix : car les Loix ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre ; les siens portent un caractere qui en impose*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0013
DFG

à l'autorité, à la force, à l'opinion; un saint respect les garantit trop souvent de la peine, & toujours de la honte; leur atrocité même imprime une religieuse terreur; & si quelquefois ils sont punis, ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme se regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du ciel, il ne reconnoit ni frein, ni Loi, ni Juge sur la terre. Au trône il oppose l'autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathêmes. Alors tout se tait devant lui; l'horreur qu'il inspire est muette. Tyran des ames & des esprits, il y étouffe le sentiment & la lumiere naturelle; il en chasse la honte, la pitié, le remords: plus d'opprobre, plus de supplice capable de l'intimider: tout est pour lui gloire & triomphe. Que lui opposer, même du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux? Peuples & Rois, tout se confond devant celui qui ne distingue parmi les hommes que ses esclaves & ses

victimes. C'eſt ſur-tout aux Rois qu'il s'adreſſe, ſoit pour en faire ſes Miniſtres, ſoit pour en faire des exemples plus éclatans de ſes fureurs : car ils ne ſont ſacrés pour lui qu'autant qu'il eſt ſacré pour eux. Auſſi les a-t-on vus cent fois le ſervir en le déteſtant, & de peur d'attirer ſa rage ſur eux-mêmes, lui laiſſer dévorer ſa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'aſſouvir & l'appaiſer. Quel ennemi, SIRE, pour les Souverains, pour les peres des Nations, qu'un monſtre qui, juſques dans leurs bras, déchire leurs enfans, ſans qu'ils oſent les lui arracher ! C'eſt donc aux Rois à ſe liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès ſa naiſſance, ou plutôt avant ſa naiſſance, avec la ſuperſtition qui en eſt le germe & l'aliment.

VOUS êtes né, SIRE, pour donner de grands exemples à vos pareils ; mais peut-être ne ſerez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à

ſoutenir, d'une protection éclatante, les Ecrivains qui prémuniſſent les générations futures contre les ſéductions & les fureurs du fanatiſme; & qui jettent dans les eſprits cette lumiere vraiment céleſte, ces grands principes d'humanité & de concorde univerſelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour, dont la Religion, ainſi que la nature, a fait l'abrégé de ſes loix & l'eſſence de ſa morale.

JE *ſuis avec le plus profond reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant
ſerviteur,
MARMONTEL.

PRÉFACE.

TOUTES les Nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus estimables sont celles qui s'en accusent. Les Espagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'Histoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde dans le Livre de Las-Casas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célebre sa sincérité courageuse, compare les Indiens à des agneaux, & les Espagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions pressés d'une longue faim (*b*). Tout ce qu'il

---

(*a*) *Le Livre de Las-Casas*]. *La découverte des Indes Occidentales*, publié en Espagne en 1542, traduit en François, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) *A des agneaux*]. Christophe Colomb rendoit

dit dans son Livre, il l'avoit dit aux Rois, au Conseil de Castille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accusoit. Jamais on n'a blâmé son zele; on l'a même honoré: preuve bien éclatante que les crimes qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de Charles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens: c'est ce qu'attestent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux (*a*).

---

aux Indiens le même témoignage. "Je jure, disoit-il „ à Ferdinand, dans une de ses lettres, je jure à „ Votre Majesté qu'il n'y a pas au monde un peuple „ plus doux".

(*a*) *Tous les réglemens faits pour eux*]. "Ce „ que je vous pardonne le moins, disoit Isabelle à „ Christophe Colomb, c'est d'avoir ôté, malgré mes „ défenses, la liberté à un grand nombre d'Indiens".

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens seroient séparés des Espagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur; qu'on en formeroit plusieurs villages; qu'on assigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de Théologiens & de Jurisconsultes, qui se tint à Burgos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau Monde étoient libres, & qu'on devoit les traiter

Quant à ces crimes, dont l'Eſpagne s'eſt lavée, en les publiant elle-même & en les dévouant au blâme, on va voir que partout ailleurs les mêmes circonſtances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les Peuples de la Zone tempérée, tranſplantés entre les tropiques ne peuvent, ſous un ciel brûlant, ſoutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le Nouveau Monde, ou ſe borner à un commerce paiſible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une ſageſſe que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de ſecours mutuels eût été le plus juſte : par de nouveaux beſoins & de nouveaux plaiſirs, l'Indien ſeroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût

---

comme tels. " Votre Majeſté, dit Las-Caſas à Charles-„ Quint, ordonna encore la même choſe l'an 1523". Même déciſion en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conſeil.

obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible; dédaigne ces ménagemens: l'égalité le bleſſe; il domine, il commande, il veut recevoir ſans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit preſſé de s'enrichir; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier: " Si vous ne pouvez pas vous-mêmes ti-„ rer du ſein d'une terre ſauvage les pro-„ ductions, les métaux, les richeſſes „ qu'elle renferme, abandonnez-la; ſoyez „ pauvres, & ne ſoyez pas inhumains ". Fainéans & avares, ils voulurent avoir, dans leur oiſiveté ſuperbe, des eſclaves & des tréſors. Les Portugais avoient déja trouvé l'affreuſe reſſource des Negres; les Eſpagnols ne l'avoient pas; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés à vivre de peu, ſans deſirs, preſque ſans beſoins, amollis dans l'oiſiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur impoſoit; leur patience ſe laſſoit & s'épuiſoit avec leur force; la fuite, leur ſeule défenſe, les déroboit à l'oppreſſion; il fallut donc les aſſervir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à préſent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature ; & pour remonter à la ſource, il faut ſe rappeller d'abord que l'ancien monde, encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la ſuperſtition, étoit ſi étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvoit ſe perſuader que celui-ci lui reſſemblât. On diſputoit dans les écoles ſi les Indiens étoient des hommes ou des ſinges. Il y eut une bulle de Rome pour décider la queſtion.

Il faut ſe rappeller auſſi que les Caſtillans qui paſſerent dans l'Inde avec Criſtophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la populace (*a*). La miſere, l'avidité, la diſſolution, la débauche, un courage déterminé, mais ſans frein comme ſans pudeur, mêlé d'orgueil & de baſſeſſe, formoient le caractere de cette ſoldateſque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires ſans diſcipline, & ſans

(*a*) On y joignit les malfaiteurs.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0021
DFG

mœurs, qui ne connoiſſoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuſe imprudence d'abandonner les peuples qui ſe livroient à lui.

Les habitans de l'île Haïti (*a*) avoient reçu les Caſtillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empreſſés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un reſpect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Caſtillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Eſpagne la nouvelle de ſes ſuccès. Il partit (*b*), & laiſſa dans l'île au milieu des Indiens, une troupe de ſcélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abuſerent à leurs yeux, & par toute ſorte d'indignités, leur ayant donné

(*a*) L'île Eſpagnole, ou Saint-Domingue.

(*b*) *Il partit*]. Il eut peur qu'un de ſes Lieutenans, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec ſon navire, n'allât le premier en Eſpagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0022
DFG

donné le courage du déſeſpoir, ſe firent maſſacrer.

Colomb, à ſon retour, apprit leur mort: elle étoit juſte; il auroit dû la pardonner, il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au Cacique (*a*) qui avoit délivré l'île de ces brigands, le fit prendre par trahiſon, le fit embarquer pour l'Eſpagne. Toute l'île ſe ſouleva; mais une multitude d'hommes nus, ſans diſcipline & ſans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés: le plus grand nombre des Inſulaires fut égorgé, le reſte prit la fuite, ou ſubit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Eſpagnols à faire pourſuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chaſſe (*b*).

(*a*) *Il tendit un piege au Cacique*]. Le Cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent briſés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être ſortis du port.

(*b*) *Qu'on exerçoit à cette chaſſe*]. " Ils leur „ ſautoient à la gorge avec d'horribles hurlemens, les „ étrangloient d'abord, & les mettoient en pieces „ après les avoir terraſſés". (Las-Caſas). Croiroit-on que les Hiſtoriens ont pris plaiſir à faire un magnifique

Les Indiens, assujettis, gémirent quelque temps sous les dures loix que les vainqueurs leur imposerent. Enfin excédés, rebutés, ils se sauverent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, & en tuerent un grand nombre; mais ce massacre ne remédioit point à la nécessité pressante où l'on étoit réduit: plus de cultivateurs, & dès-lors plus de subsistance. On distribua aux Espagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable; Colomb voulut la modérer; sa sévérité révolta une partie de sa troupe; les coupables, selon l'usage, noircirent leur accusateur, & le perdirent à la Cour.

éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*, " lequel, pour sa férocité & sa sagacité singuliere à „ distinguer un Indien d'avec un Espagnol, avoit la „ même portion qu'un soldat, non-seulement en vi„ vres, mais en or, en esclaves, &c. Les autres chiens „ n'avoient que la demi-paie; mais ils se nourrissoient „ de la chair des Indiens qu'ils égorgeoient, ou que „ l'on égorgeoit pour eux. On a vu, dit Las-Casas, „ des Espagnols assez inhumains pour donner à man„ ger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils pre„ noient ces enfans par les deux jambes, & les met„ toient en quartiers ",

Celui qui vint prendre la place de Colomb (a), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter : il vit que le plus ſûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut là ſa conduite.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Reduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'île alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappella ; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île. Vingt-un navires,

(a) François de Bodavilla.

chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Ocean, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes; j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*a*) fut plus adroit & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires; & dès-lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi; *comme s'ils euſſent été obligés de deviner*, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piege. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreſſeurs; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laiſſaſ-

(*a*) Nicolas Ovando.

ſent leurs terres incultes, & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques ſeroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes, pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauvegarde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul peuple de l'île qui pouvoit ſe défendre (*a*), tout le reſte fut opprimé (*b*); & dans les mines de

(*a*) Le peuple de Xaragua.

(*b*) *Tout le reſte fut opprimé*]. " Ceux qu'Ovando „ avoit mis à la tête des Troupes, avec ordre d'ôter „ pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui cauſer „ de l'inquiétude, les réduiſirent à de ſi cruelles extré„ mités, que ces malheureux s'enfonçoient de rage „ leurs fleches dans le corps, les retiroient, les mor„ doient, & les mettoient en morceaux, qu'ils jet„ toient contre les Chrétiens, dont ils croyoient „ s'être bien vengés par cette inſulte". (Herrera).

Cibao il en périt un si grand nombre, que l'île fut bientôt changée en solitude. Ce fut là comme le modele de la conduite des Espagnols dans tous les pays du Nouveau Monde. De l'exemple on fit un usage, & de l'usage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme partout ailleurs, le fort ait subjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait versé du sang; que la paresse & la cupidité aient fait réduire en servitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce sont des vérités stériles. On sait que l'amour des richesses & de l'oisiveté engendre les brigands; on sait que dans l'éloignement les loix sont sans appui, l'autorité sans force, la discipline sans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il est aisé d'en obtenir, par le mensonge & la surprise, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'est pas dans la nature des hommes, même les plus pervers, c'est ce qu'on va lire. La plume m'est tombée de la main plus d'une fois en le transcri-

vant; mais je supplie le Lecteur de se faire un moment la violence que je me suis faite. Il m'importe, avant d'exposer le dessein de mon Ouvrage, que l'objet en soit bien connu. C'est Barthelemi de Las-Casas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conseil des Indes.

" Les Espagnols, montés sur de beaux
„ chevaux, armés de lances & d'épées,
„ n'avoient que du mépris pour des
„ ennemis si mal équipés; ils en faisoient
„ impunément d'horribles boucheries; ils
„ ouvroient le ventre aux femmes en-
„ ceintes, pour faire périr leur fruit avec
„ elles; ils faisoient entre eux des ga-
„ geures, à qui fendroit un homme avec
„ le plus d'adresse d'un seul coup d'épée,
„ ou à qui lui enleveroit la tête de
„ meilleure grace de dessus les épaules;
„ ils arrachoient les enfans des bras de
„ leur mere, & leur brisoient la tête en
„ les lançant contre des rochers.... Pour
„ faire mourir les principaux d'entre ces
„ Nations, ils élevoient un petit écha-
„ faud soutenu de fourches & de perches.
„ Après les y avoir étendus, ils y allu-
„ moient un petit feu, pour faire mourir

„ lentement ces malheureux, qui ren-
„ doient l'ame avec d'horribles hurlemens,
„ pleins de rage & de déſeſpoir. Je vis un
„ jour quatre ou cinq des plus illuſtres
„ de ces Inſulaires qu'on brûloit de la
„ ſorte; mais comme les cris effroyables
„ qu'ils jettoient dans les tourmens étoient
„ incommodes à un Capitaine Eſpagnol,
„ & l'empêchoient de dormir; il comman-
„ da qu'on les étranglât promptement.
„ Un Officier dont je connois le nom, &
„ dont on connoit les parens à Séville,
„ leur mit un bâillon à la bouche, pour
„ les empêcher de crier, & pour avoir
„ le plaiſir de les faire griller à ſon aiſe,
„ juſqu'à ce qu'ils euſſent rendu l'ame dans
„ ce tourment. J'ai été témoin oculaire
„ de toutes ces cruautés, & d'une infinité
„ d'autres que je paſſe ſous ſilence ".

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'eſt qu'un recueil de récits tout ſemblables; & quand on a lu ce qui s'eſt paſſé dans l'île Eſpagnole, on ſait ce qui s'eſt pratiqué dans toutes les îles du Golfe, ſur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cauſe de tant d'horreurs

dont la nature eſt épouvantée ? Le fanatiſme : il en eſt ſeul capable ; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit de haine & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les Miniſtres. Cet eſprit régnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers Conquérans. Mais comme ſi on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſtême. Un Pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre, & de ſa pleine autorité, il partagea le Nouveau Monde entre deux Couronnes excluſivement (*a*). Il réſervoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Eſpagne, & autoriſoit

(*a*) *Entre deux Couronnes excluſivement*]. On ſait que François Premier demandoit à voir l'article du teſtament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du Nouveau Monde.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0031
DFG

ſes Rois à ſubjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi chrétienne les habitans de toutes les îles & terre ferme qui ſeroient de ce côté-là. La bulle (*a*) eſt de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

Or on va voir quel fut le ſyſtême élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule, pour les ſommer de ſe rendre (*b*). Dans cette formule, approuvée & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appellé Pierre; qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*, qui ſignifie *grand & admirable*, parce qu'il eſt pere & gardien de tous les

---

(*a*) *La bulle*]. *Decretum & indultum Alexandri Sexti, ſuper expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos Indos vocant.*

(*b*) *Une formule*]. Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. " Elle a ſervi, „ dit Herrera, dans toutes les autres occaſions où les „ Caſtillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelque „ pays ".

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0032
DFG

hommes ; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéissoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde ; qu'au même titre, l'un de ses successeurs avoit fait donation aux Rois de Castille de ces îles & terre ferme de la mer océane ; que tous les peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient soumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embrassé le Christianisme de bonne volonté, sans condition ni récompense. " Si vous faites de même, „ ajoutoit l'Espagnol qui parloit dans cette „ formule, vous vous en trouverez bien, „ comme presque tous les habitans des „ autres îles s'en sont bien trouvés. .... „ Mais, au contraire, si vous ne le faites „ pas, ou si par malice vous apportez du „ retardement à le faire, je vous déclare „ & vous assure qu'*avec l'aide de Dieu*, je „ vous ferai la guerre à toute outrance ; „ que je vous attaquerai de toutes parts „ & de toutes mes forces ; que je vous „ assujettirai sous le joug de l'obéissance „ de l'Église & du Roi. Je prendrai vos „ femmes & vos enfans, je les rendrai „ esclaves, je les vendrai ou les emploierai „ suivant la volonté du Roi ; j'enleverai

„ vos biens & vous ferai tous les maux „ imaginables, comme à des ſujets rebelles „ & déſobéiſſans ; & je proteſte que les „ maſſacres & tous les maux qui en réſul- „ teront ne viendront que de votre faute, „ & non de celle du Roi, ni de la mienne, „ ni des Seigneurs qui ſont venus avec „ moi ".

Ainſi fut réduit en ſyſtême le droit d'aſſervir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens ; & toutes les fois que cette grande cauſe fut débatue devant les Rois d'Eſpagne, le Conſeil vit en même-temps des Théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, & des Théologiens oppoſer à ces droits l'intérêt de la Foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Ariſtote, lequel décidoit, diſoit-on, que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans (*a*).

(*a*) *Que les Indiens étoient nés pour être eſclaves des Caſtillans*]. Dans la fameuſe conférence de Barthelemi de Las-Caſas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque oſa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la ſervitude.

Le Docteur Sépulvéda, gagné par les Grands de la

Or, dès qu'une queſtion de cette importance dégénere en controverſe, on ſent quelle eſt, dans les Conſeils, l'incertitude & l'irréſolution ſur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage ſur le plus modéré (*a*). La cauſe

---

Cour, qui avoient des poſſeſſions dans l'Inde, fit un Livre où il ſoutenoit que les guerres des Eſpagnols dans le Nouveau Monde étoient non-ſeulement permiſes, mais néceſſaires pour y établir la Foi, & que les Eſpagnols étoient fondés en droit pour ſubjuguer les Indiens.

Las-Caſas, que l'on mit aux priſes avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la perſuaſion & par de bons exemples; & il propoſoit pour modeles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui oppoſa le *compelle intrare*, le Deutéronome, où il eſt dit: "Quand „ vous vous préſenterez pour attaquer une Place, „ vous offrirez d'abord la paix aux habitans, & s'ils „ l'acceptent, & qu'ils vous livrent les portes de la „ ville, vous ne leur ferez aucun mal, & vous les „ recevrez au nombre de vos tributaires; mais, s'ils „ prennent les armes pour ſe défendre, vous les paſ„ ſerez tous au fil de l'épée, ſans épargner les femmes „ ni les enfans".

(*a*) *Sur le plus modéré*]. On en vit un exemple lorſque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commiſſaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens, où l'on avoit diſtribué les Indiens, ſeroient

de la juſtice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'eſt le petit nombre; la cauſe des paſſions a pour elle tous les hommes qu'elle intéreſſe ou qu'elle peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion, combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir; qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit ſûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en ré-

---

abolis. Cet article, d'où dépendoit le ſalut des Indiens, fut ſans effet; & la ſervitude ſubſiſta par la foibleſſe & l'infidélité de ces indignes Commiſſaires.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0036
DFG

ſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (a). Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime ? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie ? Le brigandage, ſans mêlange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les vieillards & les enfans à la mamelle, juſqu'à ſe faire un jeu d'un maſſacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris ? La nature,

(a) *La rage aiguiſée à plaiſir*]. Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme ; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpece de monſtres unique dans l'univers, ou reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0037
DFG

dans ſes erreurs, peut quelquefois produire un ſemblable monſtre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaiſir de l'être, des colonies d'hommes-tigres paſſent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faiſant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ſes Saints! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, diſoient-ils, de Jeſus-Chriſt & des douze Apôtres! Etoit-ce impiété, ou fanatiſme? Il n'y a point de milieu, & l'on ſait bien que les Eſpagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raiſon d'attribuer au fanatiſme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait ſans lui; & à qui ſe refuſeroit encore à l'évidence, je demanderois ſi les Eſpagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens? s'ils auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jéſus-Chriſt?

Les partiſans du fanatiſme s'efforcent de le confondre avec la religion: c'eſt-là leur ſophiſme éternel. Les vrais amis de la religion la ſéparent du fanatiſme, & tâchent de la délivrer de ce ſerpent caché & nourri

dans

dans son sein. Tel est le dessein qui m'anime.

Ceux qui pensent que la victoire est décidée sans retour en faveur de la vérité, que le fanatisme est aux abois, que les autels qu'il embrassoit ne sont plus pour lui un asyle, regarderont mon ouvrage comme tardif & superflu : fasse le ciel qu'ils aient raison ! je serois indigne de défendre une si belle cause, si j'étois jaloux du succès qu'elle auroit eu avant moi & sans moi. Je sais que l'esprit dominant de l'Europe n'a jamais été si modéré; mais je répete ici ce que j'ai déja dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux sont basses pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage est donc, & je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur ; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante & charitable, & d'inspirer pour elle autant de vénération & d'amour que de haine & d'éxécration pour son plus cruel ennemi.

J'ai mis sur la scene d'après l'Histoire,

des fourbes & des fanatiques ; mais je leur ai oppoſé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Caſas eſt le modele de ceux que je revere : c'eſt en lui que jai voulu peindre la foi, la piété, le zele pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien : c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

Quand à la forme de cet Ouvrage, conſidéré comme une production littéraire, je ne ſais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un Roman, & pas aſſez pour une Hiſtoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un Poëme. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'eſpace : tout s'y rapporte, mais de loin. C'eſt donc moins le tiſſu d'une fable, que le fil d'un ſimple ré-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0040
DFG

cit, dont tout le fonds eſt hiſtorique, & auquel j'ai entremélé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre; être utile à la multitude eſt le but que je me propoſe. C'eſt mon excuſe auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop inſiſté ſur des vérités familieres pour eux, mais qui ne le ſont pas encore aſſez pour tout le monde. C'eſt auſſi la raiſon qui m'a fait eſſayer de répandre quelque agrément dans mes récits & dans mon ſtyle: car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'eſt d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du reſpect ni du mépris. Rien de moins fidele ſans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraiſemblable & intéreſſant.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir flatté les Indiens: le bien que j'en ai dit, leurs deſtructeurs l'ont dit eux-mêmes; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foibles

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0041
DFG

d'esprit & de corps (a), je l'avoue ; mais lorsque, pour les avilir, on leur refuse à tous jusqu'à ce courage d'instinct qui brave la douleur & mépriſe la mort, on est injuste assurément. Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des Dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accusé les Indiens d'une timidité puérile, auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphants.

Du reste, si j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre ; mais,

---

(a) *Foibles d'esprit & de corps*]. " La nature ,, vivante y est (dans le Nouveau Monde) beaucoup ,, moins agissante, beaucoup moins variée, & nous ,, pouvons dire beaucoup moins forte ". (*Buffon*, *Hist. Nat.*)

La différence n'est pourtant pas sensible quant à la structure du corps humain. " Tous les animaux d'Amé- ,, rique, même ceux qui sont naturels au climat, ,, sont beaucoup plus petits en général que ceux de ,, l'ancien continent. La nature semble s'être servie, ,, dans ce Nouveau Monde, d'une autre échelle de ,, grandeur : l'homme est le seul qu'elle ait mesuré ,, avec le même module ". (*Ibid.*)

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0042
DFG

lorſqu'on penſe à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de diſſimuler ſa foibleſſe ? J'ai dit quel eſt l'objet de mon Ouvrage ; & l'on ſent bien que pour le remplir, je n'avois beſoin que d'oppoſer des colombes à des vautours.





LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit ; celui du Pérou floriſſoit encore : mais, en mourant, l'un de ſes Monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon Roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, Roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du Roi ſon pere réprimoit ſon reſſentiment ; & au ſein d'une paix trompeuſe & peu durable, tout l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil (*a*).

(*a*) A l'équinoxe de Septembre. On appelloit cette fête *Citua Raïmi*. Voyez *Garcilaſſo*, *l.* 2. *c.* 22.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0045
DFG

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil, en s'éloignant du nord, passoit sur l'équateur, & se reposoit, disoit-on, sur les colonnes de ses temples. La joie universelle annonce l'arrivée de ce beau jour: mais c'est sur-tout dans les murs de Quito, dans ses délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une si favorable & si douce influence; aucun peuple aussi ne lui rend un hommage plus solemnel.

Le Roi, les Incas & le Peuple, sur le vestibule du temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déja l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (*a*), & qu'ils réverent comme le favori du Soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincellent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu-à-peu s'y

(*a*) *Chasca*, chevelue.

répandent ; la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, & leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux ; & leur attente est aussi timide que si elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament ; l'astre qui la répand s'éleve, & la cime du Cayambur (*a*) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du sanctuaire, devient elle-même resplendissante à l'aspect du Dieu qui la frappe de son immortelle clarté. Tout se prosterne, tout l'adore ; & le Pontife (*b*), au milieu des Incas & du Chœur des Vierges sacrées,

(*a*) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*b*) Le Sacerdoce résidoit dans la famille des Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frere du Roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacuma*, diseur d'oracles.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0047
DFG

entonne l'hymne solemnelle, l'hymne auguste, qu'au même instant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des sommets de Pambamarca jusques par-delà le Potose.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, toi qui, du haut des cieux, ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, la vie, & la fécondité; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *seul.*

O Roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs! Quand tu parois dans ta splendeur, & que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que sont-ils devenus ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abîme de ta lumiere; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0048
DFG

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde! heureuſes les épouſes qui forment ta céleſte cour (*a*)! que ton réveil eſt beau! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta préſence! les compagnes de ton ſommeil ſoulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu repoſes, & tes premiers regards diſſipent l'immenſe obſcurité des cieux. O! quelle dut être la joie de la nature, lorſque tu l'éclairas pour la premiere fois! Elle s'en ſouvient; & jamais elle ne te revoit ſans ce treſſaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'abſence l'a fait languir.

(*a*) Il nous reſte une hymne péruvienne, adreſſée à une fille céleſte, qui, dans la Mythologie du pays, faiſoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractere de la poéſie des Péruviens. " Belle fille, ton ma-
„ lin frere vient de caſſer ta petite urne, où étoient
„ enfermés l'éclair, le tonnerre & la foudre, &
„ d'où ils ſe ſont échappés. Pour toi, tu ne verſes
„ ſur nous que la neige & les douces pluies. C'eſt
„ le ſoin que t'a confié celui qui gouverne l'univers ".

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0049
DFG

LE PONTIFE *seul.*

Ame de l'univers! sans toi le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile & glacée, la terre qu'un stérile amas de sable & de limon, l'air qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive & féconde; l'air devint fluide & subtil, les ondes souples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'anima, tout s'embellit: ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance: le feu se glisse au sein de l'onde; l'onde, divisée en vapeurs, s'exhale & se filtre dans l'air; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers! ô Soleil! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le ministre d'une cause premiere, d'une intelligence au-dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissans: mais si tu accomplis la loi d'un

être invisible & suprême (*a*), fais passer nos vœux jusqu'à lui ; il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil, protege ton peuple, & fais prospérer tes enfans.

CHAPITRE II.

LE premier des Incas, fondateur de Cusco, avoit institué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre saisons de l'année (*b*) : mais elles rappelloient à l'hom-

(*a*) Ce Dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son temple & son culte dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de sacrifices ; & la raison qu'ils en donnoient, c'est qu'ils ne l'avoient jamais vu.

(*b*) Quoique les saisons ne soient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0051
DFG

me des objets plus intéreſſans, la naiſſance, le mariage, la paternité & la mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la naiſſance; & les cérémonies de cette fête conſacroient l'autorité des loix, l'état des Citoyens, l'ordre & la ſûreté publique.

D'abord il ſe forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux qui lui préſentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le Monarque leur donne le ſalut paternel. "Enfans, dit-il, votre pere commun, „ le fils du Soleil, vous ſalue. Puiſſe le don „ de la vie vous être cher juſqu'à la fin! „ puiſſiez-vous ne jamais pleurer le moment „ de votre naiſſance! Croiſſez, pour m'aider „ à vous faire tout le bien qui dépend de „ moi, & à vous épargner ou adoucir les „ maux qui dépendent de la nature".

Alors les dépoſitaires des loix en déploient le livre auguſte. Ce livre eſt compoſé de cordons de mille couleurs (*a*); des nœuds

---

d'y diviſer l'année par les deux ſolſtices & les deux équinoxes; ce qui répond à nos quatre ſaiſons.

(*a*) Ils s'appelloient *Quippos*, & ceux qui les gardoient *Quippácamaïs*, chargés des *Quippos*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0052
DFG

en sont les caracteres, & ils suffisent à exprimer des loix simples comme les mœurs & les intérêts de ces peuples. Le Pontife en fait la lecture; le Prince & les Sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solemnel de reconnoissance & d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures; des fetes où la piété se concilie avec la joie: tel est ce culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où put s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au Monarque: elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui dispense à tous sa lumiere; d'étendre comme lui son heureuse influence, & de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité; de voyager dans son Empire, car la terre fleurit sous les pas d'un bon Roi; d'être accessible & populaire, afin que, sous son regne, l'homme injuste ne dise pas: *que m'importent les cris du foible?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux; car s'il est affligé d'en voir, il se reprochera

d'en faire ; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide & conseil de la justice, & un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance & du zele, à user avec modestie des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la mollesse ; car l'homme oisif pese à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troisieme imposoit aux Peuples le plus inviolable respect pour la famille du Soleil, une obéissance sans borne envers celui de ses enfans qui régnoit sur eux en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du sang & de l'hymen, & qui, sur des peines séveres, assuroit la foi con-

jugale (*a*) & l'autorité paternelle, les deux ſupports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres preſcrivoit auſſi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit ſon appanage; & plus elle croiſſoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bornoient les richeſſes d'un Peuple heureux. Il poſſédoit en abondance les plus précieux des métaux: mais il les réſervoit pour décorer ſes temples & les palais de ſes Rois. L'homme, en naiſſant, doté par la patrie (*b*), vivoit riche de ſon travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une douce aiſance, n'avoit pas aſſez de ſes biens, ceux du Soleil y ſuppléoient (*c*). Ces biens n'é-

(*a*) L'Inca lui ſeul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouſer pluſieurs femmes.

(*b*) A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere; à chaque fille, une moitié.

(*c*) La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca

toient point engloutis par le luxe du sacerdoce; il n'en restoit dans les mains pures des saints Ministres des autels que ce qu'en exigeoient les besoins de la vie: non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste & simple ne voyoit rien que d'avilissant dans le faste & dans la mollesse; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'industrie. Ce tribut se payoit d'abord à la nature: jusqu'à cinq lustres accomplis, le fils se devoit à son pere, & l'aidoit dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes étoient cultivés par le Peuple (*a*). Au nombre des infirmités étoit comprise la vieillesse: les peres qui avoient la douleur de survivre à leurs enfans, ne languissoient pas sans secours; la jeunesse de leur tribu étoit pour eux une famille: la loi les consoloit du malheur de vieillir. Quand

---

étoit distribuée au peuple. Le coton se distribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(*a*) Le peuple occupé à ces travaux se nourrissoit à ses dépens.

le soldat étoit sous les armes, on cultivoit pour lui son champ; ses enfans jouissoient du droit des orphelins, sa femme de celui des veuves; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les soins d'un pere & d'un époux.

Le Peuple cultivoit d'abord le domaine du soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme; après cela, chacun vaquoit à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux: le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours solemnels, il rempliſſoit l'air de ses chants (*a*).

La tâche des travaux publics étoit distribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit dispensé; tous y apportoient le même zele. Les temples & les forteresses, les ponts d'osier qui traversoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire jusqu'à ses frontieres, étoient des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance & d'amour. Ils ajou-

(*a*) Le refrain de ces chants étoit *Hailli*, triomphe.

toient à ce tribut celui des armes, dont on faisoit d'effrayans amas pour la guerre: c'étoient des haches, des massues, des lances, des fleches, des arcs, de frêles boucliers: vaine défense, hélas! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater!

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix: ces loix punissoient la paresse & l'oisiveté (a) comme celles d'Athenes: mais, en imposant le travail, elles écartoient l'indigence; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins espérer d'être heureux. Elles protégeoient la pudeur, comme une chose inviolable & sainte; la liberté, comme le droit le plus sacré de la nature; l'innocence, l'honneur, le repos domestique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faisoit grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portoit sa rigueur sur les peres, & punissoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point

(a) Chez les Péruviens ni les aveugles, ni les muets n'étoient dispensés du travail; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton, & à égréner le maïs.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0058
DFG

étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit sur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçoit sans honte & sans reproche ; on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'instruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un Peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple & doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques & de nos vices rafinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnoissance au gouvernement juste & sage qui faisoit sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient préservatives, & presque jamais vengeresses.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple si modéré, si doux, pouvoit-il exister une loi si cruelle ? Le fanatisme ne croit jamais venger assez le Dieu dont il est le ministre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit pro-

noncé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour sacrilege, & appaiser un Dieu jaloux, non-seulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtresse fût ensevelie vivante (*a*), & le séducteur dévoué au supplice le plus honteux; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels: peres, meres, freres & sœurs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes; le lieu même de la naissance des deux impies devoit être à jamais désert. Aussi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit quelle en seroit la peine, il frissonna glacé d'horreur; son front pâlit, ses cheveux blancs se hérisserent sur sa tête, & ses regards, attachés à la terre, n'oserent de longtems se tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le Monarque levant les mains: " O Soleil, dit-il, ô mon „ pere! si je violois tes loix saintes, cesse de „ m'éclai-

(*a*) C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome & à Cusco, pour punir la même foiblesse, dans les vierges de Vesta & dans celles du Soleil.

„ m'éclairer ; commande au Miniſtre de ta „ colere, au terrible *Illapa* (*a*), de me ré- „ duire en poudre, & à l'oubli de m'effacer „ de la mémoire des mortels. Mais, ſi je ſuis „ fidele à ce dépôt ſacré, fais que mon Peu- „ ple, en m'imitant, m'épargne la douleur de „ te venger moi-même ; car le plus triſte des „ devoirs d'un Monarque, c'eſt de punir ".

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promeſſe de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les Surveillans s'avancent à leur tour : leur titre (*b*) annonce l'importance des fonctions dont ils ſont chargés : ce ſont les envoyés du Prince, qui, revêtus d'un caractere auſſi inviolable que la Majeſté même, vont obſerver dans les Provinces les dépoſitaires des loix, voir ſi le Peuple n'eſt point foulé ; & au foible à qui le puiſſant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme af-

(*a*) Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la juſtice du Soleil.

(*b*) *Cucui-ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

fligé qui gémit, ils demandent: *Quel eſt le ſujet de ta plainte? qui cauſe ta peine & tes pleurs?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embraſſe, & leur dit: " Tu-
„ teurs du Peuple, c'eſt à vous que ſon bon-
„ heur eſt confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le
„ ſerment des tuteurs du Peuple. Punis-moi
„ ſi je ceſſe de protéger en eux la droiture
„ & la vigilance; punis-moi ſi je leur par-
„ donne la foibleſſe ou l'iniquité. "

CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccede: c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger formé du duvet d'un arbuſte (*a*) qui

(*a*) Le cotonnier.

croît dans ces riches vallons, est égale en blancheur aux neiges des montagnes : ses plis flottans laissent à la beauté toute la gloire de ses charmes : mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le mystere est enfant du vice ; & ce n'est point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danse autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne mystérieuse exprime les douceurs de la société, dont les loix forment les liens.

Mais déja l'ombre des colonnes s'est retirée vers leur base ; elle s'abrege encore, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration & de réjouissance ; & l'Inca tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de son pere étincelle de mille feux : " Source intarissable de tous » les biens, ô Soleil, dit-il, ô mon pere ! » il n'est pas au pouvoir de tes enfans de te » faire aucun don qui ne vienne de toi. L'of- » frande même de tes bienfaits est inutile à » ton bonheur comme à ta gloire : tu n'as » besoin, pour ranimer ton incorruptible lu- » miere, ni des vapeurs de nos libations,

„ ni des parfums de nos sacrifices. Les moiſ-
„ sons abondantes que ta chaleur mûrit, les
„ fruits que tes rayons colorent, les trou-
„ peaux à qui tu prépares les sucs des herbes
„ & des fleurs, ne sont des tréfors que pour
„ nous: les répandre, c'eſt t'imiter: c'eſt le
„ vieillard infirme, la veuve & l'orphelin qui
„ les reçoivent en ton nom; c'eſt dans leur
„ sein, comme sur un autel, que nous de-
„ vons en dépoſer l'hommage. Ne vois donc
„ le tribut que je vais t'offrir, que comme
„ un signe solemnel de reconnoiſſance & d'a-
„ mour: pour moi, c'eſt un engagement;
„ pour les malheureux, c'eſt un titre, & le
„ garant inviolable des droits qu'ils ont à mes
„ bienfaits ".

Tout le peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de si bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres & des Vierges sacrées, va dans le temple offrir au Dieu le sacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du temple, se préſenterent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges, nouvellement choiſies, que leurs parens venoient conſacrer au Soleil. Un léger tiſſu de coton les déroboit aux regards des pro-

fânes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs peres, les menoient par la main; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, signe & gage sacré de la chaste pudeur dont leur sagesse avoit pris soin.

Le Roi, les saluant d'un air gracieux, les introduit dans le temple; le Grand-Prêtre les suit, & le temple est fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même instant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; & que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Le Monarque se crut ravi dans la Cour du Soleil son pere; il crut voir les femmes célestes, avec qui ce Dieu bienfaisant se délasse du soin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la sérénité du bonheur peinte sur le visage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux sentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie & la tristesse dans ses yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune In-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0065
DFG

dienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir: mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, & s'écrie douloureusement: Ah! ma mere! Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion & dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. " O le plus tendre & le meilleur des „ peres! ô mere mille fois plus chere que la „ vie! il faut vous quitter pour jamais"! Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets: le prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent sans

II.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0067
DFG

trouble & presque sans émotion ; elle seule, par un instinct qui lui présageoit son malheur, sentit son cœur saisi d'effroi : on vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses même de sa bouche pâlir, se faner & s'éteindre ; & ses levres tremblerent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens, ni le Pontife. On soutint sa foiblesse, on appaisa son trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux ; & Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asyle des épouses du Soleil.

Alors le temple fut ouvert ; & les Incas, Ministres des autels, commencerent le sacrifice.

Ce sacrifice est innocent & pur. Ce n'est plus ce culte féroce, qui arrosoit de sang humain les forêts de ces bords sauvages, lorsqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ses enfans sur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons & des animaux, que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande est consumée sur l'autel ;

le reste est réservé au festin solemnel que le Soleil donne à son Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple est environné, le Roi, les Incas, les Caciques se distribuent parmi la foule, pour présider aux tables où le Peuple est assis. La premiere est celle des veuves, des orphelins & des vieillards; l'Inca l'honore de sa présence, comme pere des malheureux (*a*). Tito Zoraï, son fils aîné, y est assis à sa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleste, a rempli son troisieme lustre: il est dans l'âge où se fait l'épreuve du courage & de la vertu (*b*). Son pere, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever sous ses yeux: jeune encore lui-même, il espere laisser un sage sur le trône. Hélas! son espérance est vaine; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

(*a*) L'un de ses titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

(*b*) C'étoit l'âge de seize ans.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0070
DFG

CHAPITRE IV.

AU festin succedent les jeux. C'est-là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage & de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la fleche & le javelot; & le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui disant: " Mon „ fils, tu me rappelles ma jeunesse, & tu „ honores mes vieux ans ".

Vient ensuite la lutte; & c'est-là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de ressort & d'énergie à la nature: c'est-là qu'on voit des combattans agiles & robustes s'élancer, se saisir, se presser tour-à-tour; plier, se raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine; revoler au combat, se serrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelans, tomber, se rouler, se débattre,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0071
DFG

& arroſer l'herbe flétrie des ruiſſeaux de ſueur dont ils ſont inondés.

Le combat, longtems incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'eſpérance. La victoire enfin ſe déclare : mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges conſolantes ; car ils ſavent que la louange eſt, dans les ames généreuſes, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adverſaire avoit fait plier le genoux, étoit le fils même du roi & ſon ſucceſſeur à l'Empire, le ſenſible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ſes mains ; il en verſe des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le conſoler : " Prin-
„ ce, le Soleil notre pere eſt juſte ; il donne
„ la force & l'adreſſe à ceux qui doivent obéir,
„ l'intelligence & la ſageſſe à celui qui doit
„ commander ". Le Monarque entendit ces paroles. " Vieillard, dit-il, laiſſe mon fils
„ s'affliger & rougir de ſe trouver plus foi-
„ ble & moins adroit que ſes rivaux. Le croiſ-

„ tu fait pour languir sur le trône, & pour „ vieillir dans le repos"?

Le jeune prince, à cette voix, jeta un coup d'œil de reproche sur le vieillard qui l'avoit flatté; & se précipita aux genoux de son pere, qui le serrant tendrement dans ses bras, lui dit: " Mon fils, la plus juste & la „ plus impérieuse des loix, c'est l'exemple. „ Vous ne serez jamais servi avec plus de „ zele & d'ardeur que lorsque, pour vous „ obéir, on n'aura qu'à vous imiter".

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice est de cinq mille pas. Le terme est un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le signal est donné; ils partent tous ensemble: & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfans du geste & de la voix. Aucun ne donne à ses parens la douleur de le voir succomber dans sa course; ils rempliſſent tous leur carriere, & presque tous en même tems.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelqu'avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. " Non, s'écria le Prince, tu n'au-„ ras pas la gloire de me vaincre une ſeconde „ fois ". Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent, & les proclament dignes du nom d'*Incas* (*a*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs meres & leurs ſœurs viennent, d'un air tendre & modeſte, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la treſſe d'écorce (*b*) qui fait les ſandales du peuple, une natte de

---

(*a*) Auparavant on les appelloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

(*b*) D'un arbre appellé *Manguey*. Ce détail eſt pris de l'Hiſtoire.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0074
DFG

laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tissu.

Ils vont, de-là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le Roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un Dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse: mais la nature le trahit; & en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut & s'attendrit; il laisse échapper quelques larmes; le front du jeune prince en est arrosé; il les sent, il en est saisi, & de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse & de dignité: il leur perce l'oreille, & y suspend un anneau d'or: faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le Roi prend la parole, & s'adres-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0075
DFG

sant aux nouveaux Incas : " Le plus sage des
» Rois, leur dit-il, Manco, votre aïeul & le
» mien, fut aussi le plus vigilant, le plus
» courageux des mortels. Quand le Soleil,
» son pere, l'envoya fonder cet Empire, il
» lui dit : Prends-moi pour exemple : je me
» leve, & ce n'est pas pour moi ; je répands
» ma lumiere, & ce n'est pas pour moi ; je
» remplis ma vaste carriere, je la marque par
» mes bienfaits, l'univers en jouit, & je ne
» me réserve que la douceur de l'en voir jouir :
» va, sois heureux, si tu peux l'être : mais
» songe à faire des heureux. Incas, fils du
» Soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira
» à votre pere, que vous soyez heureux sans
» fatigue & sans trouble, il vous rappellera
» vers lui. Jusques-là, sachez que la vie est
» une course laborieuse, que vos vertus doi-
» vent rendre utile, non pas à vous, mais
» à ce monde où vous passez. Le lâche s'en-
» dort sur la route ; il faut que la mort, par
» pitié, lui vienne abréger son travail. L'hom-
» me courageux supporte le sien, & d'un pas
» sûr & libre il arrive au terme où la mort,
» la mere du repos, l'attend.
» O toi, mon fils, dit-il au Prince, tu

„ vois cet astre qui va finir son cours: que
„ de biens, depuis son aurore, n'a-t-il pas
„ faits à la nature! Ce qui lui ressemble le
„ plus sur la terre, c'est un bon Roi".

A ces mots, il se leve, & marche, accompagné de sa famille & de son peuple, pour aller avec le Pontife, sur le vestibule du temple, observer le front du Soleil, à son couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE Peuple & la Cour elle-même se tiennent en silence au-delà du parvis. Le Roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (a).

Le Ciel étoit serein, l'air calme & sans vapeurs; & l'on eût pris dans ce moment l'horison du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la mer Pacifique,

(a) Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il savoit de science divine. (Garcil.)

s'éleve au-deſſus de Palmar (*a*), un nuage pareil à des vagues ſanglantes, préſage épouvantable dans ce jour ſolemnel. Le Grand-Prêtre en frémit; cependant il eſpere qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont ſe diſſiper. Elles redoublent, elles s'entaſſent comme les ſommets des montagnes, & en s'élevant, elles ſemblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaſte barriere qu'elles oppoſent à ſon cours. Il deſcend avec majeſté, & des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre: mais ſoudain l'abime eſt comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent ſur lui. Submergé, renaiſſant, il épuiſe les traits de ſa défaillante lumiere, & laſſé du combat, il reſte enſeveli comme dans une mer de ſang.

Un ſigne encore plus terrible ſe manifeſte dans le ciel: c'eſt un de ces aſtres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'Aſtronomie eût démêlé leur route dans l'immenſité de l'eſpace. Une comete, ſemblable à un

(*a*) Promontoire, ſous l'équateur.

un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere se hérisse autour de sa tête, paroit venir de l'orient, & voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple ; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux : il lui voit respirer la flamme ; il lui voit secouer ses ailes embrasées ; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais, dissimulant la terreur dont ce prodige le pénetre : " Prince, dit-il au Roi, suivez-moi „ dans le temple " ; & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

" Digne fils du Dieu que je sers, si l'avenir „ étoit inévitable, ce Dieu bienfaisant nous „ épargneroit la douleur de le prévoir ; & „ sans nous affliger d'avance du pressentiment „ de nos maux, il laisseroit à l'esprit humain „ son aveuglement salutaire, & au temps son „ obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, „ ce n'est pas inutilement ; & les malheurs

„ qu'il nous annonce, peuvent encore se dé-
„ tourner. Ne vous effrayez point de ceux
„ qui vous menacent. Ils sont affreux, s'il
„ en faut croire les signes que je viens d'ob-
„ server dans le ciel. Ces signes ne s'accordent
„ pas : l'un me dit que c'est du couchant que
„ doit venir une guerre sanglante ; l'autre
„ m'annonce un ennemi terrible, qui fond
„ sur nous de l'orient ; mais l'un & l'autre est
„ un avis de ce Dieu qui veille sur nous.
„ Prince, armez-vous donc de constance. Etre
„ innocent & courageux, ne pas mériter son
„ malheur, & le souffrir ; voilà la tâche que la
„ nature impose à l'homme : le reste est au-
„ dessus de nous ".

Le Prêtre, consterné, n'en dit pas davantage ; & le Monarque, renfermant la tristesse au fond de son cœur, sortit du temple, & se montra au Peuple avec un front calme & serein. " Notre Dieu, lui dit-il, sera toujours le „ même : il veille au sort de son Empire, & „ il protege ses enfans ".

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chassés de leur patrie, lui demandoient l'hospitalité. " Qu'ils paroissent, répond l'Inca :

„ jamais les malheureux ne trouveront mon „ cœur inacceſſible, ni mon palais fermé pour „ eux ".

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoit en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage ; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur ; en intéreſſant, elle étonne ; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit : " Jeune étranger, apprenez-„ moi qui vous êtes, d'où vous venez, & „ quel coup du ſort vous fait chercher un „ aſyle en ces lieux " ?

" Inca, lui répond Orozimbo (c'étoit le „ nom du Mexicain), tu vois en nous les „ déplorables reſtes d'un Empire, au moins „ auſſi vaſte, auſſi floriſſant que le tien. Cet

„ Empire eſt détruit. Le ſort ne nous laiſſoit „ que la fuite ou que l'eſclavage ; nous avons „ préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus „ errans ſur les montagnes. Las de vivre dans „ les forêts & parmi les bêtes féroces, nous „ avons pris la réſolution d'aller chercher des „ hommes moins malheureux que nous, & „ moins cruels que nos tyrans. Il y a trois „ mois qu'à la merci des flots, nous parcou- „ rons, à travers mille écueils, les détours „ d'un rivage immenſe. Les maux que nous „ avons ſoufferts nous auroient accablés ; le „ bruit de tes vertus a ſoutenu notre eſpérance. „ On te dit juſte & bienfaiſant, nous venons „ éprouver ſi la renommée en impoſe. Après „ toi, notre unique reſſource, celle qui, dans „ le malheur, ne manque jamais qu'à des lâ- „ ches, c'eſt le courage de mourir ".

" Etrangers, reprit le Monarque, vous „ n'aurez pas envain mis votre confiance en „ moi. Venez dans mon palais vous repoſer, „ & réparer vos forces. Je ſuis impatient d'en- „ tendre le récit de votre infortune ; mais je „ deſire encore plus de vous la faire oublier ".

Le Cacique & ſes Compagnons, conduits au palais de l'Inca, y ſont ſervis avec reſpect ;

mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence : car l'oſtentation de la proſpérité éſt une inſulte pour les malheureux, Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante & ſimple, des aſyles pour le ſommeil, où regne un tranquille ſilence, ſont les premiers ſecours de l'hoſpitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de ſa famille, vertueuſe & paiſible Cour ; il les fait aſſeoir autour de ſon trône, & parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à ſoulager ſon cœur du poids accablant de ſes peines, en lui racontant ſes malheurs.

" Le ſouvenir en eſt cruel, dit le Cacique „ Mexicain, avec un triſte & profond ſoupir ; „ mais je te dois l'effort d'en retracer l'affreuſe „ image, Ecoute-moi, généreux Prince ; & „ puiſſe l'exemple de ma patrie t'apprendre à „ garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée " ! A ces mots, le ſilence regne dans l'aſſemblée des Incas ; & le Cacique reprend ainſi.

CHAPITRE VI.

ENFANS du Soleil, vous ſavez la route qu'il ſuit tous les ans. Il eſt à préſent ſur vos têtes ; il y a trois lunes qu'il ſe levoit de même ſur le pays où je ſuis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous ſommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop ſouvent, du ſein de la proſpérité naiſſent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit roi. Sa dureté ſuperbe éloigna ſes amis ; ſa foibleſſe & ſon imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & cauſerent tous ſes malheurs.

Vingt Caciques, tous poſſeſſeurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis ſous ſes loix. Trop puiſſant & trop abſolu, il abuſa de ſa fortune ; ou plutôt ſes flatteurs, dont il avoit fait ſes Miniſtres, en abuſerent en ſon nom ; & de ſes Provinces foulées, les unes, ſecouant le joug, avoient repris leur liberté ; d'autres, plus foibles ou plus timides, gémiſſoient en ſilence, &, pour ſe déclarer rebelles,

attendoient qu'il fût malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer (a), une race d'hommes qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux aîlés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un; que ses pas rapides devançoient les vents; que ses regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ses regards avoit épargné; & que la pointe de nos fleches s'émoussoit sur la dure écaille dont tout son corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme universel retentit jusqu'à Mexico (c'étoit le siege de l'Empire). Montezume en parut troublé; mais la même foiblesse qui lui faisoit tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

(a) Le golfe du Mexique.

Il fut que ces brigands avides se laissoient appaiser par de riches offrandes ; il espéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les Conseils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambassade ; deux cens Indiens nous suivoient, chargés de riches présens ; vingt captifs, choisis parmi ceux que l'on engraissoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Espagnols (car c'est ainsi que ces brigands se nomment) ; & quel est notre étonnement, en voyant que cinq cens hommes épouvantoient des Nations ! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cens ; ce n'étoient que des hommes ; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah ! le perfide ! sous quel air majestueux & tranquille il sut déguiser sa noirceur !

Pilpatoé, en l'abordant, le salue & lui parle ainsi : " Le Monarque du Mexique, le puis-
» sant Montezume, nous envoie te saluer, &
» savoir de toi qui tu es, d'où tu viens, &

„ ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice &
„ bienfaisant, voilà des parfums & de l'or. Si
„ tu es un Dieu méchant & sanguinaire, voilà
„ des victimes. Si tu es un homme, voilà des
„ fruits pour te nourrir, des vêtemens pour
„ ton usage, & des plumes pour te parer".

" Non, nous ne sommes point des Dieux,
„ nous répondit Cortès (car tel étoit son
„ nom); mais, par une faveur du ciel qui
„ dispense à son gré la force, l'intelligence &
„ le courage, nous avons sur les Indiens des
„ avantages & des droits que vous reconnoî-
„ trez vous-mêmes. Je reçois vos présens, je
„ retiens vos captifs, pour m'obéir & me
„ servir, non pour être offerts en victimes:
„ car mon Dieu est un Dieu de paix, qui ne
„ se nourrit point de sang. Vous voyez l'autel
„ que nos mains lui ont élevé; soyez témoin
„ du culte que nous allons lui rendre. Pour
„ la premiere fois il descend sur ces bords".

L'autel étoit simple & rustique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de son ombre; un vase d'or en faisoit l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques goutes d'une liqueur que nous primes d'abord pour du sang, mais qui n'est que

le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible ; te l'avouerai-je cependant ? soit par la force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'ascendant invincible que leur Dieu prenoit sur nos Dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. Il nous reçut avec cet air d'assurance & d'autorité d'un maître absolu qui commande. " Mexicains, nous dit-il ; le vrai „ Dieu, le Dieu que j'adore, le seul que l'on „ doit adorer, puisqu'il a créé l'univers, qu'il „ le gouverne & le soutient, vient de descen- „ dre sur ces bords ; & il commande à vos „ idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui qui „ nous envoie pour abolir leur culte, & pour „ vous enseigner le sien. Renversez vos autels „ sanglans, rasez vos temples abominables, „ & cessez d'outrager le ciel par des offrandes „ qu'il abhorre ; ou voyez en nous ses ven- „ geurs ".

Pilpatoé lui répondit que, si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature

entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix le monde se prosterneroit; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avoit pas besoin de secours; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, repliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables; qu'il n'en devoit pas compte aux hommes; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'emploieroit jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les Sages de ses Conseils & de sa Cour ne reconnussent aisément combien

monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang humain ; mais le Peuple, endurci, aveuglé par ses Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux Dieux, avoit besoin qu'on le forçat, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentoit ; car nous savions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée, & nous lui en fimes l'aveu. " Non, dit-il, cet „ usage impie est en horreur parmi nous ; & „ ni la faim la plus cruelle, ni la plus dévo„ rante soif ne vaincroient notre répugnance „ pour la chair & le sang humain "..... Quelle répugnance, grands Dieux ! Ils ne dévorent pas les hommes ; mais les en égorgent-ils moins ? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le sang innocent ?

Au sortir du festin, nous eûmes le spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels ! On voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait ! Ils s'élancerent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables, que,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0090
DFG

d'une main, ils savent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donne sur nous la fougue, la viteſſe, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme, & qui combattent sous lui!

Mais cet avantage étonnant l'est moins que celui de leurs armes: puisses-tu ne jamais connoître l'usage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils mépriſent, les insensés! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défense. Puisses-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'essai devant nous. Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant, lorsqu'il roule sur les nuages. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne seroit encore rien; sans l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens imprévus, pour l'attaque & pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se déployer à propos, de se rallier au besoin, cet art changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux; nous ne savons pas la

donner..... A ces mots le jeune Cacique, laissant tomber sa tête sur ses genoux, & de ses mains cachant ses larmes : Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas ! impuissante. Il est des maux contre lesquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

" Je ne vous ai parlé, jusqu'à présent, » ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a » choisi pour renverser vos idoles, & pour » lui élever des temples sur les débris de leurs » autels ; mais vous voyez encore en moi le » Ministre d'un Roi puissant, d'un Roi qui, » vers les bords d'où le soleil se leve, regne » sur des Etats plus vastes, plus riches & plus » florissans que l'Empire de Montezume. Il » veut bien cependant l'avoir pour allié. Dites » à Montezume que je viens à sa Cour pour » lui offrir cette alliance, & que Charles » d'Autriche, Monarque d'Orient, ne doute » pas qu'on ne lui rende, dans la personne de

» ſon Miniſtre, tout ce qu'on doit à la ma-
» jeſté & à l'amitié d'un grand Roi ".

Pilpatoé lui répondit encore, que ſi ſon Maître étoit ſi riche & ſi puiſſant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher ſi loin des alliés & des amis; que Montezume ſeroit ſans doute honoré de cette ambaſſade; mais qu'il falloit du moins attendre ſon aveu, pour pénétrer dans ſes Etats.

" Expoſez-lui, nous dit Cortès, que, pour
» le voir, j'ai traverſé les mers; que l'hon-
» neur de mon Roi exige qu'il m'entende;
» que, ſans lui faire injure, il ne peut refuſer
» de me recevoir dans ſa Cour; & que je
» ſerois trop indigne de ce titre d'Ambaſſa-
» deur, dont je ſuis revêtu, ſi je m'en retour-
» nois chargé de ſes mépris, ſans en avoir
» tiré vengeance ".

CHAPITRE VII.

LA réponse de Montezume ne se fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux présens, adoucir le refus qu'il faisoit à Cortès de le laisser pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les présens, & persista dans sa demande.

Il avoit su quelle étoit la haine des Caciques pour Montezume; il leur avoit promis d'abaisser son orgueil, d'assurer leur indépendance; & déja reçu en ami dans le palais de Zampola (*a*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vassaux de l'Empire, dont il avoit formé sa Cour.

„ Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle „ Magnificence Montezume répond à l'amitié „ d'un Roi qui veut bien rechercher la sien„ ne. Mais les mœurs, les usages, les loix „ de son Empire ne lui permettent rien de „ plus; & à moins de vous déclarer ses en„ nemis,

(*a*) *Zampoala.*

„ nemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce „ rivage ".

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques ſes alliés avec un air riant & fier, ſembla vouloir les raſſurer; & puis, compoſant ſon viſage: " Rendez-vous, nous dit-il, de„ main, au port où mes vaiſſeaux m'atten„ dent; vous y apprendrez ma réſolution ".

A l'inſtant quelques uns des ſiens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en ſecret. Il écoute, & ſoudain, avec emportement, il nous ordonne de le ſuivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs, deſtinés à être immolés à nos Dieux; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. " Arrêtez, dit-il, „ arrêtez, hommes ſtupides & féroces. Vous „ offenſez le ciel en croyant l'honorer ". A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage, & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le Peuple étoit aſſemblé; les Prêtres, indignés, crioient au ſacrilege, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés: un murmure confus, élevé dans la foule,

annonçoit un soulévement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques-uns des siens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du temple; & là, saisissant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer: "Bas les armes! dit-il au Peu-„ple, d'une voix forte & menaçante, ou je „ frappe, & je vais commander à l'instant „ qu'on égorge tout sans pitié".

Le fer levé sur le Cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits, & la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les Dieux? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un Dieu lui-même. Il se fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. "Hé bien! „ dit-il, est-ce ainsi que vos Dieux vous dé-„fendent, vous & leur temple? Qui les re-„tient? qui les enchaîne? Je ne suis qu'un „ mortel; que ne m'écrasent-ils, puisque j'ose „ les insulter? Allez, vos Dieux sont impuis-„sans; ils ne sont rien que les fantômes du „ délire & de la frayeur. Des Dieux avides „ de carnage, & nourris de chair & de sang!

„ Pouvez-vous bien y croire ? Et ſi vous y „ croyez, pouvez-vous adorer les plus mé- „ chans des êtres ? Abjurez ce culte exécra- „ ble, & renoncez, pour le vrai Dieu, à ces „ idoles monſtrueuſes, que vous allez voir „ briſer ".

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à ſa troupe de renverſer nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous eſpérions tous que le temple s'écrouleroit ſur les profanateurs. Le temple reſta immobile, & nos Dieux, renverſés, roulés dans la pouſſiere, ſe laiſſerent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une ſérénité tranquille : " Peuple, dit-il, voilà vos Dieux. „ C'eſt à ces ſimulacres vains que vous avez „ ſacrifié des millions de vos ſemblables. Ou- „ vrez les yeux, & frémiſſez ". Enſuite il fit venir les jeunes Indiens, arrachés de la main des Prêtres. " Mes enfans, leur dit-il, vivez ; „ donnez la vie à d'autres hommes ; rendez- „ la douce, tranquille, heureuſe à ceux dont „ vous l'avez reçue ; & gardez-en le ſacrifice

„ pour le moment où votre Prince, votre „ patrie & vos avis vous le demanderont dans „ les combats.

„ Vous voyez, reprit-il, en nous adreſ„ ſant la parole, que j'ai quelque raiſon de „ vouloir pénétrer juſqu'à la Cour de Mon„ tezume. A demain. Rendez-vous au port; „ vous jugerez s'il eſt prudent qu'il perſiſte „ dans ſes refus ".

Inca, tu ne peux concevoir la révolution ſoudaine qui ſe fit dans tous les eſprits, quand le Peuple fut aſſuré de la ruine de ſes Dieux. Imagine-toi des eſclaves flétris, courbés dès leur naiſſance ſous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue ſervitude, reſpirent, ſoulagés d'un fardeau accablant: tel fut le peuple de Zampola. D'abord un reſte de frayeur troubloit & réprimoit ſa joie. Il ſembloit craindre que la vengeance de ſes Dieux ne fût qu'aſſoupie, & ne vint à ſe réveiller. Mais quand il les vit mutilés, & diſperſés hors de leur temple, il ſe livra à des tranſports qui firent bien voir que ſon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteſtoit dans ſon cœur les Dieux que ſa bouche imploroit.

„ Sans doute, dit l'Inca; & il n'eſt pas „ dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre choſe „ qu'un être juſte & bienfaiſant, tel que „ vous l'annonçoient, que l'adoroient eux- „ mêmes ces étrangers, dont je conçois une au- „ tre opinion que vous". Ce ſont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire; c'eſt un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en

(*a*) Barthélemi de Las-Caſas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commiſes dans le nouveau monde: "Voilà, dit-il, pourquoi „ les Indiens ſe moquent du Dieu que nous ado- „ rons, & perſiſtent opiniâtrement dans leur incré- „ dulité: ils croient que le Dieu des Chrétiens eſt „ le plus méchant des Dieux, parce que les Chré- „ tiens qui le ſervent & qui l'adorent, ſont les plus „ méchans & les plus corrompus de tous les hom- „ mes".

(*Découverte des Ind. occid. pag.* 180.)

son nom ils ont fait couler des flots de larmes & de sang ; qu'il n'en est point rassasié, & qu'il leur en demande encore. Mais laisse-moi poursuivre ; tu vas bientôt connoître & détester ces imposteurs.

Le lendemain on nous mena au port où étoit la flotte de Cortès, & l'on nous dit de l'y attendre. Mille pensées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenoit cet homme inconcevable sur l'esprit des Caciques & sur l'ame des Peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles ; leurs aîles sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cedres ; ces tissus, flottants dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante ; une

seule rame, attachée à l'extrêmité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses Soldats se jettent sur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner : mais cette fausse joie est tout-à-coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices : bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrase l'un de ses canots, & les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe & les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, & nous parle ainsi : " Tant que j'aurois eu le moyen „ de m'éloigner de ce rivage, Montezume „ auroit pu douter si je persisterois dans ma „ résolution. Mexicains, dites-lui ce que vous „ avez vu, & qu'il se prépare à me recevoir „ en ami ou en ennemi ". Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il assembla ses Ministres & ses Prêtres pour nous entendre. La présence des Prêtres nous fit dissimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reste fut exposé dans un récit fidele & simple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnement stupide, qui semble interdire à l'ame la pensée & la volonté. " Ces étrangers, dit-il, „ ont sur nous, je l'avoue, un ascendant qui „ m'épouvante. Tout ce que vous m'en ra„ contez, me semble tenir du prodige, & j'y „ vois quelque chose au-dessus de l'humain ".

„ Ils sont plus éclairés, sans doute, & plus „ industrieux que nous, lui dit Pilpatoé : mais „ toutes leurs lumieres ne les rendent pas „ immortels. La fatigue, la faim, le som„ meil, la douleur, tous les besoins, tous les „ maux de la vie sont faits pour eux comme

„ pour nous. Leur ame s'écoule avec leur „ ſang par la piqûre d'une fleche, comme „ celle d'un Indien : c'eſt ce que je voulois „ ſavoir ; le reſte eſt de peu d'importance ".

Montezume, à qui ce diſcours devoit inſpirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il ſembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife ſe leve, & d'un air impoſant : " Seigneur, dit-il à Montezume, ne „ vous étonnez pas de la foibleſſe de nos „ Dieux & de la décadence où tombe leur „ Empire. Nous avons évoqué le puiſſant Dieu „ du mal, le formidable Telcalépulca. Il nous „ eſt apparu ſur le faîte du temple, dans les „ ténebres de la nuit, au milieu des nuages „ que ſillonnoit la foudre. Sa tête énorme „ touchoit au ciel ; ſes bras, qui s'étendoient „ du midi juſqu'au nord, ſembloient enve- „ lopper la terre ; ſa bouche étoit remplie du „ venin de la peſte, qu'elle menaçoit d'exha- „ ler ; dans ſes yeux ſombres & cavés pétil- „ loit le feu dévorant de la famine & de la „ rage ; il tenoit d'une main les trois dards „ de la guerre, de l'autre il ſecouoit les chaî- „ nes de la captivité. Sa voix, pareille au

„ bruit des vents & des tempêtes, nous a „ fait entendre ces mots : On me dédaigne ; „ on ne fait plus couler sur mes autels que „ le sang de quelques victimes, que l'on né- „ glige d'engraisser. Qu'est devenu le temps „ où vingt mille captifs étoient égorgés dans „ mon temple ? Ses voûtes ne retentissoient „ que de gémissemens & de cris douloureux, „ qui rempliſſoient mon cœur de joie ; mes „ autels nageoient dans le sang ; mon parvis „ regorgeoit d'offrandes. Montezume a-t-il „ oublié que je suis Telcalépulca, & que tous „ les fléaux du ciel sont les ministres de ma „ colere ? Qu'il laisse tous les autres Dieux „ languir, tomber de défaillance ; leur indul- „ gence les expose au mépris : en le souffrant „ ils l'encouragent ; mais c'est le comble de „ l'imprudence de négliger le Dieu du mal ".

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'instant que, parmi les captifs, on en choisisse mille pour les immoler à ce Dieu ; que dans son temple tout abonde pour les engraisser à la hâte, & qu'il en soit fait incessamment un sacrifice solemnel.

A ce recit, l'Inca s'écrie en frémissant : „ Quoi ! dans un jour, mille victimes " ! Que

veux-tu, lui dit le Cacique? Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puiſſant des Dieux; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre Divinité offriroient-ils tant d'homicides? C'eſt-là le ſecret qu'ils nous cachent; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de ſang.

L'indolent & foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*a*), & ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les fraix d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner: miſérable reſſource! C'étoit leur montrer ſa foibleſſe,

(*a*) Le peuple de Tlaſcala.

accroître leur orgueil, & irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des présens qu'il mépriſoit; que l'or n'effaçoit point les taches que faisoit l'injure; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne se lavoit que dans le sang.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aisément: celle par où venoit Cortès, traversoit la ville où régnoit mon pere; & pour disputer ce passage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir: il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux..... O combien je frémis! combien je détestai l'ordre absolu qui nous forçoit à cet abaissement! Quel vice dans un Roi, qu'un excès de foiblesse! Il vient lui-même, désarmé, au devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble

de préſens, les invite à loger dans le palais du roi ſon pere (a); & inacceſſible pour nous, n'eſt plus viſible que pour eux. Cortès, le plus diſſimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne ſa confiance, & l'attire (adreſſe incroyable!) dans ce palais changé en forteresſe, qu'ils occupoient, lui & les ſiens.

Ah! c'eſt ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'inſolence & de l'outrage. Au milieu de ſa ville, au milieu de ſon Peuple, & dans le palais de ſon pere, Montezume lui-même eſt retenu captif, en ôtage, par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir ſon ame, ils l'enchaînent comme un eſclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que ſon orgueil & ſon courage avoient abandonné, tendit les mains, & ſans ſe plaindre reçut ces liens flétriſſans. Il porta la baſſeſſe juſqu'à ſe réjouir, lorſqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de ſa foibleſſe, il voulut la cacher à ſon Peuple, à ſa Cour, à ſes Miniſtres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine

(a) Le palais d'Axayaca.

volontaire, la mort de quelques-uns des Soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola; il permit que, devant ses yeux, on fit brûler vifs ceux des siens qui avoient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de sa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (*b*), & de la gauche la fleche encore sanglante dont il l'avoit percé; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baisser la paupiere, cet homme tel, que si le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été sauvé; je le vis périr dans les flammes: Cortès l'y fit jetter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant: c'est son frere: il alloit se brûler avec lui; je le retins, & je lui dis: " Que fais-tu? tu nous abandonnes! tu „ veux mourir; & tu n'es pas vengé "!

(*a*) *Quelques-uns des soldats de Cortès*] Descalante, & sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laissés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

(*b*) Ce Castillan s'appelloit Arguello.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0108
DFG

Montezume dévora tout, les affronts & les violences ; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès ; il feignit d'être heureux & libre, au milieu de ses Gardes qui le faisoient trembler, & qu'il appelloit ses amis. Le malheureux invitoit son Peuple à venir leur donner des fêtes, & sa Cour à les honorer. Le bien de son Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisoit sa servitude, les avis secrets de ses Dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'esclave. Il prévenoit leur volonté pour se dispenser de la suivre, & s'imposoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foiblesse & de dépendance l'apparence de la justice & de la magnanimité ; & il se consoloit de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompoient, qui l'avoient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance ; tout le reste, l'honneur, la liberté, les biens de son Peuple & de sa Couronne,

tout fut abandonné à ses insolens oppresseurs.

Il espéroit qu'à la fin, comblés de ses présens, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte & de leur gloire, ils consentiroient à nous délivrer d'eux. Ils promirent; & le ciel sembla vouloir les y contraindre: car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laisser dans nos murs qu'un très petit nombre des siens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre suffit pour le retenir parmi eux. On le pressa de consentir à sa délivrance; il en fut offensé. Il dit qu'il n'étoit point captif; que sa conduite étoit volontaire, & plus sage qu'on ne pensoit; qu'il lui en avoit assez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. " J'ai leur parole, ajouta-t-il, „ qu'après s'être assurés de la nouvelle flotte, „ ils vont s'éloigner de ces bords ".

Montezume étoit si frappé de cette illusion, que toute la scélerateſſe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes; & il étoit d'usage, dans ces solemnités,



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0111
DFG

solemnités, de rendre hommage aux Dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune noblesse s'y distinguoit par sa magnificence; & Montezume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ses hôtes, fussent présens à ce spectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés; & nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errans autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles; ils approchent sans bruit, dissimulant leur rage; mais leurs regards avides la décelent; & tout-à-coup, s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Castillans témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamants dont nous étions parés, viles richesses qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Eperdus, forcenés, se donnant l'un à l'autre le

signal (a) du meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive ; & fondant sur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, aussi peu sensibles aux plaintes des mourans, que le sont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, & dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat ; on ne l'écouta plus : l'emportement du Peuple & sa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon pere le supplier de prendre sa défense, & de l'aider à délivrer son Roi. O mon pere ! si la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu sauver ta patrie, qui mieux que toi, eût mérité d'en être le libérateur ? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conseil. A la tête du peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais

(a) Ce signal étoit le nom de saint Jacques.

qui lui ſert d'aſyle, le réduit à ne plus paroître, & l'aſſiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*a*) qui venoit lui diſputer ſa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti oppoſé au ſien (*b*). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance; un ſilence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénetre avec défiance juſqu'aux portes de ſon palais, & s'y enferme avec ſes compagnons.

Mon pere les ſuivoit des yeux; il entendit leurs cris de joie. " Demain, dit-il, demain, „ ſi le ciel nous ſeconde, nous changerons „ ces cris en des cris de douleur ". En effet, dès le jour ſuivant, tout le Peuple fut ſous les

(*a*) Narvaëz.

(*b*) *Du parti oppoſé au ſien*]. La conduite de Cortès, dans cette occaſion, eſt regardée comme le plus beau trait de ſa vie. (*Voyez Antonio de Solis*).

armes, & mon pere ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances & d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappellé; mais peins-toi un mur de feu, un rampart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui réjailliſſoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance & du désespoir réunis. On travailloit obstinément à briser les murs & les portes; on se faisoit, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens blessés servoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles; le trouble, l'effroi, l'épouvante régnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, si le Soleil, en nous dérobant sa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embraserent les toits de ce palais funeste; l'horreur de

l'incendie en écarta le sommeil ; & tandis qu'au milieu des siens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort ; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda ; mais nous vîmes aussi, & avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture ; & l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres, qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere appliquoit tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdoit ; à donner à nos mouvemens plus d'accord & d'intelligence ; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite à ses troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville bâtie au milieu d'un lac étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laisser après nous de larges fossés à franchir.

C'eſt ſur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on ſût profiter.

" O mes enfans, nous diſoit-il, gardez-
„ vous de cette ardeur aveugle, qui vous ôte
„ la liberté d'agir enſemble & de concert. La
„ foule eſt toujours foible; & dans les flots
„ preſſés d'un Peuple qui charge en tumulte,
„ le nombre nuit à la valeur. Obſervez dans
„ vos mouvemens l'ordre que je vous ai preſ-
„ crit; je vous réponds de la victoire. Elle
„ coûtera cher; mais ce n'eſt pas ici le mo-
„ ment de nous ménager. Il ſeroit indigne de
„ nous de fuir, dans les combats; la mort qui
„ nous attend ſous nos toits, dans les bras
„ de nos enfans & de nos femmes. Mais la
„ liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien
„ ſervi votre patrie & votre Roi, vous ne les
„ trouverez qu'avec moi, au milieu de vos
„ ennemis terraſſés ".

Enfin, du palais de Cortès, on vit ſortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracaſſées. On combattit à découvert, ſans trouble & ſans confuſion. Le

meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long & si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*a*), nous faisoit espérer d'exterminer le reste. " Encore „ deux combats comme celui-ci, nous disoit-„ il, & le Mexique est délivré ".

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. " Ils ne sont pas „ immortels ", disoit-il, en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuoit la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

(*a*) *Quarante de ces furieux*]. Les deux tiers des Espagnols, & Cortès lui-même, avoient été blessés dans ce combat.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0119
DFG

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvoient plus le soutenir. On approchoit des murs ; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, désespéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de cesser. Montezume se montre, &, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le peuple, saisi de respect, se prosterne, & prête silence. Le Monarque éleve sa voix : il remercia ses Sujets d'avoir tenté sa délivrance ; mais il leur dit qu'il étoit libre, & au milieu de ses amis. " Du reste, ils con-
„ sentirent, dit-il, à se retirer dès demain,
„ pourvu qu'à l'instant même l'on mette bas
„ les armes, & que, pour signe de la paix,
„ on cesse toute hostilité. Je le veux, je vous
„ le commande. Obéissez à votre Roi ".

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

" Si tu es libre, grand Roi, dit-il à Mon-
„ tezume, sors de ta prison, & viens régner
„ sur nous. Jusques-là nous n'écouterons point
„ un malheureux Prince, qu'on force à se
„ trahir lui-même. Non, Peuple, ce n'est pas

„ votre Roi qui vous parle ; c'eſt un captif
„ que l'on menace, & qui ſubit la loi de la
„ néceſſité. Sa bouche demande la paix ; ſon
„ cœur implore la vengeance. Vengez-le donc,
„ ſans écouter ce que lui dictent ſes tyrans ".

A ces mots l'aſſaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expoſe à nos coups. Mon pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque..... Il n'eſt plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ſes ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne, & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlemens, & baigne ſon Roi de ſes larmes.

Les Caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0121
DFG

de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient. Cortès s'en épouvante ; & il médite sa retraite. C'étoit le moment décisif. Il lui falloit, pour s'échapper, repasser sur l'une des digues dont le lac étoit traversé ; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choisiroit les ombres de la nuit pour favoriser son passage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde ; & à la tête de ses Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cens des Soldats de Cortès & mille de ses alliés tomberent sous nos coups ; un pont volant sauva le reste ; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainsi l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de sang, mon pere avoit reçu deux bleſſures mortelles. A son heure derniere il

m'appella, & il me dit : " Mon fils, tu vois „ le fruit d'un mauvais regne. Ces brigands „ reviendront plus forts, ſecondés de ces „ mêmes Peuples que Montezume a fait gémir. „ Hélas ! je prévois, en mourant, la ruine „ de ma patrie, moins malheureux de ne pas „ lui ſurvivre, & d'avoir fait, juſqu'au der- „ nier ſoupir, ce que j'ai pu pour la ſauver. „ Défends-la comme moi, défends-la même „ ſans eſpérance ; & ſois le dernier à combattre „ ſur ſes débris ". A ces mots, je me ſentis preſſer entre ſes bras ; & de ſes levres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vive- ment le Héros Mexicain, que ſa voix en fut étouffée ; & les Incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.

CHAPITRE X.

POUR succéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba sur le jeune Guatimozin, son neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas ! il se montra bien digne de ce choix ; mais le sort trahit son courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A milie Castillans (*a*) sa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires : telle étoit l'ardeur de nos Peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui ; d'autres se trouverent désertes ; & leurs habitans éperdus, ou se sauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (*b*) semblable à celle

(*a*) Il avoit reçu d'Espagne de nouveaux secours.
(*b*) Composée de treize brigantins.

qui, sur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toutes parts; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent des efforts inouis, pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalerent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, partout & sans cesse présent, il étoit l'ame de son Peuple. Le feu de son courage enflammoit tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans, lasserent enfin leur constance. Effrayés des travaux & des périls d'un long siege, il nous proposerent la paix. Tout le Peuple la demandoit; le Roi y consentoit lui-même; la famine qui nous pressoit y disposoit tous les esprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les seuls qui s'y opposerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord consternés, une apparence de

succès les rendit aussi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale ! un Dieu plus fort que tous nos Dieux, démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les Peuples les plus indomptés (*a*); il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut (*b*).

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra jusques dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faisoient devant lui ses foudroyantes armes; &, par trois routes opposées, parvenu enfin jusqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, régnoient l'épouvante & la mort. A ces mots il s'in-

(*a*) Les Otomies.

(*b*) *Qu'il résolut de nous livrer l'assaut*]. Cortès se vit à la tête de deux cents mille hommes. Ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0126
DFG

terrompit par un frémiſſement de rage. " O „ ſouvenir affreux " ! s'écria-t-il ; & ſes yeux ſembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah ! reprit le malheureux Prince, tu vas juger toi-même ſi ma douleur eſt juſte ! Je combattois près de mon Roi ; j'avois quitté le palais de mes peres ; & dans ce palais aſſiégé, j'avois abandonné ma ſœur, une ſœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour ſa garde & pour ſa défenſe, j'avois laiſſé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télaſco, le fidele ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma ſœur étoit promiſe. Ce digne ami ſe défendoit avec tout le courage de l'amour & du déſeſpoir ; il l'inſpiroit à ſes ſoldats ; chacun d'eux ſembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain ; le veſtibule du palais étoit inondé de ſang ; la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voiſins, que l'ennemi avoit embraſés, l'incendie atteint celui-ci. Les aſſiégés y ſont enveloppés d'un tourbillon de fumée ; la flamme perce à travers ce nuage ; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots preſſés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami; il la cherche au milieu de l'embrasement; & dans ce palais solitaire, dont ses soldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, sa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. " O chere moitié de mon ame! lui „ dit-il, en la saisissant, & en la serrant dans „ ses bras, il faut mourir, ou être escla- „ ves. Choisis: nous n'avons qu'un instant. — „ Il faut mourir, lui répondit ma sœur "! Aussi-tôt il tire une fleche de son carquois, pour se percer le cœur. " Arrête! lui dit-elle, „ arrête! commence par moi: je me défie de „ ma main, & je veux mourir de la tienne ".

A ces mots, tombant dans ses bras, & approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens; & releve le bras sur elle; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois

fois

fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de résolution. " Non, non, dit-il, je „ ne puis achever. --- Et ne vois-tu pas, „ lui dit-elle, les flammes qui nous environ- „ nent, & devant nous l'esclavage & la honte, „ si nous ne savons pas mourir ? --- Je vois „ aussi, dit-il, la liberté, la gloire, si nous „ pouvons nous échapper ". Alors appellant ses soldats : " Amis, leur dit-il, suivez-moi ; „ je vais vous ouvrir un passage ". Il fait environner ma sœur, commande que les portes du palais soient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissoit lui-même. Un énorme rocher, qui se détache & roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, & s'ouvre à grand bruit un abime à travers les flots courroucés. Tel, en sortant du palais de mon pere, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant sur lui, alloient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore ; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances & les glaives, &, comme un tourbillon rapide, ren-

verse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de blessures, & le corps sillonné de ruisseaux de sang, se défend & combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui restent. Enfin ses bras laissent tomber la massue & le bouclier; bientôt il chancelle, il succombe..... Il respiroit encore. Il fut pris vivant; & ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort? a-t-elle eu la force & le malheur de lui survivre? C'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur peut-être..... Ah! loin de moi cette épouvante pensée: elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ses soupirs & dévorer ses larmes, le pressoit d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le Cacique, achevons: puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour asyle que son palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensévelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la

frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour, & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! Tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris..... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage; il s'écrie : O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un brasier, des charbons ardens!... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. " O barbarie „ atroce " ! s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit jusqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, observoit les progrès de la douleur; & il disoit au Roi : " Si tu es las „ de souffrir, déclare où tu as caché tes „ trésors ".

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du

Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourmens. Il attache un œil indigné sur le tyran, & il lui dit : " Homme féroce & „ sanguinaire, connois-tu pour moi de sup- „ plice égal à celui de te voir "? Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidele ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à résister à la douleur; & prêt à succomber, il tournoit vers son Maître des regards plaintifs & touchans. " Et moi, lui dit Guatimozin, suis- „ je sur un lit de roses "? Ces paroles étouffèrent le soupir au fond de son cœur (*a*).

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & sup-

(*a*) *Au fond de son cœur*]. Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

pliant ; qui leur préſentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux ; qui s'empreſſent à les ſervir, à les loger dans leurs cabanes ; qui ſupportent pour eux les travaux les plus rudes ; qui courbent le dos ſans ſe plaindre ſous le faix dont ils les accablent, ſous les coups dont ils les meurtriſſent ; qui ſe laiſſent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la ſervitude ; c'eſt là que s'eſt montrée la cruauté des Caſtillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'eſclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font ſouffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le ſupplice de leur Roi, par le ſaccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs ; ils oppoſoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres ; leurs careſſes, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils poſſédoient, une obéiſſance muette, une aveugle ſoumiſſion, le dernier & le plus pénible de tous les ſacrifices que l'homme puiſſe faire à l'homme, celui de ſa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs eſclaves ſurchargés, dans une longue & péni-

ble route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence; & s'ils succombent sous l'excès du travail & de la misère, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier soupir. " Cruels ! disent ces „ innocens, que vous avons-nous fait ? Notre „ vie n'est employée qu'à vous servir; pourquoi „ nous l'arracher? Epargnez du moins nos „ enfans & nos femmes ". Les monstres sont sourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'est leur cri de rage : on ne peut les en assouvir. Un Peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez; & tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui revolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers,

où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume le fils & la mere, déchirés avant de mourir; on les voit ces hommes féroces, on les voit, rians & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, sans mourir de douleur, ajouta le Cacique, en versant des ruisseaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient: si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

" Ah! vous en méritez sans doute, lui dit
„ l'Inca, en l'embrassant. Je sens vos maux,
„ je les partage. Si je ne puis les réparer, j'es-
„ pere au moins les adoucir. Demeurez parmi
„ nous, illustres malheureux, & que ma Cour
„ soit votre asyle. Hélas! si j'en crois des pré-
„ sages qui commencent à s'avérer, le temps
„ approche où j'aurai besoin de votre expé-
„ rience & de votre courage. --- Ah! s'écrie-

„ rent les Caciques, la vie eſt l'unique bien
„ que le deſtin nous laiſſe : généreux Prince,
„ elle eſt à toi, & tu peux en être prodigue :
„ ſans toi, le déſeſpoir en eût déjà tranché le
„ cours ".

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la juſtice, l'humanité régnoient encore dans ces régions fortunées, ſous les loix des fils du Soleil ; la tyrannie des Caſtillans s'étendoit comme un incendie : la ruine & la ſolitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévaſté ; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux ſolitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Caſas, avoit fait retentir le cri de la nature juſqu'au fond de l'ame des Rois (*a*) ; une pitié ſtérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix : ces

(*a*) Ferdinand & Charles-Quint.

loix, sans force, ne purent de si loin reprimer la licence ; la cupidité secoua le frein qu'on vouloit lui donner ; & sous des Rois qui condamnoient l'oppression & l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle sagesse, pleuroit au bord de l'Ozama (a), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

Cependant l'isthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignoient les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts & les précipices, ses soldats, ses chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les poursuivre, & celle de les égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là de nouveaux bords se découvrent ; & l'ambition des conquêtes y voit un champ

(a) *Au bord de l'Ozama*]. Riviere sur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de saint Domingue.

vaste à courir. Balboa (*a*), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déjà voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du Nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misere, à la souffrance; qui sût manquer de tout, & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; & cette force d'ame, que rien ne

(*a*) *Balboa, digne précurseur du sanguinaire Davila*]. Vasco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru, Pelu*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la riviere*: de-là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0138
DFG

put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble & populaire, sévere quand il le falloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la discipline & le poids de l'autorité, prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils : l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immense conquête, étoient plus dignes de son cœur. Il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang ; cet or ne l'éblouit jamais ; il ne se plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (*a*), pour en faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu par sa bravoure, du Vice-Roi de l'isthme (*b*), il en obtint le droit d'aller cher-

---

(*a*) *De l'état le plus vil*]. La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(*b*) Dom Pedre Arias Davila.

cher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux tréfors. Un ſeul des vaiſſeaux qui reſtoient de la flotte de Balboa, lui ſuffit pour ſon entrepriſe. Il l'arme au port de Panama; & le bruit s'en répand bientôt juſqu'à l'ile Eſpagnole (a), à cette île fameuſe par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le ſiege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeuneſſe demande à s'aller joindre à lui. Leur Chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop ſenſible, avoit gagné, par ſa candeur, l'eſtime & l'amitié du vertueux Las-Caſas. Il voulut, avant de partir, l'embraſſer, & lui dire adieu.

" Hé quoi! lui dit le ſolitaire, l'avarice des
" Caſtillans n'eſt donc pas encore aſſouvie;
" & vous allez chercher pour eux de nouveaux
" bords à ravager! — Le ciel m'eſt témoin,
" répondit Alonzo, que c'eſt la gloire qui me
" conduit. — La gloire! ah! reprit l'homme
" juſte, en eſt-il pour les aſſaſſins? en eſt-il à

(a) Saint Domingue.

„ tomber sur un troupeau timide d'hommes
„ nus, foibles, désarmés; à les égorger sans
„ péril, avec une cruauté lâche? Votre gloire
„ est celle du vautour, lorsqu'il déchire la co-
„ lombe. Non, mon ami, je vous le dis, la
„ honte & la douleur dans l'ame, rien ne
„ peut effacer l'opprobre dont se couvrent les
„ Castillans. Ils trahissent leur Dieu, leur
„ Prince, leur patrie; & leur avarice insen-
„ sée se trompe, en croyant s'assouvir. Hélas!
„ s'ils avoient bien voulu ménager leur con-
„ quête, l'Inde seroit heureuse, l'Espagne
„ seroit opulente; mais, par l'abus honteux
„ qu'ils font de la victoire, ils auront épuisé
„ l'Espagne & ruiné l'Inde sans fruit".

" Hé bien, voici, lui dit Alonzo, le mo-
„ ment de les éclairer. Je ne connois Pizarre
„ que par sa renommée; mais on me l'a peint
„ généreux. Il est digne peut-être, ô mon
„ ami, d'entendre de votre bouche la voix de
„ l'humanité. Pourquoi ne demandez-vous
„ pas à le suivre dans sa conquête? Venez.
„ Vos conseils, votre zele vous rendront res-
„ pectable & cher à mes compagnons comme
„ à moi".

Aux instances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut;

il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante ; & l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance le découragent de nouveau. " Molina, dit-il au jeune homme, vous connoissez mon cœur. Je ne verrai jamais patiemment faire du mal aux Indiens ; je parlerois pour eux sans ménagement & sans crainte ; & vous-même peut-être, exposé à la haine de ceux que j'aurois offensés, vous vous plaindriez de mon zele. --- Venez, lui dit Alonzo ; & ne pensons qu'au bien que votre présence peut faire. Qui sait les crimes & les maux que vous épargnerez au monde ? & quel reproche ne vous feriez-vous pas, de n'avoir eu qu'à vous montrer, pour sauver des millions d'hommes, & de ne l'avoir pas voulu ? --- C'en est assez, lui dit Las-Casas. Je ne vous laisserai pas croire que j'aie renoncé par foiblesse à l'espérance d'être utile à ces infortunés. Je vous suivrai. Fasse le ciel que Pizarre daigne m'entendre " !

Ils partent ensemble ; & bientôt le vaisseau qui les a reçus, aborde au rivage de l'isthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des

Lézards (a); & pour le remonter, on s'élance sur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cedre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre; ſeulement des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les goutes de ſueur qu'on voit diſtiller de leur ſein; & quelquefois ils levent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

Las-Caſas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere, qui voit dé-

(a) *Du fleuve des Lézards*]. Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

chirer ſes enfans. " Ceſſez, cruels, dit-il, ceſ-
„ ſez de tourmenter ces malheureux, qui ſe
„ conſument en efforts pour votre ſervice.
„ Voulez-vous les voir expirer ? Ils ſont hom-
„ mes ; ils ſont vos freres ; ils ſont enfans du
„ même Dieu que vous ". Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs : " Mon ami, lui dit-il, reſpirez un moment,
„ je vais ramer à votre place ".

Les jeunes Eſpagnols, touchés de ce ſpectacle, s'empreſſerent tous à l'envi de ſoulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaiſant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit ſi bien mérité !

Alors Molina, s'approchant de Las-Caſas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : " Hé bien, mon pere, vous repentez-vous à
„ préſent de nous avoir ſuivis " ? Barthélemi le regarda d'un œil où la tendre compaſſion & la triſteſſe étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond ſoupir.

Il eſt un village, connu ſous le nom de Cruces, où le fleuve ceſſe d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on ſuivit,

à

à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promene ſur des vallons que la nature ſe plaît à parer de ſes mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiſeaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats ſi beaux, tout ce qui reſpire eſt heureux; l'homme opprimé, ſouffrant & miſérable, y gémit ſeul ſous le joug de l'homme, & remplit de ſes plaintes les antres ſolitaires qui le cachent à ſon tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient juſqu'au ſommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, ſur l'immenſe abîme des eaux. De-là ſe découvrent à la fois (*a*), d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la ſurface, dans le lointain, s'unit avec

(*a*) *De-là ſe découvre à la fois*]. On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel aſſure que d'aucun endroit de l'iſthme on ne découvre à la fois les deux mers.

l'azur du ciel. " Compagnons, leur dit Molina, ſaluons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire de nos armes. Si Magellan s'eſt rendu immortel, pour avoir ſeulement reconnu ces pays immenſes, quelle ſera la renommée de ceux qui les auront ſoumis (*a*)"?

Il deſcend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Caſtillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'iſthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre ſon fils unique à la pourſuite des Sauvages. " Soyez les bien venus, dit-il aux jeunes Caſtillans; & prenez part à la déſolation d'un pere, dont ces féroces Indiens ont dévoré le fils. Oui, les cruels, l'ont dévoré, ce fils, mon unique eſpérance. Ah! tout leur ſang peut-il jamais raſſaſier ma fureur? Pourſuivez, maſſacrez

(*a*) *Qui les auront ſoumis*]. Le voyage de Magellan en 1521 & 1522, l'entrepriſe de Pizarre en 1524.

„ cette race impie & funeſte. S'il en échappe
„ un ſeul, je ne me croirai point vengé ".

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut ſur ſon vaiſſeau, avec cet air plein de franchiſe & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs ; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur préſenta ſes amis. " Voilà, dit-il,
„ le généreux Almagre & le pieux Fernand de
„ Luques (*a*), qui conſacrent, à mon exem-
„ ple, leur fortune à cette entrepriſe ; Alma-
„ gre, aſſez connu par ſa valeur, & Fernand
„ par les dignités qu'il remplit dans le Sacer-
„ doce. Près de lui vous voyez, Valverde,
„ zélé Miniſtre des autels : c'eſt lui qui ſera
„ parmi nous l'interprete du ciel, l'organe de
„ la Foi, l'Apôtre de la vérité, chez ces Na-
„ tions idolâtres. Ce guerrier eſt Salcédo,
„ noble & vaillant jeune homme : c'eſt à ſes
„ mains que l'étendart de la Caſtille eſt con-
„ fié, & c'eſt lui qui nous conduira dans le

(*a*) *Fernand de Luques*]. Auguſtin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte & conquête du Pérou. L.* 1.)

„ chemin de la victoire. Vous voyez dans „ Ruïz un ſavant Pilote, à qui cette mer eſt „ connue, & qui le premier a tenté d'en par- „ courir les écueils, ſous l'intrépide Balboa ". Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oriſtan, Salomon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à ſon tour les Caſtillans qu'il lui amene, tels que le jeune & le beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougueux Pennate, & Valaſquès plus froidement ſuperbe, & le magnanime Moſcoſe, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme! tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il eſt ſenſible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin ſur l'humble & pieux Solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. " Eſt-ce encore là, demande-t- „ il, un meſſager de la Foi, que ſon zele en- „ gage à nous ſuivre "?

Au nom de Las-Caſas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Eſpagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0148
DFG

Pizarre eſt ſaiſi de reſpect, & ſe proſternant devant lui, croit adorer la vertu même. "Eſt-„ ce vous, lui dit-il, vénérable & pieux mor-„ tel, eſt-ce vous qui venez bénir & partager „ nos travaux? Quel préſage pour moi de la „ faveur du ciel, & du ſuccès de mon entre-„ priſe"!

"Vaillant & généreux Pizarre, lui répondit „ le Solitaire, le ſeul témoignage aſſuré de la „ faveur du ciel eſt dans le cœur de l'homme „ juſte. Méritez-la par vos vertus; & n'enviez „ point aux méchans des ſuccès dont le ciel „ s'irrite. La gloire d'être humain, ſenſible & „ bienfaiſant, ſera pure, & d'autant plus „ belle, que vous aurez peu de rivaux".

CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe, par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin..... O ſuperſtition! Ce

Prêtre sacrilege, pour rendre les autels garans de ses vils intérêts, suspend le divin sacrifice, au moment de le consommer; & tenant dans ses mains la victime pure & céleste, il se tourne vers l'assistance. Sur son front chauve & sillonné de rides, l'austérité paroît empreinte; il souleve un sourcil épais dont son œil morne est ombragé; & d'une voix semblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: " Venez, Pizarre, & vous Almagre, „ venez, dit-il, sceller du sang d'un Dieu „ notre illustre & sainte alliance ". Alors rompant l'Hostie en trois (a), il s'en réserve une partie, & en donnant une à chacun de ses associés interdits & tremblans: " Ainsi, dit-il, „ soit partagée la dépouille des Indiens ". Tel fut leur ferment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil; & là, on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mé-

(a) *Alors rompant l'Hostie*]. Ce trait-là est historique. *Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Benzoni. L. 3.*)

sures & ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devoit rester à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on alloit descendre, & y ameneroit les secours : rien n'avoit été négligé ; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, sembloit les avoir applanis : tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler ; on lui prête silence ; & la tristesse dans les yeux : " J'entends, dit-il, qu'on se propose „ de distribuer les Indiens comme de vils trou- „ peaux. On l'a fait dans les îles ; les îles ne „ sont plus que d'effrayantes solitudes. Des „ millions d'infortunés ont péri sous le joug. „ Suivrez-vous cet exemple, & ferez-vous „ périr de même les Peuples de ces bords " ?

Chacun s'empressa de répondre qu'on les ménageroit. " Il n'en est qu'un moyen, conti- „ nua le Solitaire : c'est de ne laisser à personne „ le pouvoir de les opprimer. Qu'ils soient „ Sujets, mais Sujets libres. Le même Roi, la

„ même loi, &, comme je l'espere, le même
„ Dieu que nous; mais jamais d'autre dépen-
„ dance : voilà leur droit, que je réclame au
„ nom de la nature, & à la face du ciel ".

" Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre,
„ vos vœux & les miens sont d'accord. Faire
„ adorer mon Dieu, faire obéir mon Roi, im-
„ poser à ces Peuples un tribut modéré, éta-
„ blir entre'ux & l'Espagne un commerce utile
„ pour eux, autant qu'avantageux pour elle;
„ voilà ce que je me propose. Fasse le ciel que,
„ sans user de contrainte & de violence, je
„ puisse l'obtenir ! --- Je vous en suis garant,
„ reprit vivement Las-Casas. Mais Pizarre,
„ promettez-moi que, si ces Peuples sont do-
„ ciles, s'ils souscrivent à des loix justes, s'ils
„ ne demandent qu'à s'instruire, ils seront
„ libres comme nous; que leurs jours, leurs
„ biens, leur repos, seront protégés par vos
„ armes; que l'honnêteté, la pudeur, la timide
„ & foible innocence, auront en vous un dé-
„ fenseur, un vengeur. --- Je vous le pro-
„ mets. --- Que vous ne souffrirez jamais qu'on
„ les arrache à leur patrie, qu'on les condamne
„ à des travaux, qu'on exige d'eux, par la
„ crainte, la menace & les châtimens, au-delà

„ du tribut imposé par vous-même. — Telle „ est ma résolution. — Hé bien, jurez-le donc „ au Dieu que vous avez reçu, & que tous „ vos amis le jurent ".

A ce discours un bruit confus se répandit dans l'assemblée ; & Fernand de Luques prenant la parole : " Quoi, dit-il à Barthelemi, „ jurer à Dieu de ménager des barbares qui le „ blasphèment, qui brûlent devant les idoles „ un encens qui n'est dû qu'à lui ! Jurons plu„ tôt de les exterminer, s'ils osent défendre „ leurs temples, & s'ils refusent d'adorer le „ Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique „ nous appartient au même titre que Canaan „ appartenoit aux Hébreux : le droit du glaive „ qu'ils avoient sur l'idolâtre Amalécite (*a*), „ nous l'avons sur des Infideles, plus aveu„ glés, plus abrutis dans leurs déteſtables er„ reurs. Ils se plaignent qu'on leur impose un „ trop rigoureux esclavage ; mais eux-mêmes, „ sont-ils plus doux, plus humains envers

(*a*) *Sur l'idolâtre Amalécite*]. Cette comparaison a été faite par le Missionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

„ leurs captifs ? Sur des autels rougis de sang,
„ il leur déchirent les entrailles ; ils se parta-
„ gent, par lambeaux, leurs membres encore
„ palpitans ; ils les dévorent les barbares ; ils
„ en font les vivans tombeaux. Et c'est pour
„ cette race impie qu'on parle avec tant de
„ chaleur ! Si les châtimens les effraient, qu'ils
„ cessent de nous dérober cet or stérile dans
„ leurs mains, & qui nous a déjà coûté tant
„ de périls & de fatigues. Quoi ! n'avez-vous
„ franchi les mers ; n'avez-vous bravé les tem-
„ pêtes, & cherché ce malheureux monde à
„ travers tant d'écueils, que pour abandonner
„ l'unique fruit de vos travaux, vous en re-
„ tourner les mains vuides ; & ne rapporter
„ en Espagne que la honte & la pauvreté ? L'or
„ est un don de la nature. Inutile à ces Peu-
„ ples, il nous est nécessaire. C'est donc à nous
„ qu'il appartient ; & leur malice, opiniâtre à
„ le cacher, à l'enfouir, les rendroit seule
„ assez coupables pour justifier nos rigueurs.
„ Quant à leur esclavage, il est la pénitence
„ des crimes dont les a souillés un culte impie
„ & sanguinaire. Ce ne sont pas les creux des
„ mines, où ils sont enfermés vivans, que l'on
„ doit redouter pour eux. Ils méritent d'autres

„ ténebres que celles de ces noirs cachots ; &
„ pourvu qu'ils y meurent réſignés & contrits,
„ ils béniront un jour les mains qui les auront
„ chargés de chaînes ".

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardoit & l'écoutoit, lui répondit : " Prêtre d'un
„ Dieu de paix, vos levres, où ce Dieu repoſoit tout-à-l'heure, ont-elles proféré ce que
„ je viens d'entendre ? Eſt-ce du haut du bois
„ arroſé de ſon ſang, où, s'immolant pour
„ tous les hommes, ſa bouche expirante implo-roit la grace de ſes ennemis, eſt-ce du
„ haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage ? Vous, Chrétien, vous parlez d'exterminer un Peuple qui ne vous a fait aucun
„ mal ! S'il vous en avoit fait, votre Religion
„ vous diroit encore de l'aimer. Vous vous
„ comparez aux Hébreux, & ce peuple aux
„ Amalécites ! Laiſſez, laiſſez-là ces exemples,
„ dont on n'a que trop abuſé. Si Dieu, dans
„ ſes conſeils, a jamais dérogé aux ſaintes loix
„ de la nature, il a parlé, il a donné un décret
„ formel, authentique, dans toute la ſolemnité que ſa volonté doit avoir, pour forcer
„ l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de

„ son cœur ; & ce décret n'a pu s'étendre au-
„ de-là des termes précis où lui-même il l'a
„ renfermé : l'ordre accompli, la loi qu'il avoit
„ suspendue, a repris son cours éternel. Dieu
„ parloit aux Israélites ; mais Dieu ne vous a
„ point parlé. Tenez-vous en donc à la loi
„ qu'il a donnée à tous les hommes : *Aimez-*
„ *moi, aimez vos semblables* : voilà sa loi, Fer-
„ nand. Sont-ce là vos tortures ? & vos chaî-
„ nes ? & vos bûchers ?

„ Les Indiens, sans doute, ont exercé entre
„ eux des cruautés bien condamnables ; mais,
„ fussent-ils plus inhumains, est-ce à vous de
„ les imiter ? Leur malheur, hélas ! est de
„ croire à des Dieux sanguinaires. Si, au lieu
„ du tigre, ils voyoient sur leurs autels l'a-
„ gneau sans tache, ils seroient doux comme
„ l'agneau. Et qui de nous peut dire, qu'é-
„ levé dès l'enfance dans le sein des mêmes
„ erreurs, l'exemple de ses peres, les loix de
„ son pays n'auroient pas tenu sa raison cap-
„ tive sous le même joug ? Plaignez donc, sans
„ les condamner, ces esclaves de l'habitude,
„ ces victimes du préjugé. Cependant, dites-
„ moi, s'ils sont par-tout les mêmes ; & quel
„ mal avoient fait les Peuples de l'Espagne

„ & de Cuba ? Rien de plus doux, de plus
„ tranquille, de plus innocent que ces Peuples.
„ Toute leur vie étoit une paisible enfance ;
„ ils n'avoient pas même des fleches pour
„ blesser les oiseaux de l'air. Les en a-t-on
„ plus épargués ? C'est là que j'ai vu des bri-
„ gands, sans motifs, sans remords, massacrer
„ les enfans, égorger les vieillards, se saisir
„ des femmes enceintes, leur déchirer les
„ flancs, en arracher le fruit.... O Religion
„ sainte, voilà donc tes ministres ! O Dieu de
„ la nature, voilà donc tes vengeurs ! Enfer-
„ mer un Peuple vivant dans les rochers où
„ germe l'or ; l'y faire périr de misere, de fa-
„ tigue & d'épuisement, pour accumuler vos
„ richesses, & pour engendrer sur la terre
„ tous les vices, enfans du luxe, de l'orgueil,
„ de l'oisiveté : ô Fernand ! c'est la pénitence
„ que vous imposez à ces peuples ! Ecartez ce
„ masque hypocrite, qui vous gène sans nous
„ tromper. Vous servez un Dieu ; mais ce Dieu,
„ c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui,
„ par votre bouche, outrage ici l'humanité,
„ & veut rendre le ciel complice des fureurs
„ qu'elle inspire, & des maux qu'elle fait".

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avoit

ceſſé de frémir, & de rouler ſur l'aſſemblée des yeux étincelans, ſe levoit pour répondre: Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paiſible d'un ſage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus diſſimulé que l'Eſpagne eût produit, pour le malheur du Nouveau Monde, portoit dans ſon cœur tous les vices; mais il les couvroit ſourdement; & le maſque de l'hypocriſie, qu'il ne quittoit jamais, en impoſoit à tous les yeux.

" Barthelemi, dit-il, ne conſultons ici que „ les intérêts de Dieu même: car l'homme „ n'eſt rien devant lui. Ces Peuples ſont ſes „ ennemis, & ſes ennemis éternels, s'ils meu- „ rent dans l'idolâtrie: vous ne le déſavouerez „ pas. Comment donc celui qui demain ſera „ l'objet de ſa colere, peut-il être aujourd'hui „ l'objet de mon amour? Qu'ils ſe faſſent Chré- „ tiens; la charité nous lie. Mais juſques-là „ Dieu les exclut du nombre de ſes enfans. „ C'eſt à ce titre, d'ennemis des Gentils & des „ Infideles, & de Conquérans pour la Foi, „ que ce Monde nous appartient. Le ſouverain „ Pontife en a fait le partage, & il l'a fait „ du plein pouvoir de celui de qui tout dé-

„ pend (a). Mais, quelles que soient les ri-
„ chesses que profanent les Indiens, quelqu'a-
„ bus même qu'ils en fassent, le droit d'en
„ dépouiller les temples & les autels de leurs
„ idoles, pour en faire un plus digne usage,
„ n'est pas ce qui doit nous toucher. Oublions
„ ces fragiles biens; ne pensons qu'au salut des
„ ames. Il s'agit de gagner, ou de laisser périr
„ celles de tous ces malheureux. Voulez-vous
„ les abandonner, ou les retirer de l'abîme?
„ Pour les sauver, à Dieu ne plaise que je
„ veuille que l'on préfere les moyens les plus
„ violens. Dans les îles peut-être on a été trop
„ loin; on n'a pas assez modéré la premiere
„ ferveur du zele; & s'il est un moyen plus
„ doux de captiver les Indiens, qu'un esclavage
„ salutaire, comme vous je demande qu'on
„ daigne l'essayer. Mais si l'on se voit obligé
„ de faire à des esprits rebelles une heureuse

(a) *Du plein pouvoir de celui de qui tout dépend*]. Les termes de la bulle sont: *De nostrâ merâ liberalitate, & ex certâ scientiâ, ac de apostolicæ potestatis plenitudine.... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro concessâ.... donamus, concedimus & assignamus.*

„ néceſſité de ſubir le joug de la Foi, vaut-il
„ mieux les abandonner ; que d'employer à les
„ réduire une utile & ſainte rigueur ? C'eſt ce
„ que je ne puis penſer. Attendons que les
„ circonſtances nous éclairent & nous déci-
„ dent, ſans renoncer au droit divin de com-
„ mander & de contraindre, mais avec la
„ ferme aſſurance de ne jamais en abuſer.
„ Voilà, je crois, ce que le zele, d'accord
„ avec l'humanité, conſeille à des héros chré-
„ tiens ".

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti modéré que propoſoit Valverde. Mais Las-Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. " De toutes les ſuperſtitions, dit-il, la plus
„ funeſte au monde, eſt celle qui fait voir à
„ l'homme, dans ceux qui n'ont pas ſa croyan-
„ ce, autant d'ennemis de ſon Dieu : car elle
„ étouffe dans les cœurs tout ſentiment d'hu-
„ manité ; & Valverde a raiſon : comment
„ peut-on aimer l'éternel objet des vengeances
„ & de la haine de ſon Dieu ? De là ce bar-
„ bare mépris qu'on a conçu pour les Sauva-
„ ges, & ſouvent cette joie atroce qu'on reſ-
„ ſent à les opprimer. Ah ! loin de nous cette
„ penſée, que Dieu, tant que l'homme reſpire,

puiſſe

„ puiſſe le haïr un moment. Ces Indiens ſont
„ comme vous l'ouvrage de ſes mains ; il aime
„ ſon ouvrage ; il les a faits pour être heureux.
„ Toujours le même, il veut encore ce qu'il
„ voulut en les créant ; & infini dans ſa puiſ-
„ ſance comme dans ſa bonté, il a mille
„ moyens qui nous ſont inconnus, d'attirer
„ à lui ſes enfans.

„ Le lien fraternel n'eſt donc jamais rompu :
„ la charité, l'égalité, le droit naturel & ſacré
„ de la liberté, tout ſubſiſte ; & d'accord avec
„ la nature, la Foi, d'un bout du monde à
„ l'autre, ne préſente aux yeux du Chrétien
„ que des freres & des amis. Mais, dites-vous,
„ ſi l'eſclavage eſt le ſeul moyen d'engager,
„ de retenir les Indiens ſous le joug de la
„ Foi !... Juſte ciel ! l'eſclavage ! la honte & le
„ ſcandale de la Religion, eſt le ſeul moyen
„ de l'étendre ! Ah ! c'eſt lui qui la déshonore,
„ qui la rend odieuſe, & qui la détruiroit, ſi
„ l'enfer pouvoit la détruire. Il fut cruel chez
„ tous les Peuples ; il eſt atroce parmi nous.
„ Vous le ſavez ; vous avez vu le fils arraché
„ à ſon pere, la femme à ſon époux, la mere
„ à ſes enfans ; vous avez vu jeter dans le
„ fond d'un vaiſſeau des troupeaux d'hommes

„ enchaînés, y croupir entassés, consumés
„ par la faim; vous avez vu ceux qui sortoient
„ de cet exécrable tombeau, pâles, abbatus
„ de foiblesse, aussi-tôt condamnés aux tra-
„ vaux les plus accablans. Et c'est-là, dit-on,
„ le moyen de gagner les esprits! En a-t-on
„ tenté d'autres? A-t-on daigné les éclairer?
„ A-t-on pris soin de les instruire? Veut-on
„ même qu'ils soient instruits? On veut qu'ils
„ vivent & qu'ils meurent comme des animaux
„ stupides. Pour les persuader il eût fallu vi-
„ vre avec eux, souffrir leur indocilité, l'ap-
„ privoiser par la douceur, l'attirer par la
„ confiance, & la vaincre par les bienfaits.
„ C'est l'exemple qui prouve; & le plus digne
„ apôtre de la Religion, c'est la vertu. Soyez
„ bons, soyez justes; vous serez écoutés. Je
„ connois bien ce Nouveau Monde! Interro-
„ gez ceux dont le zele portoit le flambeau de
„ la Foi dans ces régions désolées, où l'on a
„ commis tant de maux. Demandez-leur quel
„ doux empire a sur l'ame des Indiens la rai-
„ son, l'équité, la vertu bienfaisante, la con-
„ solante vérité. Demandez-leur s'il fut jamais
„ de Peuple moins jaloux de ses opinions,
„ plus empressé d'ouvrir les yeux à la lumiere,

„ plus facile à persuader? Mais au moment
„ qu'on leur prêchoit un Dieu clément & dé-
„ bonaire, ils voyoient arriver des ravisseurs
„ perfides, & d'infâmes déprédateurs, qui, au
„ nom de ce même Dieu, les dépouilloient, les
„ enchaînoient, leur faisoient souffrir mille
„ outrages. Pouvoient-ils, ne pas accuser de
„ fourberie & d'imposture ceux qui leur an-
„ nonçoient la douceur de sa loi? Ce que je
„ dis-là, je l'ai vu, je l'ai vu: ce n'est pas
„ devant moi qu'il faut calomnier ces Peuples.
„ Mais fussent-ils opiniâtres & obstinés
„ dans leurs erreurs, est-ce pour vous une
„ raison de les réduire au rang des bêtes? On
„ espere adoucir pour eux les rigueurs de la
„ servitude! On l'a promis cent fois; a-t-on
„ pu s'y résoudre? J'ai vu Ferdinand s'atten-
„ drir, j'ai vu Ximenès s'indigner, j'ai vu
„ Charles frémir des inhumanités dont je leur
„ faisois la peinture. Ils y ont voulu remédier;
„ & avec toute leur puissance, ils l'ont voulu
„ en vain. Quand le vautour de la tyrannie
„ s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la dévore,
„ & rien ne peut l'en détacher. Non, mes
„ amis, point de milieu: il faut renoncer au
„ nom d'hommes, abjurer le nom de chré-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0163
DFG

„ tiens, ou nous interdire à jamais le droit de
„ faire des esclaves. Cet avilissement honteux,
„ où le plus fort tient le plus foible, est outra-
„ geant pour la nature, révoltant pour l'hu-
„ manité, mais abominable sur-tout aux yeux
„ de la religion. *Mon frere, tu es mon esclave*,
„ est une absurdité dans la bouche d'un hom-
„ me, un parjure & un blasphème dans la
„ bouche d'un Chrétien.

„ Et de quel titre s'autorise la fureur d'op-
„ primer? *Conquérans pour la Foi!* La Foi ne
„ nous demande que des cœurs librement sou-
„ mis. Qu'a-t-elle de commun avec notre ava-
„ rice, nos rapines, nos brigandages? Le
„ Dieu que nous servons est-il affamé d'or?
„ *Un Pontife a partagé l'Inde!* Mais l'Inde est-
„ elle à lui? mais avoit-il lui-même le droit
„ qu'on s'arroge en son nom? Il a pu confier
„ ce monde à qui prendroit soin de l'instruire,
„ mais non pas le livrer en proie à qui vou-
„ droit le ravager. Le titre de sa concession est
„ fait pour un Peuple d'Apôtres, non pour
„ un Peuple de brigands.

„ L'Inde n'est donc à vous que par droit
„ de conquête; & le droit de conquête, tyran-
„ nique en lui-même, ne peut être légitimé

„ que par le bonheur des vaincus. Oui, Pi-
„ zarre, c'eſt la clémence, la bonté qui le juſ-
„ tifient ; & l'uſage de la victoire va vous don-
„ ner la renommée, ou d'un brigand par vos
„ fureurs, ou d'un héros par vos bienfaits.
„ Ah ! croyez-moi, n'attendez pas le moment
„ de l'ivreſſe & de l'emportement, pour mettre
„ un frein à la victoire. Ce jour eſt, pour
„ vous, conſacré à des réſolutions ſaintes. Tous
„ ces guerriers, diſpoſés comme vous à écou-
„ ter la voix de la nature, ſuivront votre
„ exemple à l'envi. Ils ſont jeunes, ſenſibles,
„ & la corruption ne les a point gagnés encore :
„ j'en ai fait l'épreuve récente ; je crois même
„ les voir touchés des malheurs que je vous ai
„ peints. Je vous conjure, au nom de la reli-
„ gion, au nom de la patrie & de l'humanité,
„ de faire avec eux le ſerment d'épargner les
„ Peuples ſoumis, de reſpecter leurs biens,
„ leur liberté, leur vie. C'eſt un lien ſacré dont
„ vous aurez beſoin peut-être, pour vous
„ épargner de grands crimes ; c'eſt du moins
„ un gage de paix, qu'au nom des Indiens,
„ leur ami, dirai-je leur pere, vous demande
„ à genoux, & les larmes aux yeux ". A ces
mots il ſe proſterna.

" Et moi, dit Fernand, je m'oppose à cet » acte déshonorant. Tant de précaution mar- » que pour nous trop peu d'estime. L'homme » fidele à son devoir, se répond assez de lui- » même, & n'a pas besoin qu'on le gêne par » les entraves du serment."

" Pour garantir vos intérêts, reprit modes- » tement Las-Casas, le serment le plus redou- » table vient d'être exigé par vous-même; & » pour le salut de ces Peuples, le serment vous » paroît inutile & injurieux "!

Fernand se sentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il se répandit en injures con- tre le protecteur de l'Inde, l'accusa de trahir son Roi, sa patrie, & son Dieu lui-même; lui donna les noms odieux de délateur, de parti- san du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdoit. Il com- mença par l'appaiser; & puis, s'adressant à Las-Casas, lui dit d'un air respectueux, que son zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquise; que ses conseils & ses maximes lui seroient à jamais présens; qu'il les suivroit autant qu'il lui seroit possible; mais qu'il croyoit que sa parole étoit un gage suffisant.

Le Solitaire consterné se retire avec Alonzo. " Vous voyez, dit-il, mon ami, qu'ici mon „ zele est inutile. Je vous l'avois bien dit. „ Cette épreuve m'éclaire ; n'en demandez pas „ davantage. Je crois connoître assez Pizarre : „ il seroit juste & modéré, si chacun consen- „ toit à l'être. Mais il veut réussir ; & son am- „ bition fera céder aux circonstances sa droi- „ ture & son équité. Je ne vous propose point „ de renoncer à le suivre : ce seroit affoiblir „ le nombre & le parti des gens de bien. Mais „ moi, dont la présence est déjà importune, „ & seroit bientôt odieuse, je n'ai plus désor- „ mais qu'à regagner ma solitude. Adieu. Si „ vous voyez tourner cette conquête en bri- „ gandage, prenez conseil de votre cœur, il „ vous conduira toujours bien ".

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'étoit passé, fut sur-tout indigné de voir qu'on se délivroit de Las-Casas ; & lui même il l'auroit suivi, si son honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. " Mon ami, lui dit-il, je reste, je vous „ obéis à mon tour ; mais j'observerai Pizarre ; „ j'éprouverai dans peu s'il tient ce qu'il vous „ a promis ; & si j'ai le malheur d'être avec des „ brigands, soyez bien assuré que je n'y serai „ pas long-temps ".

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené jusqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne, & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & seul avec ses Sauvages, il leur parloit; il jouissoit de leurs carresses naïves; il tâchoit de les consoler.

L'un d'eux lui dit: " Notre bon pere, tu „ nous aimes & tu nous plains. Nous savons „ tout ce que tu as fait pour soulager notre „ misere. Veux-tu porter la joie chez nos amis „ de la montagne? Ils savent que nous t'avons „ vu: Capana, le chef de nos freres, donne- „ roit dix ans de sa vie pour te posséder un mo- „ ment. Viens le voir. Le sentier qui mene à „ sa retraite est rude, étroit, entrecoupé de „ torrens & de précipices; mais, sur des tissus „ de liane, nous te porterons tour-à-tour ".

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulerent des yeux de Las-Casas; & tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit essuyés pour eux, tout fut récompensé.

" Quoi, sur l'isthme ! quoi, près d'ici, des „ Indiens libres encore ! Ah ! du moins sont-„ ils bien cachés, demanda-t-il, & Davila ne „ peut-il pas les découvrir " ? Leur asyle est sûr, lui dirent les Sauvages ; nous seuls en connoissons la route ; & le silence est sur nos levres. Nous savons nous taire & mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans un anse du fleuve ; & à travers d'épais buissons, on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent ; leurs cheveux se dressèrent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en silence, ils écoutèrent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. " Laisse-nous „ t'entourer, disent-ils, & ne crains rien ; ne „ crains rien ; il n'en prendra qu'un, & ce ne „ sera pas toi ". En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, &, saisissant un Indien, l'emporte dans les

bois, sans ralentir sa course (a). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel en poussant un cri lamentable, & tombe oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, & se retrouvant au milieu de ses Indiens, qui le rappellent à la vie : " Ah ! mes amis, qu'ai-„je vu, leur dit-il ? — Allons, mon pere, „prends courage, lui répondent ces mal-„heureux; ce n'est rien. — Ce n'est rien, „grand Dieu ! — Non, ce n'est rien que „les tigres, en comparaison des Espagnols. „— O race impie & féroce ! Quelle honte „pour vous, s'écria Las-Casas ! Vous réduisez „les Indiens à ne pas se plaindre des tigres ".

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaisses forêts, & qui, de tous côtés, ne présentoient aux yeux

(a) *Sans ralentir sa course*]. On lit dans l'histoire générale des voyages, que dans la Province de Vénézuéla les tigres sont terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, & l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0170
DFG

qu'une masse énorme & profonde, sans laisser soupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaisseur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Casas, se découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, se sent ému de joie & de pitié. "Pauvre Peuple, s'é-„cria-t-il avec attendrissement; fasse le ciel „que ton asyle soit à jamais impénétrable"!

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. "Nous vous ame-„nons notre pere, disent ceux-ci avec trans-„port. Le voilà; c'est lui, c'est Las-Casas". A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégresse de ce Peuple reconnoissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le Cacique a déjà su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au-devant de lui, & lui tendant les bras: "Viens, lui dit-il, mon pere, viens „consoler tes enfans de tous les maux qu'on

„ leur a faits : en te voyant, ils les oublient ". Las-Casas jouissoit du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux & sensible. " O mes amis, leur disoit-il, „ en les embrassant tour-à-tour, si vous m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait „ aucun bien ; quel n'eût pas été votre amour „ pour un Peuple qui eût mis sa gloire à vous „ donner des arts utiles, de sages loix, de „ bonnes mœurs, & un culte agréable au Dieu „ de l'univers ? --- Ah ! mon pere, dit le Caci„ que, nous aurions adoré ce Peuple généreux. „ Laissons les regrets inutiles. Le seul homme, „ entre ces barbares, qui ait été juste & bien„ faisant, nous le possédons. Je ne veux t'oc„ cuper que de notre joie ".

Il le mena dans sa cabane ; & quelle fut la surprise de Barthelemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cedre, où ses traits étoient ébauchés ! Le Cacique lui dit : " Re„ garde. C'est toi, mon pere, oui, c'est toi„ même. Un de nos Indiens qui t'avoit vu, & „ qui t'avoit toujours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle nous suit par-tout. C'est elle „ que nous invoquons dans toutes nos en-

„ ttepriſes ; & depuis que nous la poſſédons ,
„ tout nous a réuſſi ".

Las-Caſas , qui d'abord n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance , ſe reprocha ce ſentiment ; & parlant au Cacique d'un air doux & ſévere : " Renverſez , dit-il ,
„ cette image : un ſimple mortel n'eſt pas digne
„ de votre vénération ". A ces mots il alloit ſaiſir la ſtatue , pour la briſer. Le Cacique la défendit , comme il eût défendu ſes enfans & ſa femme. " Ah ! lui dit-il , laiſſe-nous cette
„ chere ombre de toi-même. Quand tu ne ſeras
„ plus , elle rappellera à nos enfans , à nos ne-
„ veux , le ſeul ami que nous ayons eu parmi
„ nos cruels oppreſſeurs ".

Tout le Peuple s'aſſemble autour de la cabane , & demande à voir Las-Caſas. Il ſe montre ; & l'air retentit de ce cri d'allégreſſe : " Le
„ voilà , l'homme juſte , l'homme bienfaiſant ,
„ le voilà. Il nous aime , il nous plaint , il
„ vient voir ſes amis. Qu'il reſte avec nous ,
„ l'homme juſte : nos cœurs & nos biens ſont
„ à lui ".

" O Dieu de la nature ! s'écria Las-Caſas ,
„ ſe pourroit-il que des cœurs ſi vrais , ſi doux ,

„ si simples, si sensibles, ne fussent pas in-
„ nocens devant toi " !

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence; & le festin est préparé.

Assis à côté du Cacique, & au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature est leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire; honorer leurs parens, obéir à leur Roi; s'attacher à une compagne, qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible; cultiver en commun leurs champs, & s'en distribuer les fruits : telle étoit leur société.

Hé bien, dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le servez sans le connoître; & c'est sa voix qui vous conduit.

" Ton Dieu ! il est notre ennemi, dit le Ca-

„ cique; il est le Dieu des Espagnols. --- Le „ Dieu des Espagnols n'est point votre ennemi: „ il est le Dieu de la nature entiere; & nous „ sommes tous ses enfans. --- Ah! s'il est vrai, „ dit le Cacique, nous cherchons un Dieu qui „ nous aime; celui de Las-Casas doit être „ juste & bon, & nous voulons bien l'adorer. „ Hâte-toi, fais-le nous connoître". Alors, se livrant à son zele, Las-Casas leur fit de son Dieu une peinture si sublime & si touchante, que le Cacique, se levant avec transport, s'écria: " Dieu de Las-Casas, reçois nos " vœux "! Et tout son Peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir sur son visage un éclat tout divin: car la piété l'animoit; il étoit rayonnant de joie. " Ecoute, lui dit-il; ton „ Dieu ne se fait-il jamais voir aux hommes? „ --- Ils l'ont vu, répondit Las-Casas; il a „ même daigné habiter parmi eux. --- Sous „ quels traits? --- Sous les traits d'un homme. „ --- Acheve. N'es-tu pas toi-même ce Dieu, „ qui vient nous consoler? --- Moi! --- Si „ tu l'es, cesse de nous cacher ce que tant

„ de vertu annonce. Parle. Nous allons t'a-
„ dorer ".

Barthelemi se confondit dans une humilité profonde, & rejeta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces foibles esprits, il voulut savoir quel étoit leur culte. " Hélas ! dit le „ Cacique, nous adorions le tigre, comme „ le plus terrible de tous les animaux. Mais „ que ton Dieu n'en soit point jaloux. C'é- „ toit le culte de la crainte, & non pas „ celui de l'amour. — Allons, allons, dit „ Las-Casas, renverser cette horrible idole ". Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inspiroit, couroient au temple sur ses pas.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voisine de ce temple, Barthelemi crut entendre sortir des gémissemens. " Qu'est-ce, demanda-t-il ? „ --- Passons, dit le Cacique. Epargne à tes „ amis la honte de te montrer des malheu- „ reux ". Sans vouloir insister, Barthelemi s'avance jusqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre sur un autel rougi de sang. " Quel est le sang, demanda-t-il encore, qu'on „ a versé sur cet autel? --- Celui des animaux, „ répondit le Cacique, & quelquefois..... „ --- Acheve. --- Celui des Espagnols. --- Des „ Espagnols ! --- Lorsqu'ils pénetrent jusqu'au „ bord de ces forêts, il faut bien les tuer, ou „ les prendre vivans. Et que faire de ces cap- „ tifs, à moins que de les immoler ? S'il s'en „ échappoit un seul, notre asyle seroit connu, „ & notre perte inévitable. Tu viens d'enten- „ dre les plaintes d'un malheureux jeune hom- „ me, qui nous fait compassion. Je ne puis „ me résoudre à le faire mourir. Cependant il

„ faut bien qu'il meure ; car, s'il nous échap-
„ poit, il iroit nous trahir ".

Las-Casas demande à le voir ; & après avoir fait briſer l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la priſon où le jeune homme eſt enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler. " O mon pere, venez, dit-il, m'en-
„ courager par votre exemple ; venez appren-
„ dre à un jeune homme à ſe détacher de la
„ vie, à mourir courageuſement ".

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéiſſoient : " Ah !
„ reprit-il, que vois-je ? & quel eſt cet empire
„ que vous exercez parmi eux ? Etes-vous un
„ ange du ciel, deſcendu pour ma délivrance ?
„ Parlez. Dites-moi qui vous êtes. Je ſens re-
„ venir l'eſpérance dans ce cœur qu'elle aban-
„ donnoit ".

" Je ſuis Eſpagnol comme vous, lui dit le
„ Solitaire ; mais, n'ayant jamais trempé dans
„ les crimes de ma patrie, je ſuis libre & chéri
„ parmi les Indiens. --- Hélas ! & moi, lui dit
„ Gonſalve, (c'étoit le nom du jeune homme)

„ qu'ai-je fait, que je n'aie dû faire, & dont
„ j'aie pu me dispenser ? Je suis le fils de Da-
„ vila, du Gouverneur de l'Isthme : il m'avoit
„ envoyé à la poursuite des Sauvages. Mes
„ compagnons & moi, à travers les forêts,
„ nous avons pénétré dans ce vallon ; les In-
„ diens nous ont enveloppés, nous ont acca-
„ blés sous le nombre ; les plus heureux des
„ miens ont péri dans le combat ; le reste a été
„ pris, & sur l'autel du tigre je les ai vus tous
„ immolés. Moi seul ils m'épargnent encore ;
„ soit que ma jeunesse ait touché ces inhu-
„ mains, & que mes larmes leur inspirent quel-
„ que pitié ; soit que leur cruauté m'ait voulu
„ réserver pour un nouveau sacrifice ; ils me
„ laissent languir dans cet horrible abandon,
„ & dans l'attente de la mort, plus cruelle que
„ la mort même. Hélas ! pardonnez à mon âge
„ un excès de foiblesse, dont je rougis en l'a-
„ vouant. La vie m'est chere. Il m'est affreux
„ de la quitter à son aurore. Elle devoit avoir
„ tant de charmes pour moi ! Il m'eût été si doux
„ de revoir ma patrie ! Et quand je pense que
„ ces beaux jours, ces jours délicieux que j'y
„ devois passer, sont évanouis pour jamais,
„ je tombe dans le désespoir. Si du moins

„ j'étois mort au milieu des combats, & par
„ les mains d'un ennemi digne d'honorer mon
„ courage! Mais ici, mais sur les autels d'un
„ Peuple stupide & féroce, me sentir tout
„ vivant déchirer les entrailles, & voir, aux
„ pieds du tigre, allumer mon bûcher! Cette
„ destinée est affreuse. Ah! s'il se peut, déli-
„ vrez-moi de ces mains inhumaines; rendez-
„ moi à mon pere. Il n'a que moi. Je suis son
„ unique espérance; ces barbares l'en ont
„ privé".

"Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous
„ êtes loin encore d'être changé par le malheur!
„ Vous, fils de Davila, vous appellez barbares
„ ces Peuples, dont lui-même il fait, depuis
„ dix ans, le massacre le plus horrible! Hélas!
„ combien de peres, privés par ses fureurs de
„ leur seule & douce espérance, se sont vus
„ égorgés eux-mêmes, en implorant à ses ge-
„ noux la grace de leurs enfans! Il a versé plus
„ de flots de sang, que vous n'en avez de
„ gouttes dans les veines; & le peuple enfermé
„ dans ces forêts profondes, n'est que le mal-
„ heureux débris de ceux qu'il a exterminés.
„ Vous voyez qu'il poursuit encore ce qui lui
„ en est échappé. Ils sont perdus, s'il les

» découvre ; & lui rendre son fils, vous l'a-
» vouerez vous-même, ce seroit risquer qu'un
» secret, d'où leur salut dépend, ne lui fût
» révélé. --- Ah ! gardez-vous, lui dit Gon-
» salve, de leur apprendre qui je suis. --- Moi !
» dit Las-Casas, les tromper ! leur cacher le
» péril de votre délivrance ! Non ; ce seroit
» leur tendre un piege. Si je parle pour vous,
» je dirai qui vous êtes ; on saura ce que je de-
» mande, ce qu'on risque à me l'accorder.
» Ou mon silence, ou ma franchise ; c'est à
» vous de choisir. --- Choisir ! De tous côtés
» je ne vois que la mort. Je m'abandonne à
» vous. --- Reprenez donc courage. Mais tirez
» de l'état où vous êtes réduit, cette utile &
» grande leçon, que le droit de la force est un
» droit odieux ; que si les Indiens l'exerçoient
» à leur tour, & se permettoient la vengeance,
» il n'est point de supplice auquel ne dût s'at-
» tendre le fils du cruel Davila ; que l'état na-
» turel de l'homme est la foiblesse ; qu'à votre
» place, il n'en est point qui ne fût timide &
» tremblant ; que l'orgueil, dans un être si
» voisin du malheur, est le comble de la dé-
» mence ; & qu'exposé lui-même chaque jour
» à devenir un objet de pitié, il est aussi insensé

„ que méchant, lorsqu'il ose être impitoyable".
Las-Casas, de retour auprès de Capana :
" Cacique, lui dit-il, n'es-tu pas soulagé,
„ comme d'un joug triste & pénible, de ne
„ plus adorer un être malfaisant, & de servir
„ un Dieu clément & juste? --- Il est vrai, lui
„ dit le Cacique, que nos cœurs, flétris par
„ la crainte, semblent ranimés par l'amour.
„ --- Oui, mon ami, l'homme est fait pour
„ aimer. La haine, la vengeance, toutes les
„ passions cruelles sont pour lui un état de
„ gêne, d'angoisse & d'avilissement. Il se sent
„ élever, il sent qu'il se rapproche de l'être
„ excellent qui l'a fait, à mesure qu'il est plus
„ doux, plus magnanime. Etouffer son ressen-
„ timent, & triompher de sa colere; opposer
„ les bienfaits à l'injure qu'on a reçue, en
„ accabler son ennemi; c'est un plaisir vrai-
„ ment divin. --- Je le conçois, dit le Cacique.
„ --- Non, tu ne peux le concevoir avant de
„ l'avoir éprouvé. Mais il ne tient qu'à toi de
„ jouir pleinement de ce plaisir pur & céleste.
„ Fais venir ce jeune captif, qui tremble &
„ gémit dans tes chaînes, & dis-lui, en le dé-
„ livrant : Fils du désolateur de l'isthme, fils
„ du meurtrier de nos peres, de nos femmes,

„ de nos enfans, fils de Davila, je pardonne à
„ ton âge & à ta foibleſſe. Vis, apprends d'un
„ Sauvage à imiter ton Dieu. — Le fils de
„ Davila ! s'écria le Cacique ; quoi ! c'eſt lui
„ que je tiens captif " ! A ces mots, ſes yeux
irrités s'enflammerent comme la foudre. " Oui,
„ c'eſt le fils de Davila, reprit le Solitaire
„ avec un air tranquille, c'eſt lui que tu peux
„ déchirer, dévorer même ſi tu veux. Mais
„ écoute-moi. A peine ta vengeance ſera-t-elle
„ aſſouvie, tu ſeras triſte, & tu diras : Le
„ voilà égorgé ; & ſon ſang répandu ne rend
„ la vie à aucun des miens : ma fureur eſt
„ donc inutile : j'ai fait périr le foible, peut-
„ être l'innocent, & je ſuis coupable ſans
„ fruit..... Sa vie eſt dans tes mains ; choiſis
„ de renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance ;
„ & reprends le culte du tigre, ſi tu veux t'a-
„ breuver de ſang ".

" J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit le Ca-
„ cique. Mais toi-même, crois-tu qu'il me
„ commande de laiſſer impunis tous les maux
„ qu'un barbare nous fait depuis dix ans ?
„ — Oui, la loi de mon Dieu te preſcrit le
„ pardon & l'amour de tes ennemis. — L'a-
„ mour ! — Ne ſont-ils pas ſes enfans comme

„ toi? Ne les aime-t-il pas lui-même? Et peux-
„ tu adorer le pere, ſans aimer les enfans?
„ Plains-les d'être coupables, & ſouhaite qu'ils
„ ceſſent d'être méchans; mais ne ſois pas
„ méchant comme eux, & mérite par ta clé-
„ mence que ton Dieu en uſe envers toi ".

" Tu me confonds; mais tu me touches,
„ dit le Cacique. Allons, qu'exiges-tu de moi?
„ Qu'au fils du cruel Davila je pardonne comme
„ à mon frere? J'y conſens. Qu'on l'amene
„ ici. Je briſerai ſa chaîne, & je l'embraſſerai.
„ Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis
„ de vivre? S'il s'échappe, il divulguera le
„ ſecret de notre aſyle; & tu auras perdu tes
„ amis. --- J'ai cette crainte comme toi, lui
„ répondit le Solitaire; & je ne veux, quant à
„ préſent, qu'adoucir ſa captivité ".

Gonſalve attendoit avec impatience le retour de Las-Caſas. " Hé bien, lui dit-il en trem-
„ blant, qu'avez vous obtenu? --- Qu'on vous
„ laiſſe la vie. --- Ah! mon pere! Et la liberté,
„ l'ai-je perdue pour jamais? --- Je vous ai dit
„ que le ſalut de ces malheureux Indiens tient
„ au ſecret de leur aſyle. --- Je le ſais; mais
„ répondez-leur qu'il ne ſera jamais trahi par
„ moi --- Comment répondrois-je de vous, dit

„ le Solitaire ? A votre âge on ne répond pas „ de soi-même. C'est à vous de gagner l'estime „ du Cacique, & d'obtenir, avec le temps, „ qu'il daigne se fier à vous. --- Et lui avez-vous „ dit qui je suis, demanda Gonsalve ? --- Oui „ sans doute. --- Je suis perdu. --- Non, vous „ ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant „ lui ".

" Jeune homme, lui dit le Cacique en le „ voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-„ Casas ? --- Oui, répond Davila. --- Crois-tu „ que nous soyons enfans de ce Dieu, comme „ toi ? --- Je le crois. --- Nous sommes donc „ freres ? Pourquoi venir tremper tes mains „ dans notre sang ? --- J'obéissois. --- A qui ? „ --- Vous le savez assez. --- Oui, je sais que tu „ es né du plus méchant des hommes, & du „ plus cruel envers nous. Mais Las-Casas me „ dit que son Dieu & le mien m'ordonne de te „ pardonner. Je te pardonne. Viens, embrasse „ ton ami ". Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Cacique. " Que fais-tu, „ lui dit le Sauvage ? Ne sommes-nous pas „ freres ? N'es-tu pas mon égal " ? il dit ; & lui tendant la main, il le délivra de ses chaînes.

Barthelemi, témoin de ce spectacle, avoit le cœur saisi de joie & d'attendrissement. "Da-„ vila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà „ de vrais Chrétiens"!

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple Sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. "Me voilà, disoit-il, „ instruit par le malheur, par vos leçons, par „ leur exemple; qu'ils daignent se fier à moi, „ & me mettre en état de détromper mon pere, „ de le fléchir, de lui apprendre à les connoî-„ tre, à les aimer. Ils m'ont déjà laissé la vie; „ je leur devrai la liberté. Ces bienfaits tou-„ cheront un pere. Il cédera aux larmes de son „ fils".



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0188
DFG

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art & de noirceur ; & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere ; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi. " Vous êtes sans doute à présent bien „ déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon „ Peuple ; mais je prévois tout l'ascendant d'un „ pere ; & je ne répondrai jamais qu'il ne „ vienne à bout de surprendre ou d'arracher „ votre secret. Ce que je vous dis là, je l'ai „ dit de même au Cacique. C'est lui que le „ péril regarde, c'est à lui de se consulter.

„ Je laisse, dit-il à Capana, ton captif dans „ l'affliction. Il soupire ardemment pour la „ liberté. Je t'ai fait voir tout le danger de le „ renvoyer à son pere ; mais je ne dois pas te „ dissimuler l'avantage de ce bienfait. Il peut „ arriver que son pere vous découvre ; & alors „ vous auriez pour appui ce jeune homme, à „ qui ta clémence auroit fait un devoir sacré „ de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel „ a des droits sur les tyrans les plus farouches. „ C'est le dernier endroit sensible par où leur „ ame s'endurcit. Après cela, décide-toi sur le „ parti que tu dois prendre : j'ignore comme „ toi quel seroit le plus sage, & tu sais aussi

„ bien que moi quel ſeroit le plus généreux.
„ Pour moi, dépourvu des moyens de célé-
„ brer ici nos auguſtes myſteres, d'y établir
„ le ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des
„ autels, je vais vous chercher des Paſteurs, &
„ peut-être vous aſſurer un repos plus tran-
„ quile. Adieu. Je demande au ciel, & j'eſ-
„ pere de vous revoir, avant de deſcendre au
„ tombeau ".

La déſolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jeter aux pieds du Cacique. " Ah! lui
„ dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux
„ qui te doit tout? La nature m'a fait un cœur
„ ſenſible comme à toi; mais eût-elle mis à la
„ place le cœur du tigre que tu adorois, tes
„ vertus l'auroient attendri. Tu m'a appellé
„ ton ami; tu m'as embraſſé comme un frere;
„ va, je ne l'oublierai jamais : je ne ſuis ingrat
„ ni perfide. Il y va de ta vie & du ſalut de tes
„ amis, que ton aſyle ſoit inconnu; il le ſera
„ par mon ſilence. J'en atteſte mon Dieu, ce
„ Dieu qui eſt devenu le tien".

" Oui, je te crois ſenſible & bon, dit le
„ Cacique; mais tu es foible; & l'homme foible
„ eſt toujours à la veille d'être méchant. Com-

„ ment braverois-tu l'autorité d'un pere? tu n'as
„ pas su braver la mort. --- La mort m'a causé
„ de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme
„ en se levant avec fierté; mais si, pour éviter
„ la mort, tu m'avois proposé un crime, tu
„ aurois vu lequel des deux m'auroit le plus
„ épouvanté. Puisque je n'ai pas ton estime,
„ je ne te demande plus rien. Je renonce à la
„ liberté; je te dispense même de me laisser la
„ vie". A ces mots il se retira.

Le Cacique, qui le suivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de tristesse, sentit lui-même, comme un poids dont son cœur étoit oppressé, la dureté de son refus. Il fit appeller Las-Casas. " Emmene avec toi ce jeune homme, lui dit-
„ il : sa douleur me pese & me fatigue : la
„ présence d'un malheureux est insupportable
„ pour moi. --- As-tu bien réfléchi, lui dit le
„ Solitaire ? --- Oui, je sais qu'un mot de sa
„ bouche nous perd, mon Peuple & moi,
„ nous livre à nos tyrans; mais la pitié l'em-
„ porte sur la crainte : je ne veux plus le voir
„ souffrir".

Si l'on a vu des enfans vertueux, aux funérailles de leur pere, d'un pere tendre & bien aimé, c'est l'image de la douleur des Indiens,

au départ de Las-Casas. Le Cacique & son Peuple, le visage abattu, les yeux baissés & pleins de larmes, l'accompagnerent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermoit sa joie. Le Cacique, ôtant son colier, le jeta au col du jeune homme, l'embrassa, & lui dit : " Sois toujours notre ami ; & si jamais „ tu étois pressé par nos tyrans de leur découvrir où nous sommes, regarde ce colier, „ souviens-toi de Las-Casas, & demande à ton „ cœur si tu dois nous trahir ".

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Casas, regardant le jeune Davila : " Vous voyez, lui dit-il, si, comme on „ le prétend, ils sont indignes du nom d'hommes, & s'il est mal-aisé d'en faire des Chré„ tiens. L'homme n'est indocile que pour ce „ qui répugne au sentiment de la bonté. Il ne „ se refuse jamais aux vérités qui le consolent, „ qui le soulagent dans ses peines, & qui lui „ font chérir ces deux présens du ciel, la vie „ & la société. Que ces vérités passent sa foible

„ intelligence, pourvu qu'elles touchent son
„ cœur, il en sera persuadé : il croit tout ce
„ qu'il aime à croire. Toute la nature à ses
„ yeux est un mystere assurément ; hé bien ;
„ voit-on qu'en jouissant de ses bienfaits, il
„ lui reproche l'obscurité de ses moyens ? Il
„ en sera de même de la Religion : plus elle
„ sera d'heureux, moins elle trouvera d'in-
„ crédules ".

" Mais, reprit Gonsalve, peut-on dissimuler
„ ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'ef-
„ frayant pour l'homme ? --- Elle n'a rien que
„ d'attrayant, d'encourageant pour la vertu,
„ de consolant pour l'innocence, lui répondit
„ le Solitaire ; & je n'en veux pas davantage
„ pour la faire adorer par-tout. De bonnes
„ loix gênent le vice, épouvantent le crime,
„ affligent les méchans ; & l'on aime de bon-
„ nes loix, parce qu'il dépend de chacun d'en
„ recueillir les fruits, & d'être heureux par
„ elles. On aimera de même une Religion qui,
„ comme ces loix salutaires, est favorable aux
„ gens de bien, rigoureuse aux méchans, &
„ indulgente aux foibles. Mais, en la profes-
„ sant dans cette pureté, on ne peut opprimer
„ personne ; on ne s'abreuve point de sang ;

„ on eſt obligé d'être humain, juſte, patient, „ ſecourable, & ſur-tout déſintéreſſé ; de join- „ dre l'exemple au précepte, d'inſtruire par ſes „ bonnes œuvres, & de prouver par ſes ver- „ tus. L'orgueil & la cupidité ne peuvent ſe „ forcer à ces ménagemens ; le droit du glaive „ eſt plus commode ; & avec d'odieux pré- „ textes, dont les paſſions s'autoriſent, on ſe „ permet la violence, la rapine & le brigan- „ dage juſqu'aux excès les plus crians "... Le Solitaire, à ces mots, s'apperçut que le fils de Davila baiſſoit les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage. " Par- „ donne, lui dit-il, jeune homme. Je t'afflige. „ C'eſt le ciel qui te l'a donné, ce pere rigou- „ reux. Tout injuſte qu'il eſt, ne ceſſe jamais „ de l'aimer, de le reſpecter, de le plaindre. „ Seulement ne l'imite pas ".

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent ; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſé- parer, s'embraſſent tendrement. " Adieu. Tu „ vas revoir ton pere, dit le Solitaire au jeune „ homme ; ſouviens-toi du Cacique, daigne „ penſer à moi. Je n'entendrai point tes pa- „ roles ; mais Dieu ſera préſent ; & ton cœur „ lui a juré d'être fidele aux Indiens ".

Gonſalve

Gonsalve retourne à Panama ; & Las-Casas descend le fleuve jusqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant son onde dans le sein du vaste Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pedre Davila pleuroit l'héritier de son nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. " Le ciel, lui „ dit-il, ô mon fils, le ciel te rend aux vœux „ d'un pere. Mais tous ces braves Castillans „ qui t'accompagnoient, que sont-ils devenus ? „ --- Ils sont morts, répondit Gonsalve. Les „ Indiens poursuivis, nous ont enfin résisté ; „ & nous avons succombé sous le nombre. Ils „ me tenoient captif ; ils ont su qui j'étois ; & „ leur Chef m'a laissé la vie, & m'a rendu la „ liberté. O mon pere ! si vous m'aimez, qu'un „ procédé si généreux vous touche & vous „ désarme ". . . . . Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaste & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils

se défendissent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine, sans être sensible au bienfait qui seul auroit dû le toucher. "Oui, dit-il, je reconnoîtrai ce qu'ont fait „ pour toi les Sauvages. Dis-moi où tu les as „ laissés, & où s'est passé le combat"!

"Il seroit mal-aisé de retrouver mes traces „ dans ces déserts, lui répondit Gonsalve; & „ je me suis laissé conduire, sans savoir moi-„ même où j'allois, d'où je venois".....

"J'entends, reprit le pere, en observant „ son trouble: ils t'ont fait promettre sans „ doute de ne pas m'indiquer leur marche & „ leur retraite, & tu te crois lié par tes ser-„ mens"?

"Si j'avois promis, je tiendrois parole, dit „ le jeune homme; & je leur dois assez pour ne „ pas les trahir".

"Des nœuds plus sacrés vous engagent à „ votre Dieu, à votre Roi, à votre patrie, à „ moi-même, insista le tyran. Vous avez vu „ tomber sous les coups des Sauvages la moitié „ des miens; voulez-vous qu'ils en exterми-„ nent le reste? En vous laissant la vie, ont-ils „ brisé leurs arcs? ont-ils promis de ne plus „ tremper leurs traits dans ce venin mortel

„ qu'ils ont inventé, les perfides ? Obéiſſez à
„ votre pere ; & demain ſoyez prêt à nous ſer-
„ vir de guide ; car je veux marcher ſur leurs
„ pas ".

Gonſalve, réduit au choix, ou de trahir les Sauvages, ou de tromper ſon pere, ou de refuſer d'obéir, prit le parti de la franchiſe, & déclara que de ſa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ſes bienfaiteurs. Davila devint furieux ; mais ſon fils, avec modeſtie, ſoutint ſa réſolution ; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choiſi pour ce miniſtere odieux. Il alla trouver le jeune homme. " Davila, lui dit-il d'un ton affectueux & d'un
„ air pénétré, vous ferez mourir votre pere.
„ Il vous aime ; j'ai vu couler pour vous ſes
„ larmes paternelles ; & vous ne lui êtes rendu
„ que pour l'accabler de douleur. — Ah ! ré-
„ pondit le jeune homme, qu'il me demande
„ ma vie, & non pas une trahiſon. — Si c'étoit
„ une trahiſon, ſeroit-ce moi, dit le perfide,
„ qui vous preſſeroit d'obéir ? Le ſort des In-
„ diens me touche autant que vous. Mais, en
„ irritant votre pere, vous les perdez ; & c'eſt

„ sur eux que sa colere tombera. Il est mortel-
„ lement blessé de votre résistance. Mon fils
„ me méprise & me hait, dit-il : plus attaché
„ à ce Peuple barbare, qu'à son Prince, qu'à moi
„ & qu'à son Dieu lui-même, il ne connoît plus
„ qu'un devoir, celui de la rébellion : il n'ose se
„ fier à ma reconnoissance ; & il me croit moins
„ généreux qu'un misérable Indien. Non, Da-
„ vila, ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit servir
„ les Sauvages. Touché de leur humanité, &
„ plus sensible encore à votre confiance, je
„ sais que votre pere se fût laissé fléchir. Mais
„ si, par eux, il a perdu l'estime & l'amour de
„ son fils, peut-il leur pardonner jamais " ?

" Non, il n'a rien perdu de ses droits sur
„ mon cœur, reprit Gonsalve : mon respect,
„ mon amour pour lui sont les mêmes. Qu'il
„ daigne ne me demander rien que d'innocent
„ & de juste, il est bien sûr d'être obéi. Mais que
„ veut-il de moi ? & pourquoi s'obstiner à me
„ rendre ingrat & perfide ? S'il veut poursuivre
„ encore ce Peuple malheureux, ce n'est pas
„ à moi d'éclairer ses recherches impitoyables ;
„ & s'il consent à l'épargner, il n'a pas besoin
„ de savoir en quels lieux il respire en paix.
„ Pour prix du salut de son fils, les Sauvages

„ ne lui demandent que de vivre éloignés de
„ lui, & inconnus, s'il eſt poſſible. L'oubli
„ ſera pour eux le plus grand de tous les bien-
„ faits ".

" Vous ne penſez donc pas, lui dit Fernand,
„ que répandus dans les forêts, on ne peut
„ les inſtruire ; qu'ils vivent ſans culte & ſans
„ loix? --- Ils ſont Chrétiens, dit le jeune
„ homme. Qu'on leur laiſſe adorer, dans leur
„ ſimplicité, un Dieu qu'ils ſervent mieux que
„ nous. --- Ils ſont Chrétiens ! Ah ! s'il eſt
„ vrai, reprit le fourbe, doutez-vous qu'on
„ n'uſe envers eux d'indulgence & de ménage-
„ ment? Repoſez-vous ſur moi du ſoin du ſalut
„ de nos freres. Je les protégerai ; je les por-
„ terai dans mon ſein. --- Hé bien, protégez-
„ les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne de-
„ mandent rien de plus ".

" Ah ! Gonſalve, vous voulez donc être
„ chargé d'un parricide ! Ils ſortiront de leurs
„ forêts, ils nous dreſſeront des embûches ;
„ votre pere que ſa valeur expoſe, y tombera :
„ ce ſera vous qui l'aurez livré en leurs mains.
„ La fleche empoiſonnée qui percera ſon cœur,
„ ce ſera vous qui l'aurez lancée ".

A ces mots, Gonſalve frémit. Mais, ſe rap-

pellant Las-Casas : " M'auroit-il conseillé un „ crime, dit-il en lui-même? Ah! je sens que „ la nature est d'accord avec lui. Cessez de me „ tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La „ voix intime de mon cœur s'éleve contre vos „ reproches, & me parle plus haut que vous ".

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils étoit tombé dans l'endurcissement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti, & que tant d'obstination étoit au-dessus de son âge.

Dès ce moment Gonsalve, odieux à son pere, pleuroit nuit & jour son malheur.

" Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce „ pere inexorable, après une nouvelle épreuve; „ va-t-en. Fuis loin de moi. Je ne veux plus „ souffrir tes outrages, ni ta présence. Malheur „ à ceux qui de mon fils, d'un fils obéissant, „ respectueux, fidele, ont fait un rebelle „ obstiné ".

" Ah! mon pere, dit le jeune homme, en „ tombant à ses pieds, tout baigné de ses lar„ mes, est-il possible que le refus d'un ingrat, „ perfide & parjure, m'attire un si dur traite„ ment? Qu'exigez-vous de moi? Quelle „ haine obstinée portez-vous à ces malheureux?

„ Ah ! si vous aviez vu leur Roi, briser ma
„ chaîne, m'embrasser, m'appeller son ami,
„ son frere, me demander avec douceur quel
„ mal ils nous ont fait, & pourquoi l'on ou-
„ blie qu'ils sont des hommes comme nous;
„ vous-même, oui vous-même, mon pere,
„ vous me feriez un crime de l'infidélité dont
„ vous me faites une loi. Il m'est affreux de vous
„ déplaire; mais il me seroit, je l'avoue, plus
„ affreux de vous obéir. Ne me réduisez point
„ à ces extrêmités. Ayez pitié d'un fils que
„ votre haine accable, & qui même, en vous
„ irritant, se croit digne de votre amour.
„ — Non, je n'ai plus de fils, & tu n'as plus
„ de pere. Délivre-moi d'un traître que je ne
„ puis souffrir ".

Gonsalve, abattu, consterné, sortit du palais de son pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour son exil. " Les forêts, les caver-
„ nes, qui recellent sans doute les lâches qu'il
„ m'a préférés, répondit le pere inflexible ".

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; & en s'en allant, à travers le vaste silence des bois, il pleuroit; mais il se disoit à lui-même: " Je désobéis à mon pere, je l'afflige & l'irrite
„ au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, &

„ je ne ſens dans ma douleur aucune atteinte
„ de remords ; au lieu qu'en lui obéiſſant, &
„ en pourſuivant les Sauvages, mon cœur en
„ étoit dévoré. Il eſt donc des devoirs plus
„ ſaints que la ſoumiſſion aux volontés d'un
„ pere ? Notre premiere qualité, ſans doute,
„ eſt celle d'homme : notre premier devoir eſt
„ d'être humain ".

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même l'avoient vu avec Las-Caſas, ne ſe défioient pas de lui : il leur avoua ſon malheur, ſans en diſſimuler la cauſe. " Eh bien, lui
„ dirent-ils, pourquoi, ſi tu ne veux que vi-
„ vre en paix & ſans reproche, ne pas retour-
„ ner au vallon ? Une cabane, une douce com-
„ pagne, notre amitié, ton innocence ſeront
„ tes biens. Suis-nous : le Cacique aura ſoin
„ de te faire oublier l'injuſtice d'un mauvais
„ pere ". Il ſuivit ce conſeil funeſte. Mais lorſqu'il eut percé l'obſcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, ſon cœur ſoulagé commençoit à ſentir renaître la joie, quels furent ſon étonnement & ſa douleur, de ſe voir tout-

à-coup entouré d'Eſpagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi ſon pere, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Eſpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, ſe ſauverent dans le vallon, & y répandirent l'allarme. Dès ce moment plus de ſûreté pour le Cacique & pour ſon peuple : leur aſyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remmené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de ſon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Isle Eſpagnole. Il fit demander à ſon pere qu'il lui fût permis d'y paſſer, pour lui épargner, diſoit-il, le ſpectacle de ſa douleur. Le pere y conſentit, ſoit pour ſe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuſeroit ſans ceſſe, ſoit pour lui laiſſer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ſes regrets. " Ah ! dit „ Gonſalve en quittant ce rivage, je ne reverrai „ plus mon pere. Il m'a ſurpris ; il m'a rendu „ parjure & traître aux yeux de mes amis. „ Non ! je ne le reverrai plus ".

Il arrive à l'Isle Eſpagnole ; il demande où eſt Las-Caſas ; il va ſe jetter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime,

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0203
DFG

avec tous les regrets d'un cœur coupable & consterné.

" Mon ami, lui dit Las-Casas après l'avoir
„ entendu, vous avez fait une imprudence :
„ mais votre cœur est innocent. Ce doit être
„ un supplice affreux pour un fils honnête &
„ sensible, de voir les maux que fait son pere.
„ Vous n'en serez plus le témoin. Désormais
„ rendu à vous-même ; c'est en Espagne qu'il
„ faut aller vous offrir à votre patrie, &, si
„ elle a besoin de votre sang, le verser pour
„ elle sans crime contre de justes ennemis.
„ Sollicitez votre départ ; & attendez ici que le
„ roi y consente ".

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux solitaire, sentit son courage renaître, & il resta auprès de son ami, en attendant que le Monarque lui eut permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarrre avoit mis à la voile ; & déjà loin du rivage de l'Iſthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, ſa courſe étoit pénible & lente ; la diſette le menaçoit ; & il fallut bientôt riſquer l'abord de ces côtes ſauvages (*a*) ; mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village eſt attaqué, ſes voiſins accourent en foule, & ſe préſentent au combat. Le feu des armes les diſperſe ; mais leur courage les raſſemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage ; & tous les jours ces malheureux, dans l'eſpérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Eſpagnols s'émouſſe ; leurs bras ſe laſſent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par

(*a*) *L'abord de ces côtes ſauvages*]. On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

ſa valeur & ſa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi retentirent juſqu'à lui. Il vit revenir ſes deux fils, couverts de ſang & de pouſſiere, & qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : " C'en eſt „ fait, mon pere, c'en eſt fait ; nous ſommes „ perdus. --- Hé quoi ! dit le vieillard, en ſou- „ levant ſa tête, ſont-ils en ſi grand nombre, „ ou ſont-ils immortels ? Eſt-ce la race „ de ces géans (a) qui, du temps de nos „ peres, étoient deſcendus ſur ces bords ? „ --- Non, lui répond l'un de ſes fils ; ils ſont „ en petit nombre & ſemblables à nous, à la „ réſerve d'un poil épais, qui leur couvre à „ demi la face ; mais ſans doute ce ſont des „ Dieux : car les éclairs les environnent, le „ tonnerre part de leurs mains : nos amis, „ écraſés, nous ont couverts de leur ſang : en „ voilà les marques fumantes ".

" Je veux demain les voir de près : portez-

(a) *Eſt-ce la race de ces géans*]. Voyez Garcil. Liv. 9. chap. 9.

„ moi, dit le vieux Cacique, ſur cette roche „ eſcarpée, d'où j'obſerverai le combat".

Les Indiens, dès le point du jour, ſe raſſemblerent dans la plaine. Les Caſtillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; ſous lui commandoit Aléon, plus ſuperbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Eſpagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux étoient baiſſés, ſon viſage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié: on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le ſignal des Indiens; & à l'inſtant une nuée de fleches obſcurcit l'air ſur la tête des Caſtillans. Mais de ces fleches égarées, preſque aucune, en tombant, ne porta ſon atteinte. Pizarre ſe laiſſe approcher, & fait ſur eux un feu terrible, dont tous les coups ſont meurtriers: ceux du canon font des vuides affreux dans la maſſe profonde des bataillons ſauvages. Trois fois elle en eſt ébranlée; mais la préſence du vieux Cacique ſoutient le courage des ſiens. Ils s'affermiſſent, ils s'avancent, & ſe déployant ſur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Caſtillans. Pizarre fond ſur eux avec ſon

escadron rapide ; & ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts & dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés & supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un œil pensif & morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, & il leur dit : " Enfans du tigre & du lion, il faut avouer „ que ces brigands nous surpassent dans l'art „ de nuire. Ce feu meurtrier, ces tonnerres, „ ces animaux rapides qui combattent sous „ l'homme, tout cela est prodigieux. Mais re„ venez de l'étonnement que vous causent ces „ nouveautés. L'avantage du lieu & du nom„ bre est à vous ; profitez-en. Qui vous presse „ d'aller vous jeter en foule au-devant de vos „ ennemis ? Pourquoi leur disputer la plaine ? „ Est-elle couverte de moissons ? Ne voyez-

„ vous pas la famine, avec ses dents aigues
„ & ses ongles tranchans, qui se traîne vers
„ eux? Elle va les saisir, sucer tout le sang de
„ leurs veines, & les laisser étendus sur le sa-
„ ble, exténués & défaillans. Tenez-vous en
„ défense, mais dans l'étroit vallon qui ser-
„ pente entre ces collines. Là, s'ils viennent
„ vous attaquer, nous verrons quel usage ils
„ feront de ces foudres, & de ces animaux qui
„ combattent pour eux".

Le sage conseil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Espagnols, épouvantés du silence & de la solitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit postés par intervalle, & en petit nombre. " Vous êtes assu-
„ rés, dit-il, d'échapper à vos ennemis; &
„ les fatiguer, c'est les vaincre. Protégés contre
„ leurs tonnerres par les angles de ces collines,
„ vous les attendrez au détour. Là, je vous
„ demande, non pas de tenir ferme devant

„ eux, mais de lancer de près votre premiere „ fleche, & de fuir jusqu'au poste qui vous „ succede & qui les attend au détour. Je me „ tiendrai au dernier défilé; & vous vous ral- „ lierez à moi". Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'escadron, après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa criniere épaisse & flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui est resté dans la plaie, il agite ses crins

sanglans;

ſanglans ; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſiere. Mais, d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne & rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque ; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit ; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances ; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit : " Laiſſez-moi. Sans me ſauver, „ vous vous perdriez vous-mêmes. Laiſſez-„ moi. Je n'ai plus que quelques jours à vivre. „ Ce n'eſt pas la peine de priver vos enfans „ de leurs peres, & vos femmes de leurs „ époux. Si mon fils demande pourquoi vous

„ m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai „ voulu ".

" Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu fus tou- „ jours le plus ſage des hommes ". A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſſerent en pleurant, & ſe ſauverent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employerent les careſſes perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jette un œil de mépris. " Les „ inſenſés, diſoit-il avec un ſourire amer & „ dédaigneux, ils penſent rendre la mort ef- „ frayante pour la vieilleſſe! Ils prétendent „ imaginer un plus grand mal que de vieillir "!

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0212
DFG

Les Castillans, outrés de ses insultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux ; & il commence son chant de mort.

" Quand je vins au monde, dit-il, la douleur se saisit de moi ; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau voir que tout souffroit, que tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois voulu ne pas mourir ; & comme un enfant que j'étois, je me livrois à l'impatience. Je devins homme ; & la douleur me dit : Luttons ensemble. Si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai des aîles, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble ; & nous nous prîmes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, & je suis debout, & je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups ; & dans mon cœur j'ai étouffé la

„ plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux ;
„ & mes yeux paternels ne se sont point mouil-
„ lés. Que me veut encore la douleur ? Ne
„ sait-elle pas qui je suis ? La voilà qui, pour
„ m'ébranler, rassemble enfin toutes ses forces ;
„ & moi je l'insulte, & je ris de lui voir hâter
„ mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle.
„ Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La
„ cendre des morts est impalpable à la douleur.
„ Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à
„ m'éprouver, vous vivrez ; vous serez sa
„ proie à votre tour. Vous venez pour nous
„ dépouiller ; vous vous arracherez nos misé-
„ rables dépouilles. Vos mains trempées dans
„ le sang indien, se laveront dans votre sang ;
„ & vos ossemens & les nôtres, confusément
„ épars dans nos champs désolés, feront la
„ paix, reposeront ensemble, & mêleront leur
„ poussiere, comme des ossemens amis. En
„ attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce
„ corps, que je vous abandonne ; dévorez ce
„ que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez-
„ vous ces oiseaux voraces qui planent sur nos
„ têtes ? Vous leur dérobez un repas ; mais
„ vous leur engraissez une autre proie. Ils
„ vous laissent encore aujourd'hui vous re-

„ paître ; mais demain ce sera leur tour ".

Ainsi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ses insultes. Un Espagnol (c'étoit Moralès) ne put soutenir plus long-temps les invectives du Sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avoit laissé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : " Ah ! jeune homme, „ dit-il, jeune homme, tu perds, par ton im- „ patience, une belle occasion d'apprendre à „ souffrir " ! Il expira ; & les Espagnols, consternés, passerent la nuit dans les bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choisi sa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ses compagnons découragés, marquoit encore de la constance, & cachoit, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais, se voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, ils remontent sur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'industrie & la paix: c'est la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asyle seroit mal assuré. " Etrangers, leur „ dit le Cacique, la nature, qui nous a fait „ doux & paisibles, nous a donné des voisins „ féroces. Dites-nous si par-tout de même les „ bons sont en proie aux méchans. — Chez

„ nous, lui dit Pizarre, le ciel a réuni la dou-
„ ceur avec l'audace, la force avec la bonté.
„ --- Retournez donc chez vous, lui dit triſte-
„ ment le Cacique; car les bons, parmi nous,
„ ſont foibles & timides, & les méchans, forts
„ & hardis ". Pizarre l'en crut aiſément, & il ſe retira dans une île voiſine (*a*), où peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques ſecours.

Mais tout avoit changé ſur l'iſthme. Davila n'avoit pu ſurvivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par ſon fils. Il étoit mort dans les angoiſſes du remord & du déſeſpoir. Son ſucceſſeur (*b*) s'étoit laiſſé perſuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obſtinoit dans ſa malheureuſe entrepriſe que par un orgueil inſenſé. Il fit donc partir deux vaiſſeaux, ſous la conduite d'un Caſtillan, nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaiſſeaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre treſſaillit de joie. Mais

---

(*a*) L'Isle *del Gallo*.
(*b*) Pedre de Los-rios.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0217
DFG

cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne sais, dit-il à Tafur, qui lui déclaroit » l'ordre dont il étoit chargé, quel est le » fourbe qui, pour me nuire, a fait parler » mes compagnons ; mais, quel qu'il soit, il » en impose. Ces nobles Castillans s'atten- » doient, comme moi, à des périls, à des tra- » vaux dignes d'éprouver leur constance. Si » l'entreprise n'eût demandé que des cœurs » lâches & timides, on l'auroit achevée avant » nous, & sans nous. C'est parce qu'elle est » pénible, qu'elle nous est réservée : les dan- » gers en feront la gloire, quand nous les au- » rons surmontés. On a donc fait injure à mes » amis, lorsqu'on a dit au Vice-Roi de l'Isthme » qu'ils vouloient se déshonorer. Pour moi, » je n'en retiens aucun. De braves gens, tels » que je les crois tous, ne demanderont qu'à » me suivre ; & les hommes sans cœur, s'il y » en a parmi nous, ne méritent pas mes re- » grets. Faites tracer une ligne au milieu de » mon vaisseau. Vous serez à la proue ; je serai » à la poupe avec tous mes compagnons. Ceux » qui voudront se séparer de moi, n'auront » qu'un pas à faire de la gloire à la honte ».

Tafur accepta ce défi ; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorsqu'il vit presque tous les siens passer du côté de Tafur ! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à son tour ; & voyant sur son front une noble tristesse, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné : " Castillans, „ voyez qui nous abandonnons ! Je ne puis „ m'y résoudre ; & j'aime mieux mourir avec „ cet homme-là, que de vivre avec des per„ fides. Adieu". A ces mots, il repasse du côté de Pizarre, & jure, en l'embrassant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imiterent ; ce fut le petit nombre ; mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche ; mais, lorsqu'il vit que douze Castillans vouloient bien lui rester fideles, résolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, son cœur soulagé s'attendrit ; il les embrasse ; & la reconnoissance lui fait verser des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. " Tu vois, dit-il à Tafur, que mon navire, „ brisé, s'entr'ouvre & va périr ; laisse-moi

„ l'un des tiens ". Tafur lui refuſa durement ſa priere. " Je puis vous ramener, dit-il ; mais „ je ne puis rien de plus. --- Ainſi, lui dit „ Pizarre, on met de braves gens dans la né- „ ceſſité du choix, entre leur déshonneur & „ leur perte inévitable ! Va, notre choix n'eſt „ pas douteux. Laiſſe-nous ſeulement des mu- „ nitions & des armes. Celui qui t'envoie aura „ honte de nous avoir abandonnés ".

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux déſeſpoir. Il ſe vit preſque ſeul, ſur des mers inconnues, & dans un nouvel univers, abandonné de ſa patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples Sauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort. Son ame eut beſoin de toutes ſes forces, pour ſoutenir la peſanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne ſilence ; & le héros, pour relever leur courage abattu, rappella tout le ſien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils ſuivoient des yeux les voiles de Tafur ; & s'enfonçant avec eux dans l'ile :

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0220
DFG

" Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être
„ délivrés de cette foule d'hommes timides,
„ qui nous auroient mal secondés. La fortune
„ me laisse ceux que j'aurois choisis. Nous
„ sommes peu, mais tous déterminés, mais
„ tous unis par l'amitié, la confiance & le
„ malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne
„ des compagnons jaloux de notre renommée;
„ car dès ce moment elle vole aux bords d'où
„ nous sommes partis : les déserteurs vont l'y
„ répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il arrive,
„ treize hommes qui, seuls, délaissés sur des
„ bords inconnus, chez des Peuples féroces,
„ persistent dans le grand dessein de les vaincre
„ & de les dompter, sont déjà bien sûrs de
„ leur gloire. Qui nous a rassemblés? La noble
„ ambition de rendre nos noms immortels? Ils
„ le sont : l'événement même est désormais
„ indifférent. Heureux ou malheureux, il sera
„ vrai du moins que nous aurons donné au
„ monde un exemple encore inoui d'audace &
„ d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'avoir
„ produit des lâches; mais félicitons-nous de
„ l'éclat que leur honte va donner à notre va-
„ leur. Après tout, qu'hasardons-nous? La
„ vie? Et cent fois, à vil prix, nous en avons

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0221
DFG

„ été prodigues. Mais, avant de la perdre, il
„ eſt pour nous encore des moyens de la ſigna-
„ ler. Commençons par nous procurer un aſyle
„ moins expoſé aux ſurpriſes des Indiens. Ici
„ nous manquerions de tout. L'île de la Gor-
„ gone eſt déſerte & fertile ; la vue en eſt ter-
„ rible, & l'abord dangereux ; l'Indien n'oſe
„ y pénétrer ; hâtons-nous d'y paſſer : c'eſt là
„ le digne aſyle de treize hommes abandonnés,
„ & ſéparés de l'univers ".

L'île de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, impénétrable à la clarté ; des vallons fangeux, où ſans ceſſe roulent d'impétueux torrens ; des bords hériſſés de rochers, où ſe briſent, en gémiſſant, les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, ſemblable aux hurlemens des loups & au glapiſſement des tigres ; d'énormes couleuvres qui

rampent sous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres ; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle est l'île de la Gorgone, & tel fut l'asyle où Pizarre vint se refugier avec ses compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aspect de ce noir séjour, & Pizarre en frémit lui-même ; mais il n'avoit point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline, où la terre ne fut jamais inondée, & qui, voisine de la mer, permit de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie ; & le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte.

" Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature
„ est sauvage, mais féconde. Les bois y sont
„ peuplés d'oiseaux ; la mer y abonde en pois-
„ sons ; l'eau douce y coule des montagnes.
„ Parmi les fruits que la nature nous présente,

„ il en eſt d'aſſez ſavoureux pour tenir lieu de
„ pain. L'air eſt humide dans les vallons ; il
„ l'eſt moins ſur cette éminence ; & des feux
„ ſans ceſſe allumés vont le purifier encore.
„ Sous des toits épais de feuillages, nous ſe-
„ rons garantis de la pluie & des vents. Quant
„ à ces noirs orages, nous les contemplerons
„ comme un ſpectacle magnifique ; car les hor-
„ reurs de la nature en augmentent la majeſté.
„ C'eſt ici qu'elle eſt impoſante. Ce déſordre a
„ je ne ſais quoi de merveilleux qui agrandit
„ l'ame, & l'affermit en l'élevant. Oui, mes
„ amis, nous ſortirons d'ici avec un ſentiment
„ plus ſublime & plus fort de la nature & de
„ nous-mêmes. Il manquoit à notre courage
„ d'avoir été mis à l'épreuve du choc de ces
„ fiers élémens. Du reſte, n'imaginez pas que
„ leur guerre ſoit ſans relâche : nous aurons
„ des jours plus ſereins ; & pendant le ſilence
„ des vents & des tempêtes, le ſoin de notre
„ ſubſiſtance ſera moins pour nous un travail,
„ qu'un exercice intéreſſant ".

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0224
DFG

Les Castillans eurent bientôt construit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils se donnoient, non loin du bord, l'utile amusement d'une pèche abondante. La chasse ne l'étoit pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils semblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ses pieges, & vont au-devant de ses coups. Ce n'est qu'après avoir éprouvé mille fois sa malice & sa perfidie, qu'épouvantés de son approche, ils s'instruisent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, sans que Pizarre & ses compagnons vissent paroître aucun vaisseau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, se fatiguoient à parcourir la solitude immense d'une mer sans rivages. Tous les jours l'espérance renaissoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre seul les relevoit, les animoit à la constance. " Donnons à nos amis
„ le temps de pourvoir à tout, disoit-il. Je
„ crains moins leur lenteur que leur impa-
„ tience. Le vaisseau que j'attends seroit trop
„ tôt parti, s'il ne m'apportoit que des hom-
„ mes levés à la hâte & sans choix. S'il est

„ chargé de braves gens, il mérite bien qu'on „ l'attende ".

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inſpiroit. La rigueur du climat de l'ile, ſon influence inévitable ſur la ſanté de ſes amis, la ruine de ſon vaiſſeau, que la vague battoit ſans ceſſe, & qu'elle achevoit de briſer, l'incertitude & la foibleſſe du ſecours qu'il pouvoit attendre, ſon état préſent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans ſon ame un noir tourbillon de penſées, ou quelques lueurs d'eſpérance ſe laiſſoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, ſe laſſoient de ſouffrir. L'air humide qu'ils reſpiroient, & & dont ils étoient pénétrés, dépoſoit dans leur ſein le germe d'une langueur contagieuſe; & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. " Nous ne te demandons, di- „ ſoient-ils, à Pizarre, qu'un climat plus doux „ & plus ſain. Fais-nous reſpirer; ſauve-nous „ de cette maligne influence; allons chercher „ des hommes qu'on puiſſe fléchir, ou com- „ battre; oppoſe-nous des ennemis ſur qui du „ moins, en expirant, nous puiſſions venger „ notre mort ".

Pizarre

Pizarre cede à leurs instances ; & des débris de leur navire, il leur fait construire une barque, pour regagner le continent. Mais lorsqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaisseau. Il pousse un cri de surprise & de joie ; & tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une foible espérance : on craint de se tromper ; on doute si ce qu'on a pris pour la voile, n'est pas un nuage léger ; on observe long-temps encore ; & peu à peu l'espérance, en croissant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naissante pénetre l'ombre, & la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse : on distingue la voile, on reconnoît le pavillon ; & ce rivage, qui n'avoit jusqu'alors répété que des plaintes & des gémissemens, retentit de cris d'allégresse. Mais le vaisseau, en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les Matelots qui le conduisent, sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre ; &, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en est outré de douleur. " Hé quoi, „ dit-il, on nous envie jusqu'au triste honneur „ de mourir sur ces bords " ! Et puis, rappel-

lant son courage : " Nous y reviendrons, re-
„ prit-il ; & je ne veux m'en éloigner qu'après
„ avoir marqué moi-même le rivage où nous
„ descendrons ". Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un rocher, au bas duquel les flots se brisent : " *Ici treize hommes* (& ils étoient
„ nommés) *abandonnés de la nature entiere,*
„ *ont éprouvé qu'il n'est point de maux que le*
„ *courage ne surmonte. Que celui qui veut tout*
„ *oser, apprenne donc à tout souffrir* ".

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenoit, il s'avancent jusqu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un Peuple industrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple qu'il recherche son amitié ; & bientôt il le voit en foule se rassembler sur le rivage. Il voit son navire entouré de radeaux (*a*) chargés de présens : ce sont des grains, des fruits & des breuvages, dont les vases d'or sont remplis. Sensible à la bonté, à la magnificence de ce Peuple doux & paisible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes ; mais ses compagnons s'applaudissent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, sans défiance comme sans artifice, sollicitoient les Castillans à descendre sur le rivage. Pizarre le permit, mais seulement à deux des siens, à Candie & à Molina. A peine sont-ils descendus, qu'une foule empressée & caressante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans sa ville, les introduit dans

(*a*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0229
DFG

son palais, & leur fait parcourir les demeures tranquilles de ses citoyens fortunés. Ces hommes simples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; & avec l'ingénuité, la sécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richesses qu'ils auroient dû ensevelir.

" Quoi de plus touchant, disoit Molina, „ que l'innocence de ce Peuple? --- Il est vrai „ qu'il est simple, & facile à civiliser, disoit „ Candie "; & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne se lassoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de soupçonner que ce fût une perfidie. " Que faites-vous, „ lui demande Alonzo? --- J'examine, répond „ Candie, par où l'on peut les attaquer. --- Les „ attaquer? Quoi! dans le moment même qu'ils „ vous comblent de biens, qu'ils se livrent à „ vous sans crainte & sur la foi de l'hospitalité, „ vous méditez le noir projet de les surprendre „ dans leurs murs? Etes-vous assez lâche?.... „ --- Et vous, reprit Candie, êtes-vous assez „ insensé pour croire qu'on passe les mers, &

„ qu'on vienne d'un monde à l'autre pour s'at-
„ tendrir, comme des enfans, sur l'imbécilité
„ d'un Peuple de Sauvages? On feroit de belles
„ conquêtes avec vos timides vertus. --- Peut-
„ être, dit Alonzo. Mais est-ce bien Pizarre
„ qui fait lever le plan de ces murs? --- C'est
„ lui-même. --- J'en doute encore. --- Vous
„ m'insultez. --- Je l'estime trop pour vous
„ croire". Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord avec les regards de la joie & les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorsqu'ils virent le sang couler, ils jeterent des cris perçans de douleur & d'effroi; & leur Roi, se précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie: "Arrête! arrête! C'est mon hôte, c'est
„ mon ami, c'est le sang de ton frere que tu
„ fais couler". On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mene sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelqu'égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappella les conseils du vertueux Barthelemi; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste & meurtriere qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage; & dès lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce Peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. " Dans quelques mois „ peut-être, disoit-il en lui-même, les fertiles „ bords de ce fleuve, ces champs couverts de „ moissons, ces vallons peuplés de troupeaux, „ seront tous ravagés; les mains qui les culti- „ vent seront chargées de chaînes; & de ces „ Indiens si doux & si paisibles, des milliers „ seront égorgés, & le reste, réduit au plus

„ dur esclavage, périra misérablement dans les „ travaux des mines d'or. Peuple innocent & „ malheureux ! non, je ne puis t'abandonner; „ je me sens attaché à toi, comme par un „ charme invincible. Je ne trahis point ma pa- „ trie, en me déclarant l'ennemi des brigands „ qui la déshonorent, & en cherchant moi- „ même à lui gagner les cœurs ". Telle fut sa résolution ; & il écrivit à Pizarre : " J'aime les „ Indiens ; je reste parmi eux, parce qu'ils „ sont bons & justes. Adieu. Vous trouverez „ en moi un médiateur, un ami, si vous res- „ pectez avec eux les droits de la nature ; un „ ennemi, si, par la force, le brigandage & „ la rapine, vous violez ces droits sacrés ".

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raison, & jouissant de leurs caresses. " Racontez à Pizarre ce que „ vous avez vu, dit-il à ceux qui venoient le „ chercher ; & que mon exemple lui apprenne „ que le plus sûr moyen de captiver ces Peu- „ ples, c'est d'être juste & bienfaisant ".

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0233
DFG

que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un Peuple naturellement simple & doux, il jouissoit du calme des passions ; il respiroit l'air pur de l'innocence ; il prenoit plaisir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'étoit faite dans ses mœurs, lorsque, par la raison, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de suivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à son tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos usages, des progrès de nos connoissances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à se séparer de ses amis, & à demeurer sur ces bords. " Ceux avec qui je suis venu, lui „ répondit Alonzo, m'ont dit : Allons faire du „ bien aux habitans du Nouveau Monde ; „ aussi-tôt je les ai suivis. J'ai vu qu'ils ne pen„ soient qu'à vous faire du mal ; & je les ai aban„ donnés ". Il lui raconta le sujet de sa querelle „ avec Candie. L'Indien en fut pénétré de re„ connoissance pour lui. Il le regardoit avec „ une admiration douce & tendre ; & il disoit „ tout bas : " Il en est digne, il en est plus „ digne que moi ". L'heure du sommeil appro-

choit; le Cacique prit congé d'Alonzo; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. " Eveille-toi, Roi de Tumbès, lui dit-il, „ en lui préſentant ſon diadème & ſes armes, „ éveille-toi; reçois de ma main la couronne. „ J'y ai bien penſé : je te la dois. J'ai ton cou„ rage & ta bonté, mais je n'ai pas tes lumie„ res. Prends ma place, regne ſur nous. Je „ ſerai ton premier Sujet. L'Inca l'approuvera „ lui-même ". Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modeſtie & de magnanimité, ſentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la ſimplicité ſe touchent, & qu'il eſt rare qu'un cœur droit ne ſoit pas un cœur élevé. Il rendit graces au Cacique, & lui dit : " Tu es juſte & bon : tu dois „ être aimé de ton Peuple. Laiſſons-lui ſon „ Roi. D'autres ſoins doivent occuper ton „ ami ".

Bientôt après, il vit venir les plus heureuſes meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui, les menant par la main, les lui préſentoient à l'envi. " Daigne „ agréer, lui diſoient-elles, cette jeune &

„ douce compagne. Elle excelle à filer la laine ;
„ elle en fait les plus beaux tissus. Elle est sen-
„ sible ; elle t'aimera. Tous les matins, à son
„ réveil, elle soupire après un époux ; & du
„ moment qu'elle t'a vu, tu es l'époux que
„ son cœur desire. Tous mes enfans ont été
„ beaux ; les siens le seront encore plus : car
„ tu seras leur pere ; & jamais nos campagnes
„ n'ont rien vu de si beau que toi ".

Molina se fût livré sans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, se donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & ses desseins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, se partageoient un vaste Empire ; & dès-lors il avoit formé la résolution de se rendre à leur Cour. " L'Inca, Roi de Cusco, lui „ disoit le Cacique, est superbe, inflexible ; „ il se fait redouter. Celui de Quito, bien plus „ doux, se fait adorer de ses Peuples. Je suis „ du nombre des Caciques que son pere a „ mis sous ses loix ". Alonzo, pour se rendre à la Cour de Quito, demanda deux fideles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. " Quoi ! si-tôt, tu veux nous quitter,

V.



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0237
DFG

„ lui disoit-il ! Et dans quel lieu seras-tu plus „ aimé, plus révéré que parmi nous ? --- Je „ vais pourvoir à ton salut, lui répondit „ Alonzo, & engager l'Inca à prendre avec „ moi ta défense : car vos ennemis vont dans „ peu revenir sur ces bords. Mais ne t'allarme „ point. Je viendrai moi-même, à la tête des „ Indiens, te secourir ". Ce zele attendrit le Cacique ; & les larmes de l'amitié accompagnerent ses adieux. Lui-même il choisit les deux guides que son ami lui demandoit ; & avec eux Alonzo, traversant les vallées, suivit la rive du Dolé, qui prend sa source vers le nord.

CHAPITRE XX.

APrès une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient passer un torrent qui se jette dans l'Emeraude; lorsqu'Alonzo vit ses deux guides interdits & troublés, se parler l'un à l'autre, avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demande la cause. " Regarde, lui dit " l'un d'eux, au sommet de la montagne. Vois- " tu ce point noir dans le ciel? Il va grossir, " & former un affreux orage ". En effet, peu d'instans après, ce point nébuleux s'étendit; & le sommet de la montagne fut couvert d'un nuage sombre.

Les Sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, & attache au bord opposé un long tissu de liane (*a*), auquel Alonzo suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement; l'autre Indien le suit; & dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se

(*a*) *Un long tissu de liane*]. Ces ponts s'appellent tarabites. La liane est une espece d'osier.

déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables ſifflemens. Une épaiſſe nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, & ſemblent rebondir ſur une chaîne de montagnes, en ſe ſuccédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugiſſement qui s'abaiſſe & qui ſe renfle comme celui des vagues. Aux ſecouſſes que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entr'ouvre; & de ſes flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux, épouvantés, s'élançoient des bois dans la plaine; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâliſſans voyoient paſſer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, auſſi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril univerſel de la nature, il n'y a plus de férocité; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avoit, dans ſa frayeur, gagné la cîme d'une roche. Un torrent, qui ſe précipite en bondiſſant, la déracine & l'entraîne; & le Sauvage qui l'embraſſe, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé ſon ſalut dans le creux

d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, & le consume avec le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux : il gravissoit dans les ténebres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie : car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin, il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; &, à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuse & profonde, dont l'horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour; & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus

terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il alloit s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens (*a*), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, & dans toutes les veines, un feu qui dévore & consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, & prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, desirant, frémissant de revoir la lumiere, se reprochant

(*a*) Les Serpens à sonnettes.

la crainte qui le tient enchaîné, & faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette foiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit pressenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se souleve avec lenteur, se courbe, & les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortiroit de son tombeau. Le même orage qui l'avoit jeté dans le péril, l'en préserva: car les serpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même; & c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisans.

Un jour serein consoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit partout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient jusqu'aux, nues, étoient courbées vers la terre; d'autres sembloient se hérisser encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés.

De

De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs brisés & de leurs branches fracassées. Des dents de rochers détachées, marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été submergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux, écoulées, laissoient les bois & les campagnes se ranimer aux rayons du jour naissant. Le ciel sembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui sourire en signe de faveur & d'amour. Tout ce qui respiroit encore, recommençoit à jouir de la vie; les oiseaux, les bêtes sauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ses yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; &

les échos seuls lui répondent. " Hélas ! s'écria-
„ t-il, mes guides ! mes amis ! c'en est donc
„ fait ? Ils ont péri sans doute. Et moi, que
„ vais-je devenir " ? Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il sentoit le besoin, par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut ; les mangles, les bananes, l'oca furent ses alimens (*a*).

Aussi loin que sa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités ; il n'en voyoit aucun indice ; son courage étoit épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance & la joie se raniment en lui ; l'obscurité de cette route, où des rochers, suspendus sur sa tête, laissent à peine un étroit passage à la lumiere, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui sembloit l'attirer vers un lieu où il espéroit de trouver ses semblables, préci-

(*a*) *Furent ses alimens*]. L'oca est une racine savoureuse ; les mangles & les bananes sont des fruits.

cipitoit ſes pas, & le rendoit inſenſible à la fatigue & au danger. Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne, ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire; & tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des tranſports, qu'il prend pour des ſignes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas ſur leurs viſages la ſimple & naïve douceur des Peuples de Tumbès : leur ſourire même eſt cruel; leur regard lui paroit moins curieux qu'avide; & leur accueil, tout careſſant qu'il eſt, a je ne ſais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. " Indiens, leur dit-il, je ſuis un Etran-„ ger, mais un Etranger qui vous aime. Ayez „ pitié de l'abandon où je me vois réduit ". Comme il diſoit ces mots, il ſe voit chargé de liens; les cris d'allégreſſe redoublent; & il eſt conduit au hameau. Les femmes ſortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina eſt attaché; & on le laiſſe au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé, triſte préſage de ſon ſort!

Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; & les chanſons des femmes, qui ſe réjouiſſoient & qui danſoient autour de lui, ne lui déguiſoient pas ce qui alloit ſe paſſer. " Enfans, diſoient-„ elles, chantez : vos peres ſont tombés ſur „ une proie. Chantez; vous ſerez du feſtin ".

Tandis qu'elles s'applaudiſſoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit, de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort ſur elle-même; il raſſembla le peu de forces que lui laiſſoit la peur dont il étoit ſaiſi; & s'adreſſant à ces femmes Sauvages : " Lorſque vos enfans, leur „ dit-il, ſont ſuſpendus à vos mamelles, & que „ leur pere les careſſe & vous ſourit avec „ amour, combien ne ſeroit pas cruel celui „ qui viendroit, dans vos bras, déchirer le „ fils & le pere, comme vous m'allez déchirer? „ La nature vous a donné des ennemis dans „ les bêtes ſauvages; vous pouvez leur livrer „ la guerre, & vous abreuver de leur ſang. „ Mais moi, je ſuis un homme innocent & „ paiſible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une „ femme ſemblable à vous m'a porté dans ſes „ flancs, & m'a nourri de ſon lait. Si elle étoit

„ ici, vous la verriez, tremblante, vous con-
„ jurer, par vos entrailles, d'épargner son
„ malheureux fils. Réſiſteriez-vous à ſes pleurs,
„ & laiſſeriez-vous égorger un fils dans les bras
„ de ſa mere? La vie eſt pour moi peu de
„ choſe; mais ce qui me touche bien plus, c'eſt
„ le péril qui vous menace, & le ſoin de votre
„ défenſe contre une puiſſance terrible, qui
„ va venir vous attaquer. Je le ſavois; j'allois,
„ pour vous, implorer à Quito le ſecours des
„ Incas. Pour vous, je me ſuis expoſé, dans
„ ce pénible & long voyage, au danger d'être
„ pris, d'être déchiré par vos mains. Femmes
„ Indiennes, croyez que je ſuis votre ami,
„ celui de vos enfans, celui même de vos
„ époux. Voulez-vous dévorer la chair de
„ votre ami, boire le ſang de votre frere"?

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant; & par degrés leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſans, lorſqu'ils ſe trouvent réunis: c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat; ſes beaux yeux noirs ne jetoient point

ces traits de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient languissans ; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ses cheveux, flottantes sur l'ivoire de ses bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante ; & sa taille, dont l'élégance, la noblesse, la majesté formoient un accord ravissant, ne laissoit rien imaginer au-dessus d'un si beau modele. Dans la Cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez les Sauvages, le prodige de sa beauté ? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, les élevent à sa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse, & qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment, les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils savent éguiser, ils se jetoient sur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'envi-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0250
DFG

gonnent avec des cris perçans, & tendant les mains aux Sauvages : " Arrêtez ! épargnez ce „ malheureux jeune homme. C'eſt votre ami, „ c'eſt votre frere. Il vous aime ; il veut vous „ défendre d'un ennemi cruel, qui vient vous „ attaquer. Il alloit implorer pour vous le „ ſecours du Roi des montagnes. Laiſſez-le „ vivre : il ne vit que pour nous ". Ces cris, „ cet étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. " Non, tigres, non, s'écrierent- „ elles, vous ne boirez pas ſon ſang, ou vous „ boirez auſſi le nôtre ". Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils ſe regardent entre eux, immobiles d'étonnement. " Dans quel délire, di- „ ſoient-ils, ce captif a plongé nos femmes ! „ Etes-vous inſenſées ? & ne voyez-vous pas „ que, pour s'échapper, il vous flatte ? Eloi- „ gnez-vous, & nous laiſſez dévorer en paix „ notre proie. --- Si vous y touchez, dirent- „ elles, nous jurons toutes, par le cœur du „ lion, dont vous êtes nés, de maſſacrer vos „ enfans, de les déchirer à vos yeux, & de „ les dévorer nous-mêmes ". A ces mots, les

plus furieuses, saisissant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant suspendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, & rugissoient. Ils en furent épouvantés. " Qu'il „ vive, dirent-ils, puisque vous le voulez "; & ils dégagerent Alonzo.

" Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu „ possedes l'art des enchantemens; mais du „ moins apprends-nous quel ennemi nous me- „ nace? --- Un Peuple cruel & terrible, leur „ répondit Alonzo. --- Et tu allois, disent nos „ femmes, demander au Roi des montagnes „ de venir à notre secours? --- Oui, c'est dans „ ce dessein que je suis parti de Tumbès; mais „ j'ai perdu mes guides. --- Nous t'en donne- „ rons un, qui te menera jusqu'au fleuve, au „ bord duquel est un chemin qui remonte jus- „ qu'à sa source. Mais assiste à notre festin ".

A ce festin, où des béliers sanglans étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo frissonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne sentoit pas la nature se soulever, lorsqu'il mangeoit la chair, ou qu'il buvoit le sang des hommes? " Par le lion! dit le Sauvage, „ un inconnu, pour moi, n'est qu'un animal

„ dangereux. Pour m'en délivrer, je le tue; „ quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien „ là que de juſte; & je ne fais tort qu'aux „ vautours ".

Après le feſtin, le Cacique invitoit Alonzo à paſſer la nuit dans ſa cabane, lorſque les femmes vinrent en foule, & lui dirent: " Va- „ t-en. Ils ſont aſſouvis; ils s'endorment. N'at- „ tends pas qu'ils s'éveillent & que la faim les „ preſſe. Nous les connoiſſons. Fuis; tu ſerois „ dévoré ". Cet avis ſalutaire preſſa le départ d'Alonzo. Il ſe mit en chemin avec ſon nouveau guide, non ſans avoir baiſé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

CHAPITRE XXI.

EN arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes & ses enfans, sur une flotte de canots. Il ordonne à son guide de passer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un Etranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette Colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve; qu'il ne refusoit point un homme qui s'annonçoit en ami; & qu'il lui envoyoit un canot, pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de son guide, entre sans défiance dans le canot, & passe à l'autre bord.

" Tu es Espagnol, & tu t'annonces comme „ l'ami des Indiens, lui dit, en le voyant, le „ Chef de cette troupe de Sauvages! --- Je suis

„ Eſpagnol, lui répondit Alonzo ; & je donne-
„ rois tout mon ſang pour le ſalut des Indiens.
„ C'eſt leur intérêt qui m'engage "..... Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble ; la ſurpriſe, la joie & l'attendriſſement ſuſpendent ſon récit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoit du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. " Ah ! dit-il, d'une voix tremblante, eſt-ce
„ Las-Caſas ? eſt-ce lui qu'on révere ici comme
„ un Dieu "? Et il embraſſe la ſtatue. " C'eſt
„ lui-même, dit le Cacique. Eſt-il connu de
„ toi ? — S'il eſt connu de moi ! lui, dont les
„ ſoins, l'exemple & les leçons ont formé ma
„ jeuneſſe ! Ah ! vous êtes tous mes amis, puiſ-
„ que ſes vertus vous ſont cheres, & que vous
„ en gardez le ſouvenir ". A ces mots, il ſe jette dans les bras du Cacique. " D'où venez-vous ?
„ ajouta-t-il ; où l'avez-vous laiſſé ? & quel pro-
„ dige nous raſſemble ". Deux freres, qu'une amitié ſainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

" Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de Las-

„ Casas, que je rencontre sur ces bords ". Aussi-tôt le Peuple s'empresse à témoigner au Castillan le plaisir de le posséder. " Tu es l'ami „ de Las-Casas ! viens, que nous te servions ", lui disent les femmes Indiennes; & d'un air simple & caressant, elles l'invitent à se reposer. Cependant l'une va puiser, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le cristal, & revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache sur sa tête les ondes de ses longs cheveux; l'autre, en essuyant la poussiere dont son visage est couvert, s'arrête & l'admire en silence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faisant l'éloge de Las-Casas; & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme juste dans le vallon qui leur servoit d'asyle. " Hélas! ajouta le Sauvage, „ le croiras-tu ? Cet Espagnol que nous avions „ sauvé, à la priere de Las Casas, c'est lui qui „ nous a perdus. --- Lui? --- Lui-même. --- Le „ malheureux vous a trahis ! --- Oh non : ce „ jeune homme étoit bon. Mais son pere étoit „ un perfide. Il l'a fait épier, comme il revenoit „ parmi nous; & notre asyle découvert, il a „ fallu l'abandonner. Las d'être poursuivis, „ nous cherchons un refuge dans le royaume

„ des Incas. C'eſt à Quito que nous allons ; &
„ pour éviter les montagnes, nous avons pris
„ ce long détour. --- C'eſt auſſi à Quito que j'ai
„ deſſein d'aller, dit Molina "; & il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit réſolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeller à leur ſecours. " Ah ! lui dit le Caci-
„ que, je reconnois en toi le digne ami de
„ l'homme juſte : il me ſemble voir dans tes
„ yeux une étincelle de ſon ame. Sois notre
„ guide ; préſente-nous à l'Inca comme tes
„ amis, & réponds-lui de notre zele ".

La Colonie s'embarque ; on remonte le fleuve ; & lorſqu'affoibli vers ſa ſource, il ne porte plus les canots, on ſuit le ſentier qui pénetre à travers l'épaiſſeur des bois. Les racines, les fruits ſauvages, les oiſeaux bleſſés dans leur vol par les fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur courſe, ou pris dans des liens tendus & cachés ſous leurs pas, ſervent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la ſtérilité ſuccede à l'excès importun de la

fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne, il semble qu'un rideau se leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses rians côteaux; jamais l'été n'a brûlé ses campagnes. Le laboureur y choisit le temps de la culture & de la moisson. Un sillon y sépare le printemps de l'automne. La naissance & la maturité s'y touchent; l'arbre, sur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un Peuple demander l'hospitalité. L'Inca, dès qu'il lui est annoncé, ordonne qu'on l'introduise, & qu'on l'amene devant lui. Il sort lui-même, avec la dignité

d'un Roi, de l'intérieur de son palais, suivi d'une nombreuse Cour, s'avance jusqu'au vestibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Espagnol, qui marchoit à côté du Cacique, saluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémissemens & par les cris des Mexicains. " Ciel! dirent-„ ils, un de nos oppresseurs! Oui, poursuivit „ Orozimbo, je reconnois les traits, les vête-„ mens de ces barbares. Inca, cet homme est „ Castillan. Laisse-moi venger ma patrie ". En disant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main sur la fleche. " Cacique, lui dit-il, modérez cet emporte-„ ment. Innocent ou coupable, tout homme „ suppliant mérite au moins d'être entendu. „ Parle, dit-il à Molina; dis-nous qui tu es, „ d'où tu viens, ce qui t'amene, ce que tu „ veux de moi. Garde sur-tout d'en imposer; „ & si tu es Castillan, ne sois point étonné de „ l'horreur que ta vue inspire à la famille de „ Montezume ".

" Ah! s'il est vrai, lui dit Alonzo, leur res-„ sentiment est trop juste; & ce seroit peu de „ mon sang pour tout celui qu'on a versé. Oui, „ je suis Castillan; je suis l'un des barbares

„ qui ont porté la flamme & le feu sur ce mal-
„ heureux continent; mais je déteste leurs fu-
„ reurs. Je viens d'abandonner leur flotte. Je
„ suis l'ami des Indiens. J'ai traversé des dé-
„ serts pour venir jusqu'à toi, & pour t'avertir
„ des malheurs dont ta patrie est menacée.
„ Inca, si, comme on nous l'assure, la justice
„ regne avec toi, si l'humanité bienfaisante est
„ l'ame de tes loix & la vertu de ton empire,
„ je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guer-
„ rier, les conseils d'un homme instruit des
„ dangers que tu cours. Mais si je trouve,
„ dans ces climats, la nature outragée par des
„ loix tyranniques, par un culte impie & san-
„ glant, je t'abandonne, & je vais vivre dans
„ le fond des déserts, au milieu des bêtes fa-
„ rouches, moins cruelles que les humains.
„ Quant au Peuple que je t'amene, je ne con-
„ nois de lui que sa vénération pour un Cas-
„ tillan, mon ami, & le plus vertueux des
„ hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de
„ ce respectable mortel. La voilà: je l'ai recon-
„ nue; & dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple
„ vertueux lui-même, puisqu'il adore la vertu.
„ C'est par ses secours généreux que je suis
„ venu jusqu'à toi. Je te réponds qu'il est
sensible,

„ ſenſible, intéreſſant, digne de l'appui qu'il „ implore. Il fuit ſon pays qu'on ravage; & „ voilà ſon Cacique, homme généreux, ſimple „ & juſte, dont tu te feras un ami, ſi tu ſens „ le prix d'un grand cœur ".

La franchiſe & la grandeur d'ame ont un caractere ſi fier & ſi impoſant par lui-même, qu'en ſe montrant, elles écartent la défiance & les ſoupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. " Viens, lui dit-il; le „ guerrier & l'ami, le courage de l'un, les con- „ ſeils de l'autre, tout ſera bien reçu de moi. „ Ton eſtime pour ce Cacique & pour ſon „ Peuple, me répond de leur foi; & je n'en „ veux point d'autre gage ".

Il ordonna qu'on eût ſoin de pourvoir à tous les beſoins de ſes nouveaux Sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du Monarque, avec les Héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour sur l'isthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés, & rebutés par ses malheurs. Il vit bien que, pour imposer silence à l'envie, & pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule seroit trop foible ; il prit la résolution de se rendre lui-même à la Cour d'Espagne, où il seroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ses Lieutenans qui s'étoit le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ses exploits ; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus insatiable de richesse & de gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans son partage étoient tombés Amazili & Télasco, la sœur & l'ami d'Orozimbo : amans heureux, dans leur malheur, de vivre & de pleurer ensemble, de partager la même chaîne,

& de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs ; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi, dont on lui vantoit les richeſſes. Il en conçut une eſpérance qui alluma ſon ambition.

Il avoit près de lui un Caſtillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, auſſi prudent qu'audacieux. " J'ai formé, lui dit-il, „ un grand deſſein : c'eſt à toi que je le confie. „ Nous n'avons encore travaillé l'un & l'autre „ que pour la gloire de Cortès. Nos noms ſe „ perdent dans l'éclat du ſien. Il s'agit, pour „ nous, d'égaler l'honneur de ſa conquête, & „ peut-être de l'effacer. Au midi de ce Nouveau „ Monde, eſt un Empire plus étendu, plus „ opulent que celui du Mexique : c'eſt le „ Royaume des Incas. Les neveux de Monte- „ zume ont eſpéré d'y trouver un aſyle ; c'eſt „ par eux que je veux gagner la confiance du „ Monarque dont ils vont implorer l'appui. Le „ jeune & vaillant Orozimbo eſt à leur tête ; „ ſa ſœur & l'amant de ſa ſœur ſont au nombre „ de mes eſclaves ; rien de plus vif & de plus „ tendre que leur mutuelle amitié ; & celui qui

„ leur promettra de les réunir, en obtiendra „ tout aiſément. Un vaiſſeau t'attend au rivage, „ avec cent Caſtillans des plus déterminés. „ Emmene avec toi mes captifs, Amazili & „ Télaſco; emploie avec eux la douceur, les „ ménagemens, les careſſes; aborde aux côtes „ du midi; envoie à la Cour des Incas donner „ avis à Orozimbo que la liberté de ſa ſœur & „ de ſon ami dépend de toi, & de lui-même; „ qu'ils l'attendent ſur ton navire; & que la „ faveur des Incas, l'accès de leur pays, l'heu- „ reuſe intelligence qu'il peut établir entre „ nous, eſt le prix que je lui demande pour la „ rançon des deux eſclaves que tu es chargé de „ lui rendre. Tu ſens bien de quelle importance „ eſt l'art de ménager cette négociation, & „ avec quel ſoin les ôtages doivent être gardés „ juſqu'à l'événement. Je m'en repoſe ſur ta „ prudence; & dès demain tu peux partir".

Il fit venir les deux amans. " Allez retrouver „ Orozimbo, leur dit-il; je vous rends à lui. „ Votre rançon eſt dans ſes mains".

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême: elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piege.

Ils trembloient ; ils se regardoient ; ils levoient les yeux sur leur maître, cherchant à lire dans les siens. Amazili lui dit : " Souverain de nos „ destinées, que tu es cruel, si tu nous trom- „ pes ! Mais que ton cœur est généreux, si „ c'est lui qui nous a parlé ! --- Je ne vous „ trompe point, reprit le Castillan. Il n'appar- „ tient qu'à des lâches d'insulter à la foiblesse, „ & de se jouer du malheur ; je sais respecter „ l'un & l'autre. Je plains le sort de cet Empire, „ & je vous plains encore plus, vous, de qui „ la fortune passée rend la chûte plus accablante. „ Osez donc croire à mes promesses, que vous „ allez voir s'accomplir. --- Ah ! lui dit Télasco, „ je t'ai vu porter la flamme dans le palais de „ mes peres ; j'ai vu tes mains rougies du sang „ de mes amis ; enfin tu m'as chargé de chaî- „ nes, & c'est le comble de l'opprobre : mais „ quelques maux que tu m'aies faits, ils seront „ oubliés ; je te pardonne tout ; & ce qu'on ne „ croira jamais, je te chéris & te révere. Vois à „ quel point tu m'attendris. Moi, qui jamais „ ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes „ pieds, je les baise, je les arrose de mes „ pleurs ".

Alvarado les embrassa avec une apparence

de sensibilité. " Si vous êtes reconnoissans de
„ mes bienfaits, leur dit-il, le seul prix que
„ j'ose en attendre, c'est que vous m'en soyez
„ témoins auprès du vaillant Orozimbo. Dites-
„ lui que, si je sais vaincre, je sais aussi mé-
„ riter la victoire, & ménager mes ennemis,
„ quand la paix les a désarmés ". Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent sur le vaisseau qui leva l'ancre au point du jour.

La course fut assez paisible (*a*) jusques vers les îles Galapes; mais là, on sentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & se voir pousser sur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le soleil fit son tour, sans que le vent fût appaisé. Il tombe enfin; & bientôt après

(*a*) *La course fut assez paisible*]. Dans un conte très-intéressant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la suite du Poëme des Saisons, se trouve une description assez semblable à celle-ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite, & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'Auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0266
DFG

un calme profond lui succede. Les ondes, violemment émues, se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'applanissent; & sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vuide profond & sans bornes, le silence & l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste & fatal hémisphere. Consternés, & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil, dont l'éclat naissant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans; ce liquide crystal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumiere & repéte l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix

& la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne préſage que la mort.

Cependant les vivres s'épuiſent. On les réduit, on les diſpenſe d'une main avare & ſévere. La nature, qui voit tarir les ſources de la vie, en devient plus avide; & plus les ſecours diminuent, plus on ſent croître les beſoins. A la diſette enfin ſuccede la famine, fléau terrible ſur la terre, mais plus terrible mille fois ſur le vaſte abîme des eaux: car au moins ſur la terre quelque lueur d'eſpérance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage; mais au milieu d'une mer immenſe, écarté, ſolitaire, & environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir: il voit comme un abîme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau: cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir

éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, se montre au milieu de ces spectres, dont il partage les tourmens. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ses soldats, les encourage, les appaise, & tâche de leur inspirer un reste d'espérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, son exemple, le respect qu'il imprime, suspend un moment leur fureur. Mais bientôt elle se rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adressant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots:

" Nous avons égorgé, sans besoin, sans
„ crime, ou du moins sans remords, des mil-
„ liers de Mexicains: Dieu nous les avoit li-
„ vrés, disoit-on, comme des victimes, dont
„ nous pouvions verser le sang. Un Infidele,
„ une bête farouche, sont égaux devant lui;
„ on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en tes
„ mains deux Sauvages; tu vois l'extrêmité
„ où nous sommes réduits; la faim dévore nos
„ entrailles. Livre-nous ces infortunés, qui
„ n'ont plus, comme-nous, que quelques mo-

„ mens à vivre, & auxquels ta Religion t'or-
„ donne de nous préférer ".

" Si cette reſſource pouvoit vous ſauver,
„ leur répondit Gomès, je n'héſiterois pas; je
„ céderois, en frémiſſant, à l'affreuſe néceſſité;
„ mais ce n'eſt pas la peine d'outrager la na-
„ ture, pour ſouffrir quelques jours de plus.
„ Mes amis, ne nous flattons point: à moins
„ d'un miracle évident, il faut périr. Dieu
„ nous voit; l'heure approche; implorons le
„ ſecours du ciel ". Cette réponſe les conſ-
terna; & chacun s'éloignant, dans un morne ſilence, alla s'abandonner au déſeſpoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaiſſeau languiſſoient en ſilence Amazili & Télaſco. Plus accoutumés à la ſouffrance, ils la ſupportoient ſans ſe plaindre; ſeulement ils ſe regardoient d'un œil attendri & mourant, & ils ſe diſoient l'un à l'autre: " Je ne verrai plus mon frere, je ne
„ verrai plus mon ami ".

Les Caſtillans, d'un air ſombre & farouche, errans ſans ceſſe autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, & ſuivoient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Caſtillans, à leurs regards avides,

à leurs frémiſſemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télaſco qui croyoit les voir, comme des tigres affamés, prêts à déchirer ſon amante, ſe tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ſes lionceaux. Ses yeux étincelans étoient ſans ceſſe ouverts ſur eux, & les obſervoient ſans relâche. Si quelquefois il ſe ſentoit forcé de céder au ſommeil, il frémiſſoit, il ſerroit dans ſes bras ſa tendre Amazili. " Je ſuccombe, lui diſoit-il ; „ mes yeux ſe ferment malgré moi ; je ne puis „ plus veiller à ta défenſe. Les cruels ſaiſiront „ peut-être l'inſtant de mon ſommeil, pour „ ſe ſaiſir de leur proie. Tenons-nous embraſ- „ ſés, ma chere Amazili ; que du moins tes „ cris me réveillent ".

Gomès, qui lui-même obſervoit les mouvemens des Eſpagnols, leur fit donner quelque ſoulagement, du peu de vivres qui reſtoient, & les contint pendant ce jour funeſte. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémiſſemens. Tout étoit conſterné, tout reſta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, preſſant la main de Télaſco : " Mon ami, ſi nous étions „ ſeuls, je te demanderois, dit-elle, de m'é-

„ pargner une mort lente, de me tuer pour
„ te nourrir, heureuse d'avoir pour tombeau
„ le sein de mon amant, & d'ajouter mes jours
„ aux tiens ! Mais ces brigands t'arracheroient
„ mes membres palpitans ; & , à ton exemple,
„ ils croiroient pouvoir te déchirer toi-même,
„ & te dévorer après moi. C'est là ce qui me
„ fait frémir. --- O toi, lui répondit Télasco,
„ ô toi, qui me fais encore aimer la vie, &
„ résister à tant de maux, que t'ai-je fait,
„ pour desirer que je te survive un moment ?
„ Si je croyois que ce fût un bien de prolonger
„ les jours de ce qu'on aime, en lui sacrifiant
„ les siens, crois-tu que j'eusse tant tardé à
„ me percer le sein, à me couper les veines,
„ & à t'abreuver de mon sang ? Il faut mourir
„ ensemble : c'est l'unique douceur que notre
„ affreux destin nous laisse. Tu es la plus foi-
„ ble, & sans doute tu succomberas la pre-
„ miere ; alors, s'il m'en reste la force, je co-
„ lerai mes levres sur tes levres glacées, &,
„ pour te sauver des outrages de ces barbares
„ affamés, je te traînerai sur la poupe, je te
„ serrerai dans mes bras, & nous tomberons
„ dans les flots, où nous serons ensevelis ".
Cette pensée adoucit leur peine ; & l'abîme des

eaux, prêt à les engloutir, devint pour eux, comme un port assuré.

Avec le jour, enfin se leve un vent frais, qui ramene l'espérance & la joie dans l'ame des Castillans. Quelle espérance, hélas! Ce vent s'oppose encore à leur retour vers l'orient, & va les pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reste; & quelque route qu'il faille suivre, elle est pour eux comme une voie de délivrance & de salut.

On présente la voile à ce vent si désiré; il l'enfle; le vaisseau s'ébranle, & sur la surface ondoyante de cette mer, si long-temps immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris: la foiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'est une île; on l'ose espérer; le Pilote même l'assure. Les cœurs, flétris, s'épanouissent; les larmes

de la joie commencent à couler; & plus la distance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoit pour le soutien des matelots. " Amis, dit-il, avant la nuit nous „ aurons embrassé la terre, & nous oublie- „ rons tous nos maux.

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, & en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chair & du sang humain. Quelques-uns, adoucis par la foiblesse & la souffrance, libres de passions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme & l'orgueil les avoient plongés, détestoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils avoient si cruellement & si lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploroient sa miséricorde; ceux-ci tournoient

leurs yeux mourans vers les esclaves Mexicains ; & les traits douloureux du repentir étoient empreints sur leur visage. L'un d'eux, faisant un dernier effort, se traîne aux pieds de Télasco, & d'une voix entrecoupée par les sanglots de l'agonie : "Pardonne-moi, mon „ frere, lui dit-il"; & à ces mots il expira.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-dessus des eaux : c'étoient les îles, qui depuis sont devenues célebres sous le nom de *Mendoce*. On aborde, & on voit sortir d'un canal qui sépare ces îles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de Sauvages, d'une gaieté & d'une beauté raviſſante, presque nuds, désarmés, & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en signe de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Castillans, & brisé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer

les hommes ; car le ſentiment du beſoin eſt le premier lien de la ſociété. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté, que leur font les Sauvages, ils y répondent par les ſignes de la joie & de l'amitié. Les Inſulaires ſans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques ſur le vaiſſeau ; & voyant ſur tous les viſages la langueur & la défaillance, ils en paroiſſent attendris : leur empreſſement & leurs careſſes expriment la compaſſion, & le deſir de ſoulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'héſita point à ſe livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature, ſervit d'aſyle à ſon vaiſſeau ; & lui & les ſiens deſcendirent dans celle de ces îles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Inſulaires enchantés les conduiſent dans leur village, au bas d'une colline, ſur le bord d'un ruiſſeau, qui d'un rocher coule avec abondance, & ſerpente dans un vallon, dont

(*a*) *Dans celle de ces îles*]. On l'a nommée depuis l'Iſle Chriſtine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit long-temps avant la découverte de l'île Otaïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

la

la nature a fait le plus riant. Les cabanes de ce hameau sont revêtues de feuillages; l'industrie, éclairée par le besoin, y a réuni tous les agrémens de la simplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois suspendus sous ces toits paisibles, n'annoncent qu'un peuple chasseur : la guerre lui est inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à se reposer; & à l'instant, de jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en est un (*a*) que la nature semble avoir destiné, comme un lait nourrissant, à ranimer l'homme affoibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit si délicat, si sain, sembla faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire; & le peuple autour des cabanes se tint dans le silence, tandis que ses hôtes dormoient.

(*a*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes d'excellens fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a blessés, qu'a séduit l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mêlange : tels sont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la salubrité du climat réparoient les forces des Castillans, Gomès observoit à loisir les mœurs, ou plutôt le naturel des Insulaires; car ils ne connoissoient de loix que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laissoit jamais au desir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, se haïr entre eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, auroit passé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un insensé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fût connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un; ils l'appelloient *le long sommeil.*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0278
DFG

L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de sa félicité présente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient le conseil de la République ; & comme l'âge distinguoit seul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieillesse, il ne pouvoit être envié.

L'amour seul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une société si douce ; mais paisible lui-même, il y étoit soumis à l'empire de la beauté. Le sexe fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige ; & la beauté, ce don par-tout si rare, l'étoit si peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible & mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le temps de s'affliger de sa disgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût, le desir le formoit ; le caprice pouvoit le rompre ; sans rougir on

cessoit d'aimer, sans se plaindre on cessoit de plaire ; dans les cœurs la haine cruelle ne succédoit point à l'amour ; tous les amans étoient rivaux ; tous les rivaux étoient amis ; & chacune de leur compagne voyoit en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi la qualité de mere étoit la seule qui fût personnelle & distincte : l'amour paternel embrassoit toute la race naissante ; & par-là les liens du sang, moins étroits & plus étendus, ne faisoient de ce Peuple entier qu'une seule & même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avoit réservé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans & pour les meres. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit, dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre ; & quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amans, répandue sur un beau tapis de verdure, ne fit

que passer doucement de la joie à l'amour, & des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune Insulaire pût donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule; & plus, en vantant son bonheur, elle lui procureroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle espece de culte pouvoit avoir ce Peuple? On desiroit de s'en instruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques statues révérées. Gomès voulut savoir quelle idée ces Insulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit: "Tu vois nos cabanes; voilà l'image de celui qui nous apprit à les élever. Tu vois cet arc & ce carquois; voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous as vu tirer du feu du froissement du bois, & du choc des cailloux; voilà celui qui le premier découvrit à nos peres ce secret merveilleux. Regarde ce tissus d'écorce, dont nous

„ ſommes à demi vêtus ; l'art de les travailler
„ nous eſt venu de celui-ci. Celui-là nous ap-
„ prit à nouer les filets où les oiſeaux & les
„ poiſſons s'engagent. Près de lui ſe préſente
„ l'induſtrieux mortel qui nous a montré l'art
„ de creuſer les canots, & de fendre l'onde à
„ la rame. Cet autre imagina de tranſplanter
„ les arbres, & il forma ce beau portique,
„ dont le hameau eſt ombragé. Enfin tous ſe
„ ſont ſignalés par quelque bienfait rare ; &
„ nous honorons les images qui nous repré-
„ ſentent leurs traits ".

CHAPITRE XXIV.

DES malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette île, rappellés à la vie, chéris des Indiens,

libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient pas; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asyle: il ne manquoit à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir à s'y mêler. " S'il " n'y avoit que des Sauvages, dit-elle à Télasco, je n'hésiterois pas. Ils laissent à leurs " femmes la liberté du choix; & tu serois bien " sûr du mien. Si une plus belle que moi te " choisissoit aussi, je serois préférée, je le " crois; & s'il arrivoit qu'elle fût plus belle à " tes yeux, je reviendrois pleurer dans la ca- " bane, & je dirois: il est heureux avec une " autre que moi. Mais non, cela n'est pas pos- " sible; & ce n'est pas la crainte de te voir infi- " dele qui m'inquiete & me retient; c'est l'or- " gueil jaloux de nos maîtres, que je ne veux " pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendroit " peut-être au choix de ton amante: ils sont " fiers, violens; ils seroient offensés de voir " préférer leur esclave. Ah! leur esclave sera " toujours le maître absolu de mon cœur. Fais " donc entendre aux Insulaires que notre choix " est fait, que nous sommes heureux d'être

„ uniquement l'un à l'autre ; ou, si quelqu'une
„ de ces beautés te touche plus que moi, va te
„ montrer au milieu d'elles : tous leurs vœux
„ se réuniront ; tu n'auras qu'à choisir ; &
„ moi je te serai fidelle, &, en pleurant, je
„ dirai au sommeil de me laisser songer à toi ".
Cette seule pensée faisoit couler ses larmes. Le Cacique les essuya par mille baisers consolans. " Qui, moi, dit-il, que je respire, que mon
„ cœur palpite un instant pour une autre
„ qu'Amazili ! Ne le crains pas ; ce seroit une
„ injure. J'ai voulu, je l'avoue, assister à ces
„ danses, pour me voir préférer par toi : car
„ tu sais que j'aime la gloire ; & il est doux
„ d'être envié. Mais, puisque tu crains d'ex-
„ citer la jalousie des Castillans, je cede à tes
„ raisons. Soyons fidellement unis ; & laissons
„ à ces malheureux, qui ne connoissent point
„ l'amour, les vains plaisirs de l'inconstance ".
On fut surpris de leur refus ; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure & presque sans voile, faites par

les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans: ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, & choisit à son tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette passion triste, inquiete & jalouse, commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Insulaires; ils intimident leurs compagnes; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. " Tu nous as amené, lui dirent-
» ils, des bêtes féroces, & non pas des hom-
» mes. Nous les rappellons à la vie; nous par-
» tageons avec eux les dons que nous fait la
» nature; nous les invitons à nos jeux, à nos

„ festins, à nos plaisirs ; & les voilà qui nous
„ menacent & qui nous glacent de frayeur. Ils
„ veulent, entre nos compagnes, choisir, &
„ se voir préférés. Qu'ils sachent que le premier
„ droit de la beauté c'est d'être libre. Nos
„ femmes sont toutes charmantes ; & c'est
„ leur faire injure, que de vouloir gêner leur
„ choix. Si tes compagnons veulent vivre en
„ bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent
„ de nous ressembler ; qu'ils soient bienfai-
„ sans & paisibles. S'ils sont méchans, rem-
„ mene-les ".

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les suites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étoient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre alloit en croissant. Les Soldats se disoient entre eux, que leur retour étoit impossible vers le rivage Américain ; que le vent d'orient, qui régnoit sur ces mers, s'opposeroit à leur passage ; que, par un miracle visible, le ciel les avoit conduits dans un asyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de soins, & au milieu de l'abondance ; que, résolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre

patrie, & ne connoissoient plus de Chef auquel ils dussent obéir. C'en étoit fait, si les Insulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Castillans, n'avoient pris eux-mêmes la résolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, & les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, & les jeterent dans la mer.

Gomès, instruit de ce désastre, assembla les siens, & leur dit : " Nos armes nous sont en-
» levées. Ce Peuple se venge : il s'est lassé de
» vos mépris. Plus adroit que nous, plus
» agile, il seroit aussi courageux. Mieux que
» nous il feroit usage de la fleche & du javelot.
» Il connoît les retranchemens de ses bois &
» de ses montagnes ; & des îles voisines, les
» Peuples ses amis l'aideroient à nous accabler.
» Laissez-moi donc vous ménager une retraite
» assurée ; &, en attendant, évitez tout ce qui
» peut troubler la paix ".

A ce discours, les Castillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent ; les plus impétueux se sentirent glacés. Alors un vieillard se présente, & parle ainsi aux Castil-

lans : " Il y eut, du temps de nos peres, un
„ méchant parmi eux : il vouloit dominer ; il
„ vouloit que tout lui cédât, que tout ne fût
„ fait que pour lui. Nos peres le saisirent,
„ quoiqu'il fût fort & vigoureux ; ils lui lie-
„ rent les pieds & les mains avec la branche
„ du saule, & le jeterent dans la mer. Nous
„ n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-vous,
„ & nous laissez en paix. Nous voulons être
„ heureux & libres. Vous avez cette plaine
„ immense de l'océan à traverser ; nous vous
„ donnerons, pour le voyage, du bois, de
„ l'eau, des vivres ; mais ne différez pas. Pour
„ vous, dit-il aux deux Mexicains, vous avez
„ le choix de rester avec nous, ou de partir
„ avec eux : car tout ce qui respire l'air que
„ nous respirons, devient libre comme nous-
„ mêmes. Ici la force n'est employée qu'à pro-
„ téger la liberté ".

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accuserent les Indiens de trahison. " Nous ne vous avons point trahis,
„ reprit le vieillard Indien. Vos armes vous
„ donnoient sur nous trop d'avantage ; & vous
„ en avez abusé. Nous vous avons réduits,
„ comme il est juste, à l'égalité naturelle. A

„ préſent, voulez-vous la paix? Nous l'aimons; & vous partirez de ces bords, ſans „ avoir reçu de nous la plus légere offenſe. „ Voulez-vous la guerre? Nous la déteſtons; „ mais la liberté nous eſt plus chere que la vie. „ Vous aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous nos fleches & nos javelots; & nous nous détruirons, juſqu'à ce „ qu'il ne reſte aucun de vous pour nous faire „ injure, ou aucun de nous pour la ſouffrir ".

Ce courage vulgaire, qui n'eſt dans l'homme qu'un ſentiment de ſupériorité, abandonna les Caſtillans. Ils ſe repentirent d'avoir aliéné un Peuple ſi brave & ſi juſte; & ils ſupplierent Gomès de les réconcilier enſemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à ſe laiſſer fléchir; & dès-lors toute liaiſon fut rompue entre les deux Peuples. Mais les devoirs de l'hoſpitalité n'en étoient pas moins obſervés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Caſtillans; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télaſco n'eurent pas long-temps à ſe conſulter. " Renoncerons-nous à revoir „ ton frere & mon ami, dit Télaſco à ſon „ amante? Non, dit-elle; je ne puis vivre ſur

„ des bords où je ſerois ſûre de ne le revoir
„ jamais. Gomès nous donne l'eſpérance de
„ nous rejoindre à lui ; partons ".

Rien de plus rare, ſur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut long-temps à l'attendre ; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens. " Com-
„ pagnons, leur dit-il, n'attendons pas que
„ l'on nous chaſſe. Le vent nous ſeconde ; par-
„ tons, & partons ſans regret : cette terre
„ inconnue n'eût été pour nous qu'un tombeau.
„ Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas vivre. Etre
„ oublié, c'eſt être enſeveli. Allons chercher
„ des travaux qui laiſſent de nous quelque
„ trace. L'influence de l'homme ſur le deſtin
„ du monde, eſt la ſeule exiſtence honorable
„ pour lui, la ſeule au moins digne de nous ".

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée ; il vit

---

(*a*) *Les vents de l'aurore céder à celui du couchant*]. Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0291
DFG

de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abime, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit; on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant: " Que „ vont-ils devenir? Ils étoient ſi bien parmi „ nous! Pourquoi ne pas y vivre en paix? Ils „ nous appelloient leurs amis, & nous ne de„ mandions qu'à l'être. Mais non: ils ſont „ méchans; qu'ils partent. Ils nous auroient „ rendus méchans ".

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette île charmante. Tous les yeux y étoient attachés; tous les cœurs gémiſſoient de la voir

s'éloigner.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0292
DFG

s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue ; & les soucis d'un long & pénible voyage viennent se mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau séjour.

CHAPITRE XXV.

BIENTÔT l'inconstance des vents se fit sentir, & tint la flotte dans de continuelles allarmes ; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle ; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger sa course vers l'aurore, sans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, jusqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port ; & le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du désastre qui vengeoit sa patrie sur ces malheureux Castillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit pressé l'Inca, roi de Quito, de se mettre en défense. " Il n'est pas besoin, disoit-il, d'é-„ lever des remparts solides ; des murs de sable „ & de gazon suffisent pour rebuter les Castil-„ lans. De tous les dangers de la guerre ils ne „ craignent que les lenteurs. C'est à Tumbès

„ qu'ils vont descendre; c'est ce port qu'il faut „ protéger ".

Ce plan de défense approuvé, Alonzo se chargea lui-même d'aller présider aux travaux. Orozimbo voulut le suivre; & par les champs de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce Peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnoissance & d'amour. " Eh quoi ! lui dit „ le bon Cacique, tu ne m'as donc pas oublié ? „ Tu as bien raison ! Mon Peuple & moi, nous „ n'avons cessé de parler du généreux & cher „ Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu „ vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, „ comme une fête. Tu crois bien que j'y ai „ consenti. C'en est une de te revoir; & les „ larmes de joie que tu nous vois répandre, en „ sont de fideles témoins ".

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, & sont poussés avec ardeur. Ils s'avançoient; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élevé. Un soir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette

fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaster un nouveau monde, il apperçut de loin le vaisseau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde; & ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre: " Les „ voilà, les voilà, dit-il. Quelle diligence in- „ croyable a si fort pressé leur retour? Le ciel „ les seconde; les vents semblent leur obéir". Comme il disoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'étend, s'arrondit, se prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, & va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient faits, les maux qu'ils alloient faire en-

core ; il se souvint seulement que leur patrie étoit la sienne ; & son cœur fut saisi de crainte & de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppoit son vaisseau, le vent le saisit, l'entraîna jusques sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, sur le navire, & l'engloutit.

" Le ciel est juste, s'écria Orozimbo. Ainsi „ périssent tous les brigands qui ont ravagé „ mon pays. — Cacique, lui dit Molina, ré„ servez votre haine & vos malédictions pour „ les heureux coupables. Le malheur a le droit „ sacré de purifier ses victimes ; & celui que „ le ciel punit, devient comme innocent pour „ nous ". Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. " Pardon, „ dit-il. J'ai tant souffert ! j'ai tant vu souffrir „ ma patrie " !

Le calme renaît. La colonne & le navire ont disparu. Mais, peu d'instans après, on apperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient saisis. " Ah ! s'écrie Orozimbo,



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0298
DFG

„ ils respirent encore : il faut les secourir. Ca-
„ cique, hâtez-vous ; détachez des canots,
„ pour les sauver, s'il est possible. Je vais au-
„ devant d'eux ". Il dit, & soudain se jette à la nage. Un canot le suivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassoient.

Ces malheureux étoient sa sœur & son ami, qui prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, & plus exercés à la nage. " On vient à
„ nous ; courage, ma chere Amazili, disoit
„ Télasco : soutiens toi ; nous touchons au
„ salut. --- Ah ! je succombe, disoit-elle ; ma
„ foiblesse est extrême ; mes défaillantes mains
„ vont abandonner leur appui. Si l'on tarde un
„ moment encore, c'en est fait, tu ne me
„ verras plus ".

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il se panche, il tend les bras : " Venez, dit-il,
„ ô qui que vous soyez, vous êtes nos amis,
„ puisque vous êtes malheureux ". Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente, empêcha de le reconnoître. Amazili

saisit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ses bras, l'enleve, & reconnoit sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. " Ciel ! est-ce toi ! „ ma sœur ! ma chere Amazili ! Ah ! laisse-moi, „ dit-elle, d'une voix expirante, & sauve Té- „ lasco. " A ce nom, Orozimbo la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où son ami surnage encore ; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie ; il l'embrasse ; & sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un long évanouissement, mais c'est pour partager la crainte & la douleur de son ami. Livide, glacée, étendue entre son frere & son amant, Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore ; & sur ce visage, où se peint la pâleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement, à travers sa paupiere, quelques étincelles de

vie. " Tu respires, lui disoit-il; mais tu as
„ perdu le sentiment. Tu n'entends plus ma
„ voix ! Ton ame va-t-elle s'éteindre, & ton
„ cœur se glacer ? Après tant de périls, après
„ t'avoir sauvée, ô moitié de mon ame ! la
„ mort, la mort cruelle te saisit dans nos
„ bras ! O mon cher Orozimbo, le jour qui
„ nous rassemble sera-t-il le plus malheureux
„ de tes jours & des miens ! N'as-tu revu ta
„ sœur que pour l'ensevelir ? N'as-tu embrassé
„ ton ami, ne l'as-tu retiré des flots que
„ pour le voir, désespéré, s'y précipiter pour
„ jamais " ?

Cependant le canot avoit abordé au rivage; & le Cacique & Molina ne savoient que penser de cet événement. " Ah ! vous
„ voyez le plus heureux des hommes, si je
„ puis ranimer cette femme expirante, leur
„ dit Orozimbo : c'est ma sœur; voilà cet
„ ami dont je vous ai tant de fois parlé.
„ Le ciel réunit dans mes bras ce que j'ai
„ de plus cher au monde. Ah ! s'il est pos-
„ sible, aidez-moi à rendre la vie à ma
„ sœur ".

Lorsqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux

à la lumiere, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être abusée par un songe. Elle regarde autour d'elle ; elle n'ose en croire ses yeux. " Quoi ! dit-elle, est-ce vous ? mon » frere ! mon ami ! Parlez, rassurez-moi. » --- Oui, tu revois Télasco. --- Tous mes » sens sont troublés ; mon ame est égarée ; » je ne sais encore où je suis ! Télasco ! j'étois » avec toi, & nous allions périr ensemble. » Mais mon frere ! --- Il est dans tes bras. » Notre bonheur est un prodige. --- Hélas ! » je suis trop foible pour l'excès de ma joie. » Viens, Télasco, retiens mon ame sur mes » levres. Je sens qu'elle va s'échapper ". Elle acheve à peine ces mots ; & sans un déluge de larmes qui soulagea son cœur, elle alloit expirer. Télasco recueillit ces larmes. " Rends le calme à tes sens, respire, » ô mon unique bien ! lui disoit-il ; vis, » pour aimer, pour rendre heureux un frere, » un époux qui t'adorent. --- Mon ami ! mon » frere ! c'est vous ! redisoit-elle mille fois » en leur tendant les mains ; je retrouve tout » ce que j'aime ! Dites-moi sur quels bords, » & quel prodige nous rassemble. Sommes-

„ nous chez un Peuple ami? --- Vraiment „ ami, lui dit Alonzo; & je vous réponds de „ son zele. Voilà son Roi qui nous est dévoué; „ & plus loin, par-delà ces hautes montagnes, „ regne un Monarque plus puissant, qui nous „ comble de ses bienfaits ".

La joie & le ravissement de ces trois Mexicains ne peut se concevoir. Ils ne se lassoient point d'entendre mutuellement leurs aventures; & le souvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faisoit frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve; Alonzo le voit achever. Il instruit, il exerce le Cacique & son Peuple à la défense de leurs murs; & après avoir tout prévu, tout disposé pour leur défense, il retourne auprès de l'Inca, suivi de ses trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la sœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en se voyant dans son Palais, ils croyoient être au sein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'est em-

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0303
DFG

parée de son ame. Puissant, aimé, révéré de son Peuple, il fait des heureux, & il ne l'est point. La fortune, envieuse de ses propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domestiques aux douceurs apparentes de la prospérité.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

PREFACE. Page xj

CHAPITRE PREMIER. *Etat des choſes dans le Royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'Automne. Lever du Soleil le jour de ſa fête. Hymne au Soleil.* Page 1

CHAPITRE II. *Le même jour, fête de la Naiſſance. Ataliba, Roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux nés, ſous la tutelle des Loix.* 7

CHAPITRE III. *Adoration du Soleil à ſon midi. Préſentation des trois Vierges conſacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, ſe dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Feſtin donné au Peuple après le Sacrifice.* 18

CHAPITRE IV. *Jeux célébrés après le Feſtin.* 25

CHAPITRE V. *Coucher du Soleil. Préſages funeſtes. Arrivée des Mexiquains, neveux de Montezume, qui viennent demander un aſyle à l'Inca.* 31

CHAPITRE VI. *Orozimbo, l'un des Caciques*

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0305
DFG

Mexiquains, raconte à l'Inca les malheurs de sa Patrie. 38

CHAPITRE VII, VIII, IX, X. *Suite de ce récit.* 48, 56, 67, 76

CHAPITRE XI. *Les Espagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractere de Pizarre, & son entrepriſe. Cent jeunes Caſtillans partent de l'Isle Eſpagnole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina eſt à leur tête. Il emmene avec lui Barthelemi de Las-Caſas. Leur voyage, leur arrivée à Panama.* 88

CHAPITRE XII. *Conſeil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Caſas y défend les droits de la nature & la cauſe des Indiens.* 101

CHAPITRE XIII. *En retournant à l'île Eſpagnole, Las-Caſas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'Iſthme.* 120

CHAPITRE XIV, XV, XVI. *Suite de ce voyage.* 129, 138, 145.

CHAPITRE XVII. *Pizarre part du Port de Panama. Il aborde à la côte appellée* Puéblo quémado. *Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard Indien que les Eſpagnols font brûler.* 155

CHAPITRE XVIII. *Deſcente de Pizarre ſur la*

côte de Catamès. Il passe à l'île Del gallo. *Presque tous ses compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reste que douze, avec lesquels il se retire dans l'île de la Gorgone, pour y attendre du secours; mais il est rappellé lui-même.* 166

CHAPITRE XIX. *Avant de s'en retourner, il va reconnoître la côte & le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina se sépare de lui & reste parmi les Indiens. Molina prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir Ataliba du danger qui le menace, & l'aider à s'en garantir.* 179

CHAPITRE XX. *Voyage de Molina de Tumbès à Quito.* 188

CHAPITRE XXI. *Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito.* 202

CHAPITRE XXII. *Pizarre de retour à Panama prend la résolution de se rendre en Espagne, pour faire autoriser & seconder son entreprise. Pendant son voyage, Alvarado, Gouverneur de la Province de Gatimala dans le Mexique, forme le dessein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaisseau avec deux Mexiquains, la sœur & l'ami d'Orozimbo. Ce vaisseau est poussé sur la mer du Sud, & il y éprouve un long calme.* 210

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0307
DFG

CHAPITRE XXIII. *Il aborde à l'ile Chriſtine.* 223

CHAPITRE XXIV. *Séjour des Eſpagnols & des deux Méxiquains dans cette île.* 231

CHAPITRE XXV. *Le vaiſſeau retourne vers le Pérou. Il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexiquains ſe ſauvent à la nage & retrouvent Orozimbo.* 241

Fin de la Table du Tome premier.

Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0308
DFG



Landesbibliothek Mecklenburg-Vorpommern Günther Uecker
https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1767191391/phys_0312
DFG

L E. 307
pere. Entrevue d'A-
on prisonnier. 105
tour d'Ataliba à Qui-
ne Prince. 115
Fête de la paternité,
. Funérailles du jeune
121
ra est convaincue d'a-
Son pere va trouver
malheur de sa fille,
er au supplice qui les
131
roit devant son Juge.
ne, la défend, & la
137
de Pizarre en Espa-
lle. Il y voit célébrer
149
le, frere de Pizarre,
ville. Leur entretien.
l'Empereur; il en ob-
des pays qu'il va con-
en Amérique. 162
rivant à Saint-Domin-
Las-Casas, attaqué
croit mortelle. Nou-